













AUTOBIOGRAPHIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI

AUTOBIOGRAPHIE

DE

ANNE DE SAINT-BARTHELEMI

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN.

AUTOBIOGRAPHIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI

COMPAGNE INSÉPARABLE DE SAINTE TÉRÈSE

L'UNE DES SIX CARMÉLITES ESPAGNOLES VENUES EN FRANCE

ET FONDATRICE

DES CARMELS DE PONTOISE, TOURS ET ANVERS

OUVRAGE

TRADUIT SUR L'AUTOGRAPHE INÉDIT DE LA VÉNÉRABLE
CONSERVÉ CHEZ LES CARMÉLITES D'ANVERS

AVEC COMMENTAIRE ET NOTES HISTORIQUES

PAR

LE P. MARCEL BOUIX

De la Compagnie de Jésus.



PARIS

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

Ancienne maison Perisse frères, de Paris

LECOFFRE FILS ET C^{ie}, SUCESSEURS

RUE BONAPARTE, 90

1869

REVOLUTIONNAIRE

PARIS

ANNEE DE SAINT-BARTHÉLEMY

LE 15 OCTOBRE 1793

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

LE 15 OCTOBRE 1793

PARIS



PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PRÉFACE

La vierge dont on va lire la *Vie*, écrite par elle-même, a eu une double mission à remplir. Dieu l'a choisie d'abord pour être la compagne inséparable de sainte Térése aux dernières années de sa vie, et ensuite pour être une des Fondatrices du Carmel de France et de Belgique.

Un coup d'œil sur cette double mission.

C'est le divin Maître lui-même qui prépare cette vierge au ministère de charité qu'elle doit remplir auprès de sainte Térése. Il veut être lui seul son maître et son guide jusqu'au moment où il lui confie la garde et le soin de la séraphique Térése. Les pages du premier livre de cette *Vie* nous présentent le ravissant tableau de cette éducation spirituelle, où il n'y a point d'intermédiaire entre Dieu et l'âme. Pour la sanctification de la Réformatrice du Carmel, et celle de sa Coadjutrice dans l'œuvre des fondations, il avait plu au di-

vin Maître de s'associer deux de ses plus saints serviteurs : à Térése il donne pour guide le P. Balthasar Alvarez, et à Anne de Jésus le P. Pierre Rodrigue; il les laisse l'une et l'autre pendant sept ans sous la conduite de ces guides selon son cœur. Mais pour la sanctification d'Anne de Saint-Barthélemi, il veut y travailler seul, et il devance les temps ordinaires. A peine cette angélique créature a-t-elle trois ans, qu'il lui donne la première leçon; il ouvre le ciel sur sa tête, et il se montre à elle, laissant échapper un rayon de sa divinité. La lumière qu'elle reçoit en ce moment sur la grandeur et la sainteté de Dieu lui demeurera présente toute sa vie. Le divin Maître continue à l'instruire; durant son enfance il lui apparaît sous les traits de l'enfance, et à mesure qu'elle avance en âge il semble grandir avec elle. Par ses fréquentes apparitions, il allume dans cette âme candide un amour qui ne cessera jamais de l'embraser. A proprement parler, il sera toujours lui-même son guide; dans le cours de sa longue carrière, cette vierge privilégiée ne relèvera pour sa direction intérieure que du Maître qu'elle a eu dans son enfance et sa jeunesse. Ainsi, si Térése et Anne de Jésus disent en toute justice et en toute vérité : *C'est la Compagnie de Jésus qui m'a donné l'être et la vie, qui m'a formée et élevée*, Anne de Saint-Barthélemi peut dire avec la même justice et la même vérité : « C'est le

Chef lui-même de cette compagnie qui m'a formée et élevée : *Me ha criado y dado el ser.* »

Pour nous former une idée des trésors de grâces dont Notre-Seigneur dut enrichir cette vierge, il faut considérer ce qu'était sainte Térèse, à l'époque où le divin Maître lui donna Anne de Saint-Barthélemi pour compagne inséparable. C'étaient les dernières années de la Réformatrice du Carmel. Elle était consommée en sainteté. Déjà depuis environ quinze ans le chérubin lui avait percé le cœur de son dard. Déjà elle avait entendu de la bouche du divin Maître ces paroles, les suprêmes de son amour en cette vie : « *Désormais, en « qualité de véritable épouse, tu prendras soin de mon « honneur : Deinceps ut vera sponsa meum zelabis honorem.* » Cette séraphique vierge, tout embrasée, montait d'ardeur en ardeur dans l'incendie de l'amour divin. Les faveurs les plus insignes, les visions les plus relevées se succédaient, et avec elles les prodigieux accroissements de la grâce intérieure et de la charité. L'état de son âme était celui qu'elle décrit dans la VI^e et VII^e *Demeure de son Château intérieur* : jouissant habituellement de la présence de Notre-Seigneur et de la vision intellectuelle de la très-sainte Trinité dans son âme.

Telle était la hauteur de sainteté à laquelle sainte Térèse était parvenue lorsque le divin Maître confia la

garde de sa personne à Anne de Saint-Barthélemi. Pour approcher de ce *Sancta Sanctorum*, de ce Tabernacle vivant, il fallait la pureté d'un ange et l'ardeur d'un séraphin. Le divin Maître avait gravé ces deux traits dans son âme. Anne fut une des vierges les plus angéliques et les plus séraphiques de son siècle. Non-seulement le rayon de l'innocence baptismale brilla en elle d'un inaltérable et croissant éclat jusqu'au dernier soupir, mais, dans sa bienheureuse candeur et sa sainte ignorance, elle ne connut en quelque sorte la différence entre elle et un ange que par l'avantage qu'elle avait sur l'ange de pouvoir crucifier son corps et l'offrir à Jésus-Christ en holocauste de pénitence. Depuis l'heure du baptême jusqu'à celle de son entrée au ciel, sa chair, suivant la belle expression de Tertullien, fut *une chair angélique*, angelificata caro. Quant aux flammes de l'amour divin qui consumaient son cœur, elle en fait elle-même la peinture dans sa *Vie*.

Voilà celle qui fut choisie et préparée par le divin Maître pour être la compagne inséparable et comme l'ange visible de sainte Térése. Elle eut le privilège de ne la quitter ni jour ni nuit, de lui prodiguer ses soins, de lui préparer ses aliments, de blanchir son linge, de la vêtir, car son bras trois fois cassé lui refusait tout service, enfin de prendre soin de tout ce qui regardait sa personne. Elle partagea toutes les fa-

tigues de ses voyages et les travaux de ses dernières fondations qui furent les plus laborieuses de toutes. Lorsque le pèlerinage de cette grande Sainte touche à son terme, sa compagne inséparable se montre plus digne que jamais de la mission qu'elle remplit auprès d'elle; la tendresse de sa charité se révèle de la manière la plus touchante; durant le voyage de Burgos à Albe, son âme est transpercée par les douleurs qu'elle voit endurer à la séraphique Mère. Mais à sa dernière maladie à Albe, et surtout depuis qu'elle a appris de sa bouche que sa dernière heure était venue, elle éprouve une véritable agonie intérieure à la pensée de la séparation. Dominant néanmoins ce martyr, et invincible dans sa charité, elle est sur pied nuit et jour, ne s'éloignant pas de la Sainte, et se donnant à peine le temps d'aller prendre à la dérobée quelques bouchées de pain pour se soutenir.

Avant que la sainte Mère entre dans cette extase de quatorze heures qui précède pour elle la claire vision de Dieu, Anne se hâte de la parer pour les noces éternelles. Écoutons ici son langage : *Le jour où elle mourut, je la changeai de tout, linge, manches, toque, vêtements ; elle se regardait toute contente de voir comment elle serait propre, et, tournant les yeux vers moi, elle me regarda en souriant, et me témoigna par signes sa reconnaissance.* Ainsi, la séraphique vierge était parée

pour aller au-devant de l'Époux. Le 4 octobre, fête de saint François d'Assise, à sept heures du matin, ayant à côté d'elle sa chère compagne, elle se dresse sur sa pauvre couche, comme une reine sur son trône; soutenue entre les bras d'Anne de Saint-Barthélemi, et la tête appuyée sur son cœur, elle entre dans la plus haute extase de toute sa vie; et après cet essai si prolongé de la vision béatifique, c'est des bras de sa compagne qu'elle prend enfin son essor vers le ciel.

Anne, vierge bien-aimée du Christ, que tu es grande et attendrissante dans cette scène! tu tiens sur ton cœur Térése resplendissante de gloire, et tu la remets à l'Époux divin qui vient la chercher avec ses saints et ses anges. Tu deviens chère à toute l'Église; et tous ceux qui auront pour la séraphique Térése une filiale dévotion l'aimeront pour tout ce que tu as fait pour elle. Le Carmel, ta famille, aura pour toi les plus tendres bénédictions. Mais qui pourra jamais comprendre comment Jésus-Christ et Térése te payent ce suprême office de la charité! Tressaille de bonheur: en retour, ni l'un ni l'autre ne te quitteront plus de leurs regards.

Anne de Saint-Barthélemi nous est connue comme compagne de sainte Térése; étudions-la maintenant comme Fondatrice.

Pour cette seconde mission, trois éléments devaient

être réunis en elle : la sainteté, l'esprit de son ordre, l'autorité. Nous allons voir dans quel degré éminent le divin Maître les lui accorda.

Ainsi que nous l'avons vu, il fut lui-même le guide de cette créature angélique depuis l'âge de trois ans jusqu'à son entrée au Carmel. Comme cette âme était d'une rare pureté, elle gagnait de plus en plus les préférences du divin Maître, et recevait de lui chaque jour de nouveaux trésors de grâces. Depuis son entrée au Carmel jusqu'à son départ pour la France, il continue d'être son guide. Pendant les dix ans qu'il la met en contact si intime avec sainte Térése, il se plaît à embraser ces deux âmes l'une par l'autre ; Anne, auprès de Térése et sous la conduite du divin Maître, vole au lieu de marcher dans les voies de la sainteté. Comblée des plus insignes faveurs, elle y répond par une fidélité héroïque ; dès lors, plus de limites aux grâces du divin Maître ni à la munificence de ses dons. Les liens se resserrent de plus en plus ; l'adorable Maître, qui la garde comme la prunelle de son œil, ne s'éloigne plus d'elle, l'assistant toujours et prenant un soin paternel de son âme. Qu'on juge à quelle sainteté elle était élevée !

Quant à l'esprit de son ordre, le divin Maître en mit le germe dans son âme dès ses plus tendres années ; si bien que quand elle entra au Carmel, il lui sembla

qu'elle y avait passé toute sa vie. Mais il développa entièrement ce germe en elle, en la faisant la compagne inséparable de sainte Térése. Anne vivant de la manière la plus intime avec la Fondatrice, témoin de ses actions, jouissant de ses entretiens, la suivant dans ses voyages et la fondation de ses monastères, puisait perpétuellement l'esprit du Carmel à sa source la plus élevée et la plus pure; j'oserais dire au cœur même de la séraphique Térése. Après la mort de la Sainte, elle habite dans les monastères fondés par elle, et avec ses premières filles, et pendant vingt-deux ans elle voit l'institut du Carmel appliqué et pratiqué par elles. Ainsi, quand en 1604 elle vint en France, elle avait déjà observé ce saint institut pendant trente-quatre ans, tant dans la compagnie de sainte Térése que dans celle de ses premières filles. Quant à ce qui fait *le trait distinctif* de cet ordre, ce qui est l'âme du Carmel, je veux dire le zèle apostolique, le divin Maître le grava profondément en elle. Son cœur ressemblait admirablement, pour les ardeurs apostoliques, au cœur de sainte Térése : elle nous dira elle-même, dans sa *Vie*, jusqu'où cette flamme l'a consumée en ce monde.

Avec une telle sainteté et une telle plénitude de l'esprit de son ordre, quelle ne devait pas être son autorité lorsqu'en France elle parut à la tête des monastères!

Que ne disaient pas aux âmes son titre de compagne de sainte Tèreſe, ses trente-cinq années de vie religieuse, les vertus pratiquées dans un degré héroïque, les grâces extraordinaires dont le divin Maître ne cessait de la combler, sa haute oraison, ses extases, ses lumières prophétiques, le don des miracles! Quel saint respect n'inspirait pas la ravissante modestie de cette vierge, sa tenue tout angélique, l'indicible sérénité de son front et l'empreinte d'un demi-siècle de pénitence visible sur ses traits! Mais par-dessus tout quel suave et irrésistible ascendant lui donnait sur les âmes cet amour que Dieu alluma dès l'âge le plus tendre dans son cœur, et qui n'avait fait que grandir durant tant d'années! Cet amour divin rayonnait dans son regard et sur sa figure. Enfin le divin Maître lui communiquait, comme à Judith, *une splendeur de sainteté* qui la rendait toute-puissante sur les cœurs. Cet adorable Maître, qui se complaisait en elle, la dirigeait en tout, l'instruisait, la consolait, l'encourageait, et la favorisait souvent de sa présence. Sainte Tèreſe, des hauteurs de la gloire, devenait à son tour la compagne inséparable de celle qui l'avait si tendrement assistée sur la terre; elle lui adoucissait le poids de sa charge, elle exerçait avec elle l'office de prieure, elle lui faisait en quelque sorte goûter en France, comme en Espagne, le bonheur de vivre en sa sainte compagnie. Nous entendrons Anne de

Saint-Barthélemi nous dire dans le récit de sa vie :
C'était la séraphique Mère qui faisait tout.

Rien n'a donc droit de nous surprendre dans les prodiges qui marqueront la carrière d'Anne de Saint-Barthélemi comme Fondatrice. Le premier monastère qu'elle fonde est celui de Pontoise. Écoutons-la elle-même nous parler des vierges qu'elle y a formées à la vie religieuse.

Notre-Seigneur me tenait dans ce Carmel de Pontoise, comme dans un ciel. Il m'en coûtait, après les avoir si longtemps cultivées, de me séparer de ces âmes qui paraissaient des anges. Le divin Maître ne les laissait point toucher terre, il les portait en quelque sorte dans ses bras, tant il versait en elles de consolations et de joies spirituelles.

Tel est le portrait historique du Carmel de Pontoise que nous a laissé la Fondatrice. Quel intérêt n'offre pas la biographie de ces vierges ! Quelle angélique épouse du Christ et quelle sainte figure que cette Charlotte du Pucheuil, si riche des trésors de la grâce dès ses plus tendres années, qu'elle jette saint François de Sales dans l'admiration ! Quelle héroïne que cette Valence de Marillac destinée à voir un jour son père mourir en prison et son oncle périr sur l'échafaud, mais obtenant à l'un et à l'autre la grâce de faire à Dieu le sacrifice de leur vie, avec la foi et la sérénité des martyrs !

Parmi ces vierges qui illustrent le Carmel de Pontoise, la figure qui domine toutes les autres est la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Elle vient dans cet asile sanctifié par Anne de Saint-Barthélemi répandre les derniers parfums de sa sainte vie. Là, du haut de l'autel où l'Église doit la placer, elle gardera intactes dans ce couvent les traditions laissées par la compagne de sainte Tèrese.

Tours, la cité de saint Martin, aura la gloire de posséder dans ses murs une colonie de filles de sainte Tèrese. C'est le second monastère fondé par Anne de Saint-Barthélemi. Dieu y fait éclater ses prodiges. Sainte Tèrese apparaît à Anne de Saint-Barthélemi quand de Paris elle dirige ses pas vers la Touraine. Elle lui promet son appui. Le Carmel à peine fondé jette un tel éclat de sainteté, que les hérétiques, qui étaient nombreux dans la ville, ne tardent pas à faire entendre ce cri de désespoir : *Ces Térésiennes finiront par nous convertir tous!*

Dès le jour même de la fondation, le divin Maître veut témoigner à sa fidèle servante combien ce nouveau monastère lui est agréable, et il lui fait la plus consolante promesse pour toutes celles qui doivent le peupler dans le cours des siècles. Mais ce sont les paroles mêmes de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi qu'il faut entendre ici :

Le dimanche après l'Ascension, jour où le Très-Saint Sacrement fut mis dans ce monastère de Tours, tandis que je me préparais à communier, je demandais à Notre-Seigneur que ce commencement se fit dans sa grâce, et qu'avec cette grâce il daignât assister celles de nous qui étaient présentes, et toutes celles qui viendraient jusqu'à la fin : alors mon adorable Maître me donna une grande assurance qu'il le ferait, et qu'il agréait ma demande.

Heureuse la colonie des filles de sainte Térèse, abritée sous la houlette et le tombeau du grand saint Martin de Tours ! Appuyées sur une telle promesse du divin Maître, avec quelle vaillance elles doivent combattre et s'offrir en sacrifice pour le salut des âmes !

Ce monastère de Tours répand bientôt un tel parfum de sainteté, et jouit d'une telle renommée dans toute la contrée, qu'une élite de sujets, la fleur de la noblesse, vient se ranger sous la conduite d'Anne de Saint-Barthélemi. Dieu bénit la direction de sa servante. Ce couvent sera un centre d'où la lumière se répandra. Plusieurs héritières de l'esprit d'Anne de Saint-Barthélemi partiront du Carmel de Tours pour aller fonder d'autres monastères. Les nobles familles des Quatrebarbes et des Montalembert seront représentées dans ce Carmel ; et c'est Élisabeth de Quatrebarbes qui ira de Tours à Beaune conduire dans les voies de la sainteté Margue-

rite du Saint-Sacrement que la France travaille aujourd'hui à faire placer sur les autels.

Anne de Saint-Barthélemi établit l'édifice spirituel dont elle dote la cité de saint Martin sur des fondements si fermes, que la tempête révolutionnaire du dernier siècle ne peut y faire la moindre brèche. Arrachées de leur sainte retraite et conduites en prison, les Carmélites de Tours y font paraître une résignation sublime et une force invincible. Il en est une parmi elles, âgée de quatre-vingt-sept ans et privée de la vue; c'est la vénérable mère Amable : victime de traitements inhumains, elle jubile, et elle a la gloire de mourir en prison pour la foi de Jésus-Christ. Bientôt quelques-unes sont condamnées à mort, elles doivent être déportées à Issoudun, et là elles doivent être fusillées. Elles tressaillent d'une joie céleste à la nouvelle du martyre. Déjà elles sont en route; mais Dieu, qui a vu la préparation de leur cœur, leur laisse le mérite du martyre, et les délivre miraculeusement des mains de leurs ennemis. Ces vierges, ou plutôt ces anges, reviennent à Tours se constituer prisonnières avec leurs sœurs. Dans la prison elles gardent vivant et intact l'esprit du Carmel. Et quand la liberté est rendue au culte catholique, elles vivent, d'abord dispersées en ville, gardant une inviolable obéissance à la prieure, et regagnent ensuite avec transport leur antique asile. Les traditions

n'avaient pas été interrompues ; ainsi l'on vit la beauté du Carmel refleurir dans le monastère, comme s'il venait d'être gouverné par la Fondatrice. Et, au milieu de ce siècle, ce couvent plein de sa sève primitive a donné à l'Église et au monde la sœur Saint-Pierre dont la vie fournira une des plus ravissantes pages de l'histoire du Carmel. Elle y paraîtra avec son auréole de grâces miraculeuses, et tenant en main la bannière de la Réparation. Car c'est à elle que l'Archiconfrérie de la réparation du blasphème et de la violation du dimanche doit son existence ; la Réparation perpétuelle fondée par M^{lle} Dubouchet, et l'Adoration nocturne lui doivent également leur origine. Moissonnée à trente et un ans, cette vierge a laissé, par son passage sur cette terre, un sillon lumineux et d'impérissables monuments de son zèle.

C'est à Anvers que devait s'arrêter la course apostolique d'Anne de Saint-Barthélemi ; Anvers devait être la couronne de ses fondations. Térèse, par les mains de sa compagne, allait planter sa bannière dans cette cité, l'orgueil des Pays-Bas, la métropole de son commerce, de ses imprimeries, célèbre par son antiquité, par ses monuments, par ses grands hommes, riche de tant de gloires religieuses et d'illustres souvenirs, la patrie de Rubens et de Van Dyck, le berceau des Bollandistes qui par leurs *Acta Sanctorum* ont doté leur pays

d'une gloire nationale que le reste du monde lui envie ¹.

Déjà, en Espagne même, Dieu avait révélé à Anne de Saint-Barthélemi qu'elle ne serait que sept années en France, et que les Pays-Bas auraient les dernières années de sa vie. Lorsqu'elle était encore à Tours, Notre-Seigneur lui montra et la maison d'Anvers où bientôt elle irait fonder un nouveau monastère, et la première novice qu'elle y recevrait. Le 6 octobre 1611 elle quitta Paris et se dirigea vers Mons, où elle fit un séjour d'un an. Là, le divin Maître achève de lui révéler la mission qu'elle aurait à remplir dans ces nouveaux Etats; il lui montre *la fondation d'Anvers, comme un grand flambeau, une lumière resplendissante, qui doit briller dans toutes les contrées voisines.*

Encouragée par cette révélation du divin Maître, Anne de Saint-Bartélemi se met en marche sans retard. Elle salue à Marimout l'archiduc Albert et l'infante Claire-Isabelle-Eugénie, qui ont ardemment désiré de la voir et qui lui prodiguent les témoignages de la vénération. Elle s'arrête quelques jours à Bruxelles, où Anne de Jésus la reçoit à bras ouverts : c'est une fête de famille. Le 29 octobre 1612, elle quitte Bruxelles avec ses compagnes parties avec elle de Mons. Arrivée à Anvers, elle est accueillie avec honneur par

1. V. « *Annales Antuerpienses, auctore Daniele Papebrochio, S. J. an. 1845.* »

un fils de saint François de Borgia. Don Ignace de Borgia et doña Hélène, sa femme, lui offrent asile dans leur palais; toute la ville s'estime heureuse de la posséder. Enfin, le 6 novembre 1612, le monastère est fondé. Sainte Térése, par sa compagne, prend possession de la grande cité flamande. Ce que les pères de la Compagnie de Jésus avaient fait en Espagne pour sainte Térése dans ses fondations, les Jésuites d'Anvers le font pour Anne de Saint-Barthélemi : même cœur pour toutes sortes de bons offices.

Le 21 novembre, fête de la Présentation de la sainte Vierge, la première novice, M^{lle} de Dompré, que le divin Maître lui avait montrée dans une vision en France, reçoit le saint habit : c'est l'archevêque de Cambrai, son oncle, qui fait la cérémonie; et Anne de Saint-Barthélemi lui donne le beau nom de Térése de Jésus.

Parmi les plus nobles bienfaitrices de ce monastère figure la duchesse de Bournonville, une des femmes les plus chrétiennes de son siècle. Elle a en si haute estime la sainteté de la mère Anne de Saint-Barthélemi, qu'à fin de jouir de sa vue, de ses entretiens, de ses conseils, elle obtient du pape un bref pour entrer six fois l'an avec ses filles dans le monastère. Ce fut dans une de ces visites que la sainte fondatrice, regardant avec tendresse la petite Anne-Eugénie de Bournonville, dit à la duchesse : *Madame, celle-ci sera un jour ma fille.*

En 1643, dix-sept ans après la mort de la servante de Dieu, sa prophétie se vérifiait ; M^{lle} Anne-Eugénie de Bournonville prenait au Carmel d'Anvers avec le saint habit le nom de Anne-Eugénie de Saint-Barthélemi. Plus tard, elle gouvernera ce monastère, et elle en sera la première Annaliste.

En 1657, la duchesse de Bournonville, après la mort du duc, son époux, prend elle-même le saint habit à l'âge de soixante-six ans. Et, comme on le voit aujourd'hui encore par la formule de sa profession signée de sa main et conservée au Carmel d'Anvers, la princesse d'Épinay, la petite-fille des Montmorency, la duchesse de Bournonville, abdiquant tous ces titres, met sa suprême ambition à s'appeler sœur Anne-Françoise de Saint-Joseph. Enfin en 1660, couronnée de jours et de mérites, elle termine saintement sa carrière. Sa fille lui ferme les yeux, et nous lègue son portrait historique.

Les quatorze dernières années de la vie d'Anne de Saint-Barthélemi s'écoulent à Anvers. Les Carmélites qu'elle forme sont dignes d'une telle maîtresse de la vie spirituelle. Sainte Térése se complait dans ce monastère qui est une vive image de Saint-Joseph d'Avila. La servante de Dieu y fut comme dans un paradis de grâces. Les pages qu'elle a écrites sur cette époque de sa vie nous montreront avec quelle munificence de

dons et avec quelle tendresse d'amour le divin Maître la traitait. C'était pour elle comme un essai de la vie béatifique. Par les faveurs insignes, par les visions, par les apparitions dont l'honorait son divin Époux, elle vivait moins sur la terre que dans le séjour des bienheureux. En sorte qu'on peut dire que pendant cette dernière période de sa vie, elle s'élevait, à vol de séraphin, à cette hauteur de sainteté qui dans le ciel devait la rapprocher de sainte Térése.

Ces magnificences intérieures de la grâce, le divin Maître se plaisait à les faire éclater au dehors. Sa fidèle servante apparaissait souvent toute transfigurée et comme couronnée de rayons dans les ravissements et les extases. Un parfum de sainteté émanait de sa personne, et la majesté du Dieu vivant qui était en elle lui donnait un air auguste et vénérable. Le don des miracles et le don de prophétie achevaient de la faire regarder comme une sainte. Voici une de ces lumières prophétiques. Un jour, ravie en extase, elle est transportée en esprit au collège de la Compagnie de Jésus. Là, elle est témoin de la mort ineffablement belle du P. Jean Chailant. C'était un religieux renommé pour sa sainteté, et avec lequel la vénérable Mère avait eu des rapports intimes, dont son âme tirait la plus vive consolation. Elle le voit dans sa cellule, assis, les mains levées au ciel, et la face radieuse. Elle lui apparaît

alors; l'heureux fils de saint Ignace la regarde, et lui dit : *Saint Jean l'Évangéliste vient d'être ici , et il m'a apporté de bonnes nouvelles, telles qu'il ne s'en peut désirer de meilleures : c'est que je dois partir à l'heure même pour aller au ciel.* En terminant ces mots, cette] âme allait se réunir à Dieu. Il fut reconnu que le saint religieux avait expiré à l'heure même où la vénérable Mère était en extase, et dans l'attitude où elle l'avait vu. (Enriquez, *Vie de la Vénérable*, liv. IV, chap. XIII.)

Celui qui exalte les humbles se plaisait à la glorifier à la face de l'Église. Son crédit auprès de Dieu était connu non-seulement dans les Pays-Bas, mais encore dans toute l'Europe. Les grands, les princes, les rois se recommandaient à elle. L'immortelle fille de Philippe II, l'infante Claire-Isabelle-Eugénie, qui gouvernait les Pays-Bas, l'estimait sur la terre comme une sainte déjà canonisée. Avec quelle foi cette illustre princesse, fléchissant le genou devant elle, lui baisait-elle la main et lui demandait-elle sa bénédiction! Elle la consultait pour toutes les affaires importantes, lui écrivait souvent de sa propre main, et entretenait avec elle des rapports intimes. Quand elle partit pour Bréda, s'arrêtant à Anvers, elle voulut entrer trois fois dans le couvent pour voir la vénérable Mère; et elle resta plusieurs heures avec elle, montrant ainsi la foi et la dévotion qu'elle avait dans

ses prières. Prenant congé d'elle, elle lui demanda sa bénédiction; ce n'est pas assez, elle voulut encore qu'à la porte du couvent la sainte prieure bénît tous les grands de la cour, afin qu'il ne leur arrivât aucun malheur dans l'expédition de Bréda. Elle leur dit donc à haute voix : *Recevez la bénédiction de la mère Anne de Saint-Barthélemi, qui sera votre assurance et votre sauvegarde contre tout péril.* Genoux en terre et tête inclinée, ils la reçurent dans cette ferme croyance; et peu de jours après, Bréda était au pouvoir de l'infante.

La foi de cette princesse à la sainteté et au crédit d'Anne de Saint-Barthélemi auprès de Dieu se révéla encore dans la réponse qu'elle fit à un de ses sujets qui lui conseillait de fortifier la citadelle et la ville d'Anvers : *Je n'ai peur ni pour la ville ni pour la citadelle, puisque la mère Anne de Saint-Barthélemi est là : c'est une meilleure défense que toutes les armées qu'on pourrait y réunir.*

Une si noble, si entière confiance fut justifiée de la manière la plus éclatante. Deux fois, la sainte Gardienne d'Anvers délivra la ville de l'invasion des Hollandais. Ce qui lui a fait décerner le glorieux titre de *Libératrice d'Anvers.*

C'est dans cette noble cité que Dieu avait marqué le terme de son pèlerinage. Le 7 juin 1626, fête de la

très-sainte Trinité, cette séraphique épouse du Dieu des vierges quitte l'exil, dans sa soixante-seizième année, et prend son essor vers la céleste patrie. La fin de cette bien-aimée du Seigneur, comme on le verra au dernier livre de cet ouvrage, présente une des scènes les plus majestueuses et les plus attendrissantes qu'il soit donné à l'œil du chrétien de contempler.

Ses funérailles sont un véritable triomphe. Tout ce qu'il y a de grand dans les Pays-Bas s'y trouve en personne ou veut y être représenté. Les habitants d'Anvers entourent ce cercueil comme celui d'une mère, d'une sainte, d'une protectrice qu'ils ont au ciel. Ainsi, cette *Labradorcilla*, cette humble bergère, reçoit des honneurs qui surpassent ceux qu'on rendrait à la fille d'un roi. C'est qu'on découvre en elle des titres encore plus hauts : dans cette humble vierge, la foi salue et vénère l'héroïque, la séraphique épouse du Christ. Aux yeux de la foi, ce manteau blanc, c'est le manteau royal de la sainteté ; ce bandeau qui ceint son front, c'est le diadème d'une vierge assise dans la gloire à côté du Roi des rois. Voilà pourquoi l'on ne peut se rassasier de la contempler, de lui prodiguer les témoignages de la vénération et de se recommander à son crédit auprès de Dieu. Elle est ainsi glorifiée, parce que dans l'Église elle a été une colonne par sa foi, un flambeau par sa sainteté, et une des femmes les plus

apostoliques de son siècle par la grandeur de son zèle.

Les miracles qui s'opèrent après son dernier soupir attestent la gloire dont elle jouit auprès de Dieu; et ces miracles ont continué jusqu'à nos jours. Un siècle après sa mort, le 29 juin 1735, le pape Clément XII déclare, par décret solennel, l'héroïsme de ses vertus.

Dans ces derniers temps, des démarches ont été faites pour sa béatification. Mais le moment marqué par la Providence n'était pas venu : la sagesse infinie de Dieu n'a pas peut-être trouvé les esprits disposés à recevoir le bienfait de cette béatification.

Vers la fin du dernier siècle, Madame Louise de France, prieure du Carmel de Saint-Denis, écrivant au pape Pie VI, lui recommandait avec les plus filiales instances les causes de Marie de l'Incarnation, d'Anne de Jésus et d'Anne de Saint-Barthélemi, souhaitant les voir toutes trois sur les autels. Pie VI lui faisait cette réponse :

« Nous voyons de plus en plus combien vous êtes
« touchée des intérêts de la religion et que vous ne
« respirez que la gloire de Dieu. Nous le priérons de
« nous conduire lui-même par son esprit de conseil et
« de sagesse à ce qu'il veut que nous fassions pour
« sa gloire, car, vous le savez parfaitement, *l'issue*
« *d'une affaire de cette conséquence pour l'Église n'est en*
« *la disposition d'aucune volonté humaine.* »

Non, *la canonisation n'est au pouvoir d'aucune volonté humaine!* Des trois servantes de Dieu nommées plus haut, seule, Marie de l'Incarnation est mise au rang des bienheureux par Pie VI, le 10 avril 1791. Dieu a voulu que le Carmel de France fût glorifié le premier, et que la première bienheureuse de l'Ordre, après sainte Térése, fût une carmélite française. Dieu a montré par là que le Carmel de France, avec le mode de gouvernement que le saint-siège lui avait donné, possédait, autant que Carmel du monde, les éléments nécessaires pour conduire les âmes à la sainteté.

Quant aux vénérables servantes de Dieu Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemi, Pie VI crut devoir attendre encore de nouvelles lumières pour les placer sur les autels. Espérons que ses successeurs combleront dans un avenir prochain les vœux de la famille de sainte Térése. Puisse la *Vie* que nous publions hâter cet heureux moment!

Il nous reste maintenant à parler de l'autobiographie de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi. Quel peintre eût jamais pu dessiner cette figure? Quel historien eût trouvé des termes pour raconter cette vie miraculeuse du berceau à la tombe?

Le divin Maître a aplani les difficultés : il a fait pour Anne de Saint-Barthélemi ce qu'il avait fait pour sainte Térése. Voulant que les grâces extraordinaires dont il

avait comblé ces deux vierges fussent connues dans son Eglise, il leur a mis la plume à la main, et leur a donné ordre de les écrire; il a voulu que leur portrait fût dessiné par elles-mêmes, afin qu'il fût l'expression fidèle de la sainteté et de la beauté céleste de leurs âmes.

Anne a donc obéi comme Tèreſe; elle a écrit sa propre Vie; ce livre existe, religieusement conservé au Carmel d'Anvers, où il a été composé. C'est la vraie vie, la vie intérieure de la Vénérable, le récit des grâces et des miséricordes qu'elle a reçues de Dieu depuis sa plus tendre enfance à Almendral, lieu de sa naissance, jusqu'à ses dernières années à Anvers, où elle termina sa carrière.

Ce précieux trésor est resté inédit jusqu'à ce jour; ces pages en langue castillane, écrites par cette grande servante de Dieu, n'ont jamais été imprimées.

C'est cette œuvre inédite, ce sont ces pages empreintes d'une onction céleste, que nous offrons aujourd'hui au public, et en particulier aux filles de sainte Tèreſe.

Le précieux autographe, qui semble d'hier, tant il est admirablement conservé, a été remis entre nos mains par le Carmel d'Anvers; et c'est sur cet autographe que nous traduisons.

Un *Commentaire* et des *Notes historiques* accompagneront le texte de la Vénérable. Entre autres sources,

nous puissions dans les chroniques manuscrites des couvents qu'elle a fondés.

Cette *Vie* sera un des compléments de nos travaux sur sainte Térése ¹. Dès le principe, elle entrait dans le cadre que nous nous étions proposé. Nous voulions offrir cet hommage à sainte Térése, sûr qu'il serait agréé par elle. Ainsi, l'initiative de cette publication vient uniquement de nous, et de notre dévotion envers sainte Térése et sa compagne inséparable. Mais, dès que nous avons fait part de notre dessein aux Carmels fondés par la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi, ce dessein a été accueilli avec tous les transports de la piété filiale; il y a eu un noble élan pour nous seconder; les archives ont été mises à notre disposition. Le monastère d'Anvers, le plus privilégié de tous, parce qu'il conserve le corps de la Vénérable et parce qu'il possède, outre l'*autographe de la Vie*, d'autres écrits et un grand nombre de lettres, nous a offert tout le concours que nous pouvions désirer. La prieure de ce couvent, issue de l'illustre maison Della Faille, avec cette urbanité exquise qu'elle tient de sa naissance et à laquelle son titre de fille de sainte Térése a imprimé

1. Quatre ouvrages étaient considérés par nous comme le complément de nos travaux sur sainte Térése : sa *Vie*, par Ribera; la *Vie du P. Balthasar Alvarez*, son directeur; la *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, sa coadjutrice dans l'œuvre des Fondations, et la *Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi*, sa compagne inséparable. De ces quatre ouvrages, nous n'avons encore publié que *Ribera* et *Anne de Saint-Barthélemi*. Dieu veuille nous donner des forces pour publier les autres !

un cachet tout spécial, nous a confié tous les autographes de la Vénérable et les annales manuscrites de son couvent. Puis à différentes reprises elle nous a assuré de vive voix et par lettres, en son nom comme au nom de ses filles, qu'après les *Œuvres de sainte Tère*se et sa *Vie* par Ribera, le monument élevé à la gloire d'Anne de Saint-Barthélemi serait une des plus grandes consolations de leurs âmes en cette vie.

C'est avec le même cœur et la même noblesse, nous devons à la vérité de le dire, que la révérende mère prieure du Carmel de Tours s'est constamment exprimée sur cette publication de famille; et en cela elle était l'interprète des sentiments bien connus du Carmel de France.

Notre travail présentera spécialement le tableau des grâces et des miséricordes du Seigneur envers la compagne inséparable de sainte Tèrese. Et ce choix paraîtra, sans aucun doute, bien préférable à des détails ou des questions sur le régime et gouvernement des monastères. On le verra, notre but constant a été d'édifier, de consoler, d'encourager les âmes vouées à la plus haute perfection, et en particulier les filles de sainte Tèrese.

Nous terminerons cette préface par quelques mots sur la persécution qui assaillit le monastère du Carmel d'Anvers à la fin du dernier siècle, et sur la conser-

vation providentielle des restes mortels de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi.

Jusqu'en l'année 1782, le Carmel d'Anvers avait été prospère, et les ossements de sa sainte fondatrice avaient reposé en paix. Mais en 1783 ce monastère eut à subir la plus solennelle des épreuves, et la dépouille virginale d'Anne de Saint-Barthélemi, tirée de sa tombe, dut prendre le chemin de l'exil. L'auteur de cette persécution était l'empereur Joseph II. Ce prince, élevé par un homme vendu à l'hérésie du jansénisme, avait appris de son précepteur que le droit, le devoir d'un monarque était de gouverner l'Église dans ses États. Imbu de ces maximes perverses, Joseph II se posa en autocrate et en despote oppresseur de l'Église; il abreuva d'amertume l'immortel pontife Pie VI, dont il dédaigna l'autorité et les paternelles remontrances; il publia une série d'édits tendant à anéantir les droits de l'Église et du saint-siège. Hélas! il ne s'apercevait pas, dans le délire de son despotisme sacrilège, que par de tels actes il léguait aux héritiers de son sceptre une solidarité qui allait attirer sur eux ces terribles expiations, écrites aujourd'hui dans l'histoire, comme une des plus grandes leçons que Dieu puisse donner aux souverains.

Entre autres fondamentales déviations des principes chrétiens, et entre autres abus du pouvoir royal, Jo-

seph II se fit le persécuteur des ordres religieux, et en particulier des ordres contemplatifs. Sous prétexte qu'ils étaient inutiles et nuisibles à ses États, il supprima un grand nombre de ces monastères tant en Hongrie que dans la Flandre autrichienne, et il en confisqua les biens au profit de la couronne. Les monastères des Carmélites de Bruxelles et d'Anvers subirent ce sort. L'infante Claire-Isabelle-Eugénie qui gouvernait les Pays-Bas avait fondé avec une royale munificence le couvent de Bruxelles, et comblé de ses bienfaits celui d'Anvers; elle avait montré, par les témoignages constants de son affection et de son respect, qu'elle comprenait tout ce qu'il y avait de grand et d'apostolique dans la mission des filles de sainte Térèse. Ni les grands souvenirs qui s'attachaient aux origines de ces deux couvents, ni l'autorité du nom de la petite-fille de Charles-Quint, ni les courageuses réclamations des Belges, ne purent les protéger contre l'arrêt du monarque philosophe et réformateur.

En présence de la persécution de Joseph II qui expulse de leurs retraites tant de vierges consacrées à Jésus-Christ, une fille de saint Louis, Madame Louise de France, qui illustrait alors le Carmel par la sainteté de sa vie, conçoit le noble dessein de leur offrir à toutes un asile dans sa patrie. Elle demande cette faveur à Louis XVI, son neveu; le futur roi-martyr s'associe

avec bonheur au projet de la pieuse princesse. Aussitôt Madame Louise fait entendre sa voix à tant de vierges bannies de leurs saintes retraites, leur offrant un asile dans les couvents de France. Elle s'adresse en particulier aux filles de sainte Térése qui sont ses sœurs; et comme elle poursuit avec le plus grand zèle la cause de la canonisation d'Anne de Jésus et d'Anne de Saint-Barthélemi, elle obtient du pape Pie VI que les Carmélites qui viendraient à son couvent de Saint-Denis, lui apporteraient les corps de ces deux illustres filles de sainte Térése. Le 14 juin 1783, la communauté de Bruxelles arrivait à Saint-Denis avec ce double trésor.

Les saints ossements des deux Fondatrices du Carmel de France furent reçus avec tous les transports de l'amour filial, et avec tous les respects de la foi. Ces deux vierges venaient couronner leur apostolat dans le royaume très-chrétien; elles venaient dilater et agrandir les cœurs des Carmélites de France, à la veille des orages qui les attendaient. A peine quatre ans s'étaient écoulés que Madame Louise de France touchait au terme de sa sainte carrière. Elle s'était offerte à Dieu, dans le Carmel, comme victime d'expiation pour sa famille et pour la France. Comprenant tout ce que demandait d'elle une pareille mission, elle avait marché à grands pas dans les voies de la sainteté. Dans l'ar-

deur du zèle qui la consumait, elle eût mille fois donné sa vie pour Dieu, pour son Église et pour la France. Et bien qu'elle n'ait pas versé son sang pour Jésus-Christ, la palme du martyr ne lui a point manqué. Ce qu'elle éprouva en voyant Louis XV, son père, imprimer par sa vie privée de si lamentables taches au trône de saint Louis, ce qu'elle avait senti dès l'âge de vingt-quatre ans, en le voyant signer par faiblesse la suppression de la Compagnie de Jésus, voilà pour elle le glaive du martyr, et des blessures qui ne seront connues que dans le ciel. Aussi Dieu, témoin de tout, veut entourer de gloire la dernière heure de cette auguste victime. On eût dit qu'il avait envoyé Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemi pour tenir cette noble vierge dans leurs bras, comme une autre Tèreèse, au moment où de son couvent de Saint-Denis elle allait prendre son essor vers la patrie céleste. Déjà le premier rayon de la gloire des bienheureux brillait sur son front ; le ciel s'entr'ouvre, Jésus-Christ lui tend les bras. *Alons, s'écrie-t-elle, levons-nous, hâtons-nous d'aller en paradis.*

Les puissantes intercessions d'Anne de Jésus et d'Anne de Saint-Barthélemi devaient opérer d'autres prodiges. Auprès de leurs saintes reliques, une fille spirituelle de Madame Louise de France, une Carmélite de Saint-Denis, M^{me} de Chamboran, puise le feu de la

charité divine et la force du martyre. Conduite à l'échafaud quelques années plus tard, elle fait cette confession : « Je suis fille de l'Église catholique; » et après ces paroles, ornée du sang du martyre, elle va rejoindre au ciel la fille de saint Louis.

Animées du même héroïsme, les Carmélites de Compiègne vont à l'échafaud en chantant des hymnes, et, radieuses comme des anges, elles moissonnent la palme du martyre. Heureuses vierges ! avec leur sœur de Saint-Denis, elles lèguent au Carmel de France un éternel titre de gloire : les premières, parmi toutes les filles de sainte Térèse, elles ont versé leur sang pour Jésus-Christ.

Et si pendant la tourmente révolutionnaire toutes les filles de sainte Térèse en France se sont montrées des anges de vertu au milieu du monde, il ne faut pas s'en étonner. Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemi intercédaient auprès de Dieu pour ce Carmel qu'elles avaient si profondément pénétré de l'esprit de la sainte Fondatrice.

En 1790, l'état de la Belgique permettant aux filles de sainte Térèse de rentrer dans leurs couvents, les Carmélites des Flandres qui étaient en France reprirent le chemin de leur patrie, emportant avec elles les saints corps d'Anne de Jésus et d'Anne de Saint-Barthélemi.

Le 11 octobre de cette année, les Carmélites d'Anvers rentrèrent dans leur couvent avec grande solennité. La cellule que la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi avait occupée fut convertie en oratoire, et ses restes y furent déposés. Mais ce n'était, hélas ! qu'une halte de peu d'années. En 1796, la Révolution française supprima de nouveau leur couvent. Elles s'en virent expulsées au mois de juillet; heureusement dès le mois de mai elles avaient mis en sûreté le plus précieux de leurs trésors, la dépouille mortelle d'Anne de Saint-Barthélemi.

Une des plus honorables familles d'Anvers eut l'insigne honneur d'abriter sous son toit la chässe renfermant le corps de la compagne inséparable de sainte Térèse. Un si grand privilège était la récompense de la piété dès longtemps héréditaire dans cette famille. La sainte chässe fut gardée avec tout le dévouement et tout le respect que peut inspirer la foi. Comme aux temps anciens, sous la persécution des empereurs, les chrétiens gardaient cachés les corps des martyrs et les tenaient pour un trésor plus précieux que toutes les richesses du monde; ainsi la famille dépositaire de la dépouille virginal de Anne de Saint-Barthélemi la gardait cachée, l'entourait de sa vénération, et l'estimait au-dessus de tous les diamants de la terre. La sainte chässe fut le palladium de cette famille. Elle fit descen-

dre sur elle un fleuve de bénédictions qui n'en a plus détourné son cours. Anne de Saint-Barthélemi se plut même à montrer, par la preuve éloquente du miracle, comment les saints et les favoris de Dieu savent payer le bienfait de l'hospitalité reçue. Mais ici nous nous faisons une loi de céder la parole au digne fils de celui dont la servante de Dieu prolongea miraculeusement les jours, à M. le comte Gérard Le Grelle. Heureux le chrétien, qui peut transmettre à ses descendants une si touchante page de souvenirs de famille!

« Les ossements d'Anne de Saint-Barthélemi, renfer-
« més dans un coffre de plomb que couvrait une châsse
« de bois de chêne, avaient été confiés au mois de mai
« de cette année 1796 à la garde de mes pieux parents;
« et le dépôt fut caché avec soin dans une armoire de
« linge de table, où il resta dérobé à la vue, derrière des
« nappes et des serviettes durant la tourmente révolu-
« tionnaire. A cette terrible époque, la maison de mes
« parents ne fut point inquiétée, quoique des prêtres
« non assermentés y fussent constamment logés,
« qu'une chapelle y fût établie, la messe journallement
« célébrée, et la sainte communion distribuée à un
« assez grand nombre de personnes. Il semblait
« qu'Anne de Saint-Barthélemi, qui y reposait, l'avait
« prise sous sa protection spéciale. Mais le doigt de

« Dieu se montra d'une manière plus visible encore,
« lorsqu'un jour mon père, atteint d'une maladie très-
« grave, dut subir une opération fort dangereuse ;
« l'heure avancée de la nuit la fit remettre au lende-
« main matin ; et déjà l'administration des derniers
« sacrements était ordonnée. Ma pieuse mère eut re-
« cours à l'intercession de la vénérable mère Anne
« de Saint-Barthélemi, et passa une partie de la nuit
« en prière devant ses reliques. Tout à coup, sans
« aucuns remèdes, sans le moindre effort, mon père fut
« entièrement guéri. Et lorsque les hommes de l'art
« revinrent à la pointe du jour auprès du malade, ils
« ne purent croire au changement subit qui s'était
« opéré. *Que se passe-t-il ici ?* s'écrièrent-ils ; *c'est éton-*
« *nant, cela tient du prodige !* Ma famille ne put rien ré-
« véler de la cause surnaturelle à laquelle ils attri-
« buaient la guérison inattendue de mon père ; car on
« devait garder le secret le plus absolu sur la présence
« du précieux dépôt, et mes parents durent se contenter
« de remercier en silence Dieu et leur puissante Pro-
« tectrice.

« Lorsqu'en 1801 le premier consul eut rendu à la
« religion catholique une partie de ses libertés, les Car-
« mélites d'Anvers en profitèrent pour rentrer aussitôt
« dans leur ancienne demeure qu'un généreux bienfai-
« teur avait achetée pour leur être rendue. Leur pre-

« mien désir, dès quelles se virent dans le monastère,
« fut de s'y retrouver avec les ossements de leur sainte
« Fondatrice. Mes parents se séparèrent alors à regret
« du dépôt vénéré qui leur avait attiré tant d'in-
« signes faveurs, et ils conservèrent toute leur vie une
« dévotion particulière pour Anne de Saint-Barthé-
« lemi. »

La précieuse châsse rentra pour la seconde fois dans ce couvent qui avait été miraculeusement conservé, et elle fut replacée dans la cellule où la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi avait rendu le dernier soupir. C'est dans ce pieux oratoire qu'elle est encore aujourd'hui, et qu'il nous a été donné de la vénérer.

Puisse-t-elle être bientôt sur les autels!

Nous déclarons, en terminant ces pages, nous soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église romaine, soit sur les titres de saint et de bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont point été sanctionnées par l'autorité souveraine du vicaire de Jésus-Christ.

...the ...
...the ...
...the ...
...the ...
...the ...

...the ...
...the ...
...the ...
...the ...
...the ...

...the ...
...the ...
...the ...
...the ...
...the ...

...the ...
...the ...
...the ...
...the ...
...the ...

VIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

(COMMENTAIRE)

Patrie et parents de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi.

Ce fut un modeste village de la Vieille-Castille, connu sous le nom d'Almendral, qui eut la gloire de donner au monde et à l'Eglise la vierge trois fois fortunée à qui Dieu réservait le titre éternellement digne d'envie de compagne inséparable de sainte Térése. Elle naquit le 1^{er} octobre de l'année 1550, le jour de la fête de saint Remy. Almendral, dont sa naissance allait immortaliser le nom, n'était qu'à quelques lieues d'Avila, où la séraphique Térése de Jésus devait, quelques années après, rendre au Carmel son antique splendeur. Dieu plaçait ainsi à peu de distance les berceaux de ces deux vierges qui devaient être unies par des liens si intimes.

Anne de Saint-Barthélemi eut pour père Ferdinan d

Garcia et pour mère Marie Mançanas. Leur éloge sera fait et leur nom transmis au respect des âges futurs, quand nous aurons dit qu'ils étaient dignes de celle à qui ils donnèrent le jour. La vivacité de leur foi ne leur permit pas de retarder le bonheur de la régénération à l'enfant que Dieu venait de leur accorder. Le jour même de sa naissance, ils la portèrent à l'église; elle reçut le saint baptême, et le nom d'Anne lui fut imposé.

Faire régner Dieu fut la devise de ces époux chrétiens. Par une émulation pleine de foi, ils cherchaient à l'envi à le glorifier. Ferdinand faisait célébrer avec pompe toutes les fêtes de Notre-Seigneur; son épouse faisait célébrer avec non moins de zèle toutes les fêtes de la très-sainte Vierge, l'Immaculée Conception en particulier. C'en était assez pour ravir le cœur de Dieu, et pour appeler sur eux et sur leur famille ses incessantes bénédictions. Outre les grâces dont Dieu combla des âmes aussi ferventes et aussi fidèles, il se plut encore à bénir leurs travaux et à répandre la fertilité sur leurs champs. Ainsi, tout prospérait dans la maison de Ferdinand Garcia et de Marie Mançanas. Dans Almendral, nulle famille n'était entourée d'autant d'estime; elle y tenait le premier rang. Leur maison était celle de la charité même; les pauvres y trouvaient le plus miséricordieux accueil. Telle était la tendre compassion de Marie Mançanas, qu'elle ne pouvait entendre les pleurs d'un enfant passant par la rue, sans s'informer aussitôt de son état; et s'il était orphelin, elle l'adoptait et lui tenait lieu de mère.

Dieu donna à ces saints époux sept enfants, trois garçons et quatre filles. Celle dont on va lire la vie fut la dernière. Voulant les élever tous dans la crainte du Seigneur, ils prirent chez eux un vertueux ecclésiastique pour les seconder dans leur pieux dessein. Dieu régna donc dans cette famille bénie. Chaque jour, sans exception, le père, la mère et tous les enfants assistaient à la sainte messe; chaque jour la prière se faisait en commun dans l'oratoire domestique, et l'on y récitait le rosaire de la Vierge; l'ecclésiastique à qui Ferdinand Garcia avait confié le soin de ses enfants, leur faisait chaque jour une leçon de doctrine chrétienne; il leur apprenait à craindre et à servir Dieu. Les filles ne sortirent jamais de la maison, si ce n'est pour aller à l'église ou aux travaux des champs.

Ainsi la demeure paternelle fut comme un monastère pour la jeune vierge que Dieu appelait à vivre dans l'Ordre fondé par sainte Térése. Les exemples de son père et de sa mère, de ses frères et de ses sœurs ne pouvaient que l'enflammer à servir Dieu. Pour comble de bonheur, une cousine germaine, François Garcia, née le même jour, baptisée le même jour, comme elle un miracle d'innocence, et transplantée comme elle au Carmel, fut sa compagne inséparable et sa confidente intime jusqu'au moment tant désiré où, disant un adieu éternel à Almendral, elle prit le chemin d'Avila, pour y revêtir, dans le monastère de Saint-Joseph, l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel.

CHAPITRE II

Sa première vision vers l'âge de trois ans. — Horreur du péché. — Sa dévotion envers la sainte Vierge, saint Joseph, les saints et les anges.



**Jésus, Marie, Joseph,
et notre sainte mère Térése de Jésus,
au nom desquels je fais ce travail qui m'est commandé
par la sainte obéissance.**

J'étais toute petite, ne sachant pas encore parler, lorsqu'un jour on me mit sur pied dans une chambre où mes sœurs travaillaient. Ma mère passant par là leur dit : « Prenez bien garde que cette petite ne tombe, « car elle pourrait se tuer. » Une de mes sœurs dit alors : « Dieu lui ferait une grande grâce, si elle mourait, car « maintenant elle s'en irait au ciel. — Laissez donc, « répondit une autre de mes sœurs, qu'elle ne meure « point, car si elle vit, elle pourra être une sainte. « — Cela est douteux, reprit la première; maintenant, « il n'y a aucun danger pour elle, tandis que les enfants « parvenus à leur septième année peuvent pécher. »

J'entendis tout cela, et quand ma sœur prononça ce

mot de *pécher*, je levai les yeux au ciel sans savoir, à ce qu'il me semble, ce que je faisais, et il me sembla que je voyais les cieux ouverts, et que là Notre-Seigneur se montrait à moi avec une grande majesté. Comme c'était chose nouvelle, je me sentis pénétrée au fond du cœur de crainte et de respect pour Celui qui était présent; car je reconnus que c'était Dieu, et que c'était Celui qui devait me juger.

A partir de ce moment, il me resta une grande crainte de *pécher*, comme avaient dit mes sœurs, et d'offenser mon Dieu. Arrivée à l'âge de sept ans, il me vint un jour en pensée que peut-être j'aurais le malheur de pécher, et je pleurai. Une de mes sœurs me demanda pourquoi je pleurais; je lui répondis: « Parce que j'ai peur de pécher, et je voudrais plutôt mourir. »

A l'aide de cette crainte, je commençai à avoir de la dévotion envers quelques saints, mais avant eux, aux saints anges, et à saint Joseph que dans ma simplicité enfantine je prenais pour un ange.

Ce fut néanmoins la très-sainte Vierge qui eut mes premiers hommages, j'avais une grande confiance en elle. J'honorais aussi les onze mille Vierges, saint Jean-Baptiste, et d'autres bienheureux. Chaque jour je les conjurais de me préserver de pécher, et je leur demandais en particulier la chasteté.

Avec de tels avocats auprès de Dieu, je vivais très-consolée et très-affectionnée au bon Jésus. Je sentais dans mon âme de grands mouvements de son amour, et, dans tout ce que je faisais, mon unique désir était que mon Jésus me vit, qu'il me regardât, et qu'il fût

content de moi. C'étaient là mes désirs et mes pensées habituelles. Lorsque j'étais seule, je regardais par les fenêtres dans les champs, pour voir si je l'apercevais; ce que je faisais avec une grande innocence.

A cet âge si tendre, lorsque je me trouvais avec les autres petites filles, et qu'elles jouaient, je désirais moi aussi de jouer avec elles. Un jour, j'étais en oraison, fort consolée, c'étaient sans doute des consolations de petits enfants; je dis à Notre-Seigneur : « Seigneur, « donnez-moi la permission d'aller jouer avec mes « compagnes, et je reviendrai aussitôt après. » Et il me semble que Notre-Seigneur me l'accordait avec plaisir.

Lorsque je passais un jour sans adresser mes prières aux saints auxquels j'avais de la dévotion, j'étais soudain agitée par la crainte de les voir se fâcher contre moi; je me hâtais bien vite de leur demander pardon, et je leur promettais que je serais fidèle à les honorer. Voilà ce qui se passa dans mon âme jusqu'à la dixième année de ma vie. A cet âge, je perdis mes parents, et leur perte me laissa dans la plus vive affliction.

CHAPITRE III

Nouvelles faveurs. — Apparitions de l'enfant Jésus. — Sainte amitié avec sa cousine. — Leur tentative de s'enfuir au désert.

Je restai dans la maison paternelle avec des frères et des sœurs qui me servirent de père et de mère; ils étaient vraiment très-bons. Dès que j'eus l'âge suffisant, ils m'envoyèrent garder les troupeaux à la campagne; c'était à peu de distance de notre habitation. Au commencement j'en ressentis beaucoup de peine; mais bientôt le Seigneur me consola, et la campagne devint pour moi une source de délices. Les oiseaux par leur chant portaient mon âme à se recueillir. Ainsi, dès qu'ils commençaient à chanter, j'entrais dans un recueillement qui durait des heures entières. Et très-souvent, tandis que j'étais dans cet état, l'Enfant Jésus venait et se mettait entre mes bras : je le trouvais dans cette attitude lorsque je revenais à moi-même. Ce que mon âme sentait dans ce recueillement, je ne saurais l'exprimer. Je me trouvais dans un ciel glorieux, où j'aurais voulu vivre toujours; j'aurais souhaité ne plus voir personne, et m'en aller dans un désert lointain. Une fois je dis à l'Enfant Jésus : « Seigneur, puisque vous
« me tenez compagnie, n'allons plus là où il y a d'au-
« tres personnes, mais allons-nous-en seuls dans quel-
« ques montagnes, car avec votre compagnie rien ne

« me manquera. » Mais il souriait, et, sans parler, il me fit entendre que cela n'était pas ce qu'il désirait de moi. J'aimais déjà tellement la solitude à cause de cette compagnie, que ce m'était une mort de voir du monde. Quelquefois la nuit me surprenait sans m'en apercevoir à demi-lieue de la maison. Mes frères, effrayés de ce retard, venaient à ma recherche et me grondaient ; je ne suis point étonnée de leurs reproches : comme ils ne savaient pas la compagnie dont je jouissais, et que jamais je ne leur en dis un mot, ils pouvaient penser autre chose.

Je vivais dans une si grande oraison, sans savoir que ce le fût, que le plus ordinairement je me trouvais tout enflammée de l'amour de Jésus. J'étais à penser comment je ferais pour m'en aller dans quelque endroit où personne ne saurait que j'étais femme, et où je serais méprisée de tout le monde. Dans ce but je songeais à prendre des vêtements d'homme, et à m'enfuir ; je voyais que par là je donnerais sujet de mal penser de moi, mais je ne craignais rien, et il ne se présentait pas d'obstacles à mon esprit que je ne fusse prête à surmonter. Je ne traitais de ces choses avec personne, si ce n'est avec une parente qui était de mon âge, et qui avait reçu le baptême en même temps que moi. Elle était très-bonne, et elle avait d'excellents désirs. Lorsque nous allions à la messe, ou que nous pouvions être ensemble, nos cœurs, ce me semble, s'enflammaient du feu de l'amour de Dieu. Je lui dis un jour : « Ma sœur, « pourquoi ne nous en irions-nous pas toutes deux

« dans quelque désert, habillées en homme, et n'y passerions-nous pas la vie faisant pénitence comme Madeleine? » Elle était plus prudente que moi, et elle me répondit : « Ma sœur, ce n'est plus le temps de faire cela, et il y a mille occasions et mille dangers. » Malgré cette réponse, je ne laissai pas de la presser souvent sur ce point, et je finis par la vaincre. Je lui dis alors que nous nous mettrions comme de pauvres femmes esclaves et étrangères, et que nous nous en irions pendant la nuit. Cela fut ainsi arrêté; il fut convenu qu'une nuit, pendant que tout le monde dormirait, nous exécuterions notre dessein. Le moment étant venu, nous pensions ne point rencontrer d'obstacle, mais le Seigneur ne le voulait pas. Nous travaillâmes l'une et l'autre toute la nuit, et il nous fut impossible de sortir; bien qu'il parût facile d'ouvrir les portes, nous ne pûmes cependant pas en venir à bout. Le matin, nous nous trouvâmes ensemble à l'église, et nous nous fîmes l'une à l'autre cette demande : *Eh bien, comment n'êtes-vous point partie?* Nous ne pouvions nous empêcher de rire en voyant comment le divin Maître avait déjoué notre dessein. J'ajoute que nous avons combiné ensemble de nous peindre le visage afin de ne pas paraître des femmes. Nous faisons cela avec une détermination si ferme, et de si grand cœur, que si le divin Maître l'eût dit, rien, ce me semble, n'eût manqué. Le secret était parfaitement gardé par nous deux; nous ne faisons en quelque sorte qu'une seule âme : seulement ma compagne était de beaucoup meilleure que moi.

CHAPITRE IV

On songe à l'établir. — Son recours à la Vierge pour n'avoir d'autre époux que son Fils. — Ses mortifications. — Victoire remportée sur l'ennemi du salut. — Sa vocation au Carmel lui est révélée par la Vierge.

Mes frères, voyant que l'âge était venu, songèrent à m'établir. Mais moi, je n'avais point ces pensées. J'appelais à mon secours la Vierge, que j'avais prise pour mère, et tous mes saints bien-aimés, et j'augmentais mes dévotions et mes pénitences. J'allais à l'église, je me cachais dans une chapelle de la Conception de la Vierge Notre-Dame, et là, pieds nus et genoux nus contre terre, je suppliais cette divine Mère de venir à mon secours.

A cette époque, je me vis assaillie par mille tentations terribles qui combattaient mes désirs. C'était pour moi un tourment et une affliction. A cela vinrent se joindre les ruses du diable; mais moi, je prenais des disciplines, je descendais dans une cave humide, et prosternée sur le sol j'y restais en prière jusqu'à ce que la furie de la tentation fût apaisée. Je dormais sur des sarments, j'entourais mon corps de quelque toile rude à la place de la chemise, que je donnais aux pauvres, afin qu'on ne s'aperçût point dans la maison que

je n'en portais pas; et d'autres fois je me mettais un cilice de crin.

Un jour, on me commanda de coucher avec une de mes sœurs qui avait peur. Je n'avais point récité mon rosaire, et, pour ne pas m'endormir, je pris avec moi une grande pierre très-anguleuse, et après avoir éteint la lumière, je me mis au lit, y glissant aussi cette pierre; c'était l'oreiller dont je me servais très-souvent : cette fois je la plaçai immédiatement sous mon corps, afin de ne pas m'endormir. Mais cela ne fut point suffisant, car avant d'avoir achevé mon rosaire je m'endormis. Durant le sommeil, je vis entrer dans l'appartement la Mère de Dieu environnée d'une grande splendeur, et portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Assise avec lui sur un trône de lumière, elle me regardait avec bonté. Le divin Enfant commença à me tirer avec le rosaire comme s'il eût voulu jouer, et me tira si fort qu'il m'éveilla. La Mère de Dieu me dit alors : *N'aie point de peine, et ne crains point, je te conduirai moi-même dans un endroit où tu seras religieuse et où tu porteras mon habit.* Après avoir dit ces mots, elle disparut. Je demeurai on ne peut plus consolée, et avec de plus ardents désirs que jamais de servir mon Dieu.

Un autre jour, comme mes parents me persécutaient pour me faire condescendre à leurs désirs, cette pensée se présenta à mon esprit : s'il y avait un homme juste, qui fût très-prudent et très-beau, car il me semble que je n'en avais jamais vu aucun tel que je me l'imaginai, tous au contraire étaient laids à mes yeux; si, dis-je, un tel juste se rencontrait, je me disais à moi-même que

je ne pêcherais point en l'acceptant pour époux, que je n'aurais en lui qu'un appui et qu'il serait le gardien de ma virginité; mais s'il n'était pas tel, je ne le voudrais pas pour le monde entier. Un jour, Jésus m'apparut déjà assez grand et de la taille à peu près d'un jeune homme; il était infiniment beau, et cette beauté enlevante était répandue sur toute sa divine personne : dès ma plus tendre enfance, lorsqu'il m'apparaissait dans les champs ou ailleurs, il était toujours de ma taille, en sorte qu'il semblait qu'il grandissait avec moi; dans cette dernière apparition, il était tel que je viens de dire; il m'adressa ces paroles : *Je suis Celui que tu aimes et avec qui tu dois contracter le lien d'épouse.* Et il disparut sur-le-champ. Mais mon âme resta tout embrasée et enflammée de son amour. Et de là en avant les élans d'amour que je ressentais d'ordinaire étaient si impétueux, qu'ils m'enlevaient les forces naturelles. De jour et de nuit je n'avais d'autre pensée que celle de ce que je pourrais faire pour le Bien-Aimé. Je désirais endurer pour lui des travaux, des affronts, et d'être tenue pour insensée.

Une fois, une de mes sœurs qui était mariée m'envoya dire de me rendre dans sa maison. « Y a-t-il quelqu'un avec elle, demandai-je à la domestique. — Oui, me répondit-elle, un jeune homme, le frère de son mari. » Or, je savais que mon beau-frère et ma sœur désiraient de me marier avec ce jeune homme, et ils faisaient de grandes diligences dans ce but. Je fis une toilette à ma façon, je pris quelques vêtements grossiers de cuisine, je les agençai le plus mal possible, et dans cet accoutrement je me dirigeai vers la maison de ma sœur. A

peine m'eut-elle aperçue, comme je franchissais le seuil de la porte, qu'elle entra dans un mécontentement étrange, et me dit : « Où vas-tu? es-tu folle? va-t-en « d'ici. » Et moi, je m'en revins pleine d'allégresse à la maison.

CHAPITRE V

Sa constance et son recueillement. — Paroles qu'elle adresse à Notre-Seigneur. — Le divin Maître lui montre dans une vision le monastère et les religieuses de Saint-Joseph d'Avila.

J'évitais de parler aux hommes et de leur donner sujet de me parler. Si des amis de mes frères entraient dans la maison, je m'en allais dehors, ou je leur faisais une figure comme s'ils eussent été une mauvaise vision. J'usais de cette prudente réserve, parce que, comme je l'ai dit, je sentais souvent en moi de grandes déterminations de servir le Seigneur, et que je voyais d'autre part les obligations que j'avais à mon Dieu : elles étaient grandes et demandaient de moi une grande pureté et fidélité. C'étaient là deux considérations qui m'animaient fortement à combattre contre le monde.

On m'envoyait quelquefois avec mes sœurs et des gens de la maison à un quart de lieue du village, à un endroit où nous avions des champs de blé et des troupeaux. Tout le temps du chemin je gardais le silence; et lorsque nous étions arrivés, je me retirais sous les arbres, je disais qu'on me laissât seule, et je me mettais en oraison. Le bon Jésus s'en venait près de moi

et s'asseyait comme je l'ai dit. Je lui disais : *Allons-nous-en, Seigneur, dans un endroit solitaire.* A la vérité, il montrait qu'il le ferait avec plaisir, mais que cela ne convenait point; il me donna cela à entendre, sans parler, mais seulement en me regardant avec un sourire divin. Pour moi, je désirais m'en aller dans des montagnes très-élevées qui n'étaient pas loin de cette terre; et, cette fois, il me donna à entendre que cela ne convenait point. Je lui demandai néanmoins de nouveau de m'emmener avec lui dans ces montagnes solitaires, et après cette demande je m'endormis un peu. Il me fit voir alors le monastère d'Avila qui est le premier que notre sainte Mère achevait de fonder, et les religieuses de ce monastère avec leur habit. Je leur demandai à boire, parce que j'avais soif. Tout ceci se passait durant le sommeil. Elles me donnèrent à boire, et je reconnus depuis, lorsque j'arrivai au monastère, le vase dans lequel elles m'avaient offert de l'eau.

Cette vision m'enleva les désirs d'aller au désert, et je n'eus plus d'autre désir que d'être religieuse.

CHAPITRE VI

Elle fait connaître à son guide spirituel son désir d'être Carmélite à Avila. — Elle voit le ciel ouvert. — Voyage à Avila. — Les religieuses l'acceptent, mais diffèrent son entrée. — Retour à Almendral. — Nuée de démons qui lui apparaissent en chemin.

A cette époque, il plut à Dieu d'envoyer en qualité de curé de l'église de ce bourg un prêtre qui était docteur, et grand serviteur de Dieu. Ma compagne et moi nous confessions à lui. Sur ce que je lui déclarai que je désirais d'être religieuse à Avila, il me dit : « On vient maintenant d'y fonder un nouveau monastère ; si vous souhaitez que je traite avec les religieuses pour demander une place pour vous, je le ferai. » Je vis le ciel ouvert, et je répondis que oui, que cela me consolerait beaucoup ; il le fit avec un paternel empressement, quoiqu'il y eût si peu de temps que je me confessais à lui ; il fit connaître mes désirs, et on lui répondit du monastère, de me faire aller à Avila, qu'on voulait d'abord me voir avant de rien conclure. Après cette réponse, je m'ouvris à mes frères sur le désir que j'avais d'être religieuse ; je leur dis que j'en avais déjà traité avec ce monastère, et que les religieuses voulaient me voir. Mes frères le prirent

fort mal ; mais comme ils avaient la sainte crainte de Dieu, ils ne me refusèrent point, et ils m'accompagnèrent à Avila. Par une volonté particulière de Dieu, les religieuses m'acceptèrent sur-le-champ avec plaisir ; j'en éprouvai un bien grand de mon côté de me trouver avec elles, et je reconnus celles que j'avais vues en songe. Mais ce ne fut alors qu'une simple entrevue, et il fut arrêté entre nous qu'elles me donneraient avis ainsi qu'à mes parents lorsque je devrais revenir. Mes parents me disaient : « Pourquoi voulez-vous vous en aller avec ces religieuses ? elles nous ont paru bien austères. » Je leur répondais : « A moi, elles m'ont paru des saintes, et c'est comme si j'avais été avec elles toute ma vie, et si je les avais connues toute ma vie. »

Lorsque nous étions en chemin pour revenir, nos gens s'assirent près d'une fontaine pour se reposer ; moi, je m'éloignai, et quand je fus seule, j'élevai mes regards vers Dieu pour le remercier de la grâce qu'il me faisait. Mais comme le malin esprit me voyait retourner au monde, et que les secrets de Dieu n'étaient pas connus de ces esprits de ténèbres, je vis soudain se réunir devant moi et en l'air une grande troupe de démons ; ils dansaient avec de grandes démonstrations d'allégresse, comme s'ils m'eussent déjà tenue en leur pouvoir ; ils ressemblaient à des hommes très-petits de corps, n'ayant en quelque sorte que des pattes et des têtes, horribles à voir, et si nombreux qu'ils faisaient ombre, comme une nuée d'oiseaux. Si Dieu ne leur permit pas de réussir dans ce qu'ils pensaient faire, il

leur permit du moins de me bien faire la guerre, soit par les parents et les amis, soit par des tentations intérieures et extérieures du diable. S'ils m'avaient molestée auparavant, ils le faisaient maintenant avec bien plus de fureur. Mais Dieu ne les laissait point agir à leur gré; et s'il doublait les tentations, il doublait aussi mon esprit intérieur et mes forces pour leur résister.

CHAPITRE VII

Épreuves auxquelles elle est soumise par ses frères. — Forces miraculeuses que Dieu lui donne. — Comment des bœufs féroces sont comme des agneaux à sa voix, et comment ils la défendent. — Elle et sa cousine se trouvent exposées à un grand danger : le divin Maître les protège et les délivre.

Mes frères me menaçaient de m'éprouver. Des menaces ils passèrent bientôt aux effets. Ils me firent partager le travail des journaliers qui travaillent aux champs. Ils m'imposèrent en outre différentes choses qui demandaient des forces d'homme. Les domestiques eux-mêmes de la maison disaient qu'ils ne pourraient faire à deux ce que je faisais seule. Je riais de leurs discours, parce que les fardeaux qu'on me commandait de porter ne me semblaient qu'une paille. J'étais intérieurement si enivrée par l'amour divin, et l'esprit agissait en moi avec tant de force, que je n'aurais pu l'endurer, si les travaux pénibles auxquels on me soumettait n'étaient venus me distraire. Mes frères ne m'épargnaient pas : ils me donnèrent à moi seule deux charrettes à conduire ; elles n'étaient pas moins grandes que des chars ; c'était pour transporter les gerbes de blé du champ aux aires où on devait les battre. Les moissonneurs me faisaient

des gerbes deux fois plus grandes que celles des hommes, dans la pensée que je ne pourrais pas les soulever. Je les prenais pourtant avec une grande agilité, et je les jetais sans effort dans les chars. Voyant cela, les hommes qui moissonnaient s'arrêtaient pour me regarder; ils étaient comme saisis d'effroi, et ils se demandaient si ces forces venaient de Dieu ou si elles venaient du mauvais esprit.

Les gerbes de blé étant transportées dans l'aire, l'on me chargeait de les battre. Je devais pour cela atteler deux ou trois paires de bœufs; ils étaient féroces et difficiles à traiter; mais Dieu me faisait tant de grâce, que, quand je les appelais, ils baissaient aussitôt la tête et venaient d'eux-mêmes se mettre sous le joug, comme s'ils eussent été des agneaux.

Un jour on m'envoya chercher ces bœufs qui étaient au pâturage. Il en manquait un que je ne pouvais trouver; il était resté au milieu des ronces entre des rochers. Pendant que je le cherchais, je vis venir un chien qui était enragé; je ne pensais pas qu'il le fût; mais bientôt il s'élança sur moi et s'efforça de me mordre. Je me jetai la face contre terre pour ne pas sentir son haleine; il monta sur moi et me déchira les habits qui étaient neufs et que je portais en ce jour pour la première fois. Le bœuf que je n'avais point trouvé était caché tout auprès. Dès qu'il vit que j'étais ainsi maltraitée par le chien, il sortit des broussailles, s'élança pour me secourir, et attaqua le chien qui se hâta bien vite de me laisser. L'animal s'approcha ensuite de moi comme s'il eût été doué de raison; il me léchait et me

caressait avec sa bouche. Il se mit ensuite en chemin, et il me faisait signe de m'appuyer sur lui. Je le fis, et il me conduisit ainsi à la maison, au grand étonnement de tous ceux qui le virent.

Un autre jour, j'étais avec ma parente à garder les troupeaux au bas de la montagne. Nous étions assises sur une roche, quand nous vîmes de loin un berger qui venait vers nous. Nous eûmes peur, et nous nous cachâmes dans une grotte qui était sous cette roche ; comme il y avait de grandes herbes, nous nous mîmes dessous. Nous étions seulettes et sans défense ; mais Dieu voulait nous garder. L'homme arriva, il monta sur la roche même où il nous avait aperçues, et ne pouvant nous découvrir, il s'écria : « Où sont-elles donc allées ? Que les diables les emportent ! » Nous restâmes là cachées jusqu'au soir, et nous ne quittâmes notre retraite que lorsque nous crûmes qu'il était parti. Mais, par suite de l'effroi, nous étions tellement trempées de sueur, qu'on eût dit que nous sortions d'une rivière.

A mon retour à la maison, on m'adressa les plus sévères reproches : on me dit que j'étais folle, qu'il fallait renoncer à cette oraison et à ces désirs d'être religieuse ; que, si j'allais au couvent d'Avila, je ne pourrais en soutenir l'austérité ; que je serais forcée d'en revenir, et que je déshonorerais la famille ; qu'il valait mieux couper court, et prévenir ce malheur, en ne songeant plus dès ce moment à entrer au monastère. Pour atteindre ce but, tantôt mes parents me traitaient avec rigueur, et tantôt avec beaucoup d'affection. A les entendre, ils n'agissaient de la sorte que pour mon bien ;

s'ils s'opposaient à mes désirs, c'est parce que j'en n'aurais pas la force de soutenir le genre de vie que je voulais embrasser. Ils se servaient de leurs amis pour me détourner de mon dessein, pour me conseiller ce que mes parents me conseillaient, enfin pour me dire que je n'étais pas en bon chemin et que je devais en prendre un autre.

CHAPITRE VIII

Apparition du démon sous la forme d'un géant. — Terreur que lui cause cette vision. — Elle invoque soudain la très-sainte Trinité. — Apparition des trois divines Personnes. — Épreuve de la maladie. — Pèlerinage à un sanctuaire de l'apôtre saint Barthélemi. — Guérison soudaine. — Lumière surnaturelle sur l'accomplissement de ses désirs.

Un soir où il faisait un très-beau clair de lune, une de mes parentes demanda à mes frères permission de m'emmener avec elle, pour me faire voir son lin qu'elle avait dans une maison peu distante du hameau. A peine arrivées, nous entendîmes un grand bruit qui me causa une vive frayeur; on traînait des chaînes, et on poussait de forts gémissements. Ma parente, me voyant troublée, me disait : *Ce n'est rien, c'est seulement quelque bête qui passe par le chemin.* Mais bientôt nous apparaît à peu de distance une vision effrayante. C'était quelqu'un qui avait deux fois la taille d'un homme; malgré cette grande stature, il était très-agile et il s'avavançait vers nous. A cette vue, je m'évanouis et je tombai à terre en disant : *Que la très-sainte Trinité m'assiste!* Ma compagne me relève soudain, et s'efforce de m'enlever la frayeur; me voyant un peu revenue, mais très-faible, elle me soutint de son bras, et me ramena à la maison. Or, durant tout le trajet, depuis le

lin jusqu'à la maison, je vis constamment marcher devant nous, à une petite distance, trois personnes vêtues de blanc; je dis à ma parente: « Qui sont ces personnes? — Ce doivent être, me dit-elle, des pasteurs qui viennent de la garde des troupeaux. » Mais en arrivant à la maison, je reconnus par une lumière surnaturelle que c'était la très-sainte Trinité que j'avais appelée à mon secours.

Je demurai avec cette crainte et cette faiblesse de cœur que m'avait causées l'effrayante vision dont je viens de parler. La nuit, je ne pouvais être seule dans un appartement sans être saisie de peur. C'était une mauvaise ombre qui me poursuivait. Je le dis à mes frères; ils firent dire des messes pour me délivrer, mais l'épreuve ne passait pas. On était alors aux approches de la fête de saint Barthélemi, et il y avait à cinq lieues d'Almendral un ermitage du saint apôtre, auquel on avait une grande dévotion dans ces contrées. Mes parents m'y conduisirent pour y faire une neuvaine. Trois lieues avant d'arriver, je demandai à mes frères la permission de marcher à pied, afin que Dieu m'accordât la grâce de ma guérison. Ils y consentirent. Je fis donc à pied les trois lieues. Mais arrivée à l'ermitage, me sentant extrêmement fatiguée, je voulus, avant d'y entrer, me reposer quelques moments, et voilà que tout à coup je fus frappée de paralysie. Il fallut me porter dans le sanctuaire consacré à l'apôtre. A peine en avais-je franchi le seuil, que je me sentis délivrée de mon mal et entièrement guérie. Pour comble de bonheur, je reçus l'assurance que je verrais l'accomplissement de mes désirs.

CHAPITRE IX

Son entrée en religion retardée par ses parents. — Recours aux âmes du Purgatoire et à la très-sainte Vierge. — Constance dans sa vocation. — Entrée au monastère de Saint-Joseph d'Avila, le jour des morts.

Au retour de notre pèlerinage à saint Barthélemi, nous reçûmes des lettres du monastère de Saint-Joseph d'Avila, où l'on me disait de venir. Mais il n'y avait nulle apparence que mes parents voulussent y consentir. Je fis dire chaque jour une messe pendant un an, pour les âmes du Purgatoire, afin que ces âmes par leur crédit, et la très-sainte Vierge par son pouvoir, adoucissent mes parents; ils différèrent de jour en jour leur consentement, dans la pensée que ces délais finiraient par me faire renoncer à mon dessein.

Dans cette intervalle, quelques religieuses, qui allaient fonder à Talavera, passèrent par Almendral. Mes parents les prièrent d'accepter l'hospitalité chez eux. Saisissant une si bonne occasion, ils les conjurèrent au nom de Dieu de me persuader de m'en aller avec elles, disant que le monastère qu'elles allaient fonder était tout près, et qu'ils seraient beaucoup plus contents de me voir parmi elles. Les religieuses ne manquèrent pas de me conseiller dans le sens de mes parents. Elles s'enfermèrent toute la soirée avec moi,

me pressant avec les plus vives instances; elles me firent les offres les plus avantageuses, et me promirent toutes les faveurs qu'on peut imaginer. Mais plus elles faisaient d'efforts pour me persuader, plus je me sentais forte et déterminée à ne pas me départir de ce que Notre-Seigneur m'avait montré. C'était sans doute cet adorable Maître qui me donnait la force; car naturellement j'aurais pu désirer l'honneur que ces servantes de Dieu me promettaient, et l'avantage d'être près de mes parents; mais ce qui aurait pu être agréable pour d'autres, je l'avais en horreur. Enfin, Dieu vint à mon secours, et la pensée de changer de dessein n'effleura pas même mon esprit.

De leur côté, les religieuses de Saint-Joseph d'Avila écrivaient des lettres pressantes pour mon arrivée; mes frères répondirent qu'ils m'amèneraient pour la fête de la Toussaint.

L'avant-veille de cette fête, mes frères étaient mécontents, et ils ne me disaient rien. L'heure du souper étant venue et me trouvant à table avec mes trois sœurs et deux de mes frères, je leur dis si nous ne ferions pas notre voyage; à ces paroles mon frère aîné fut saisi d'un tel transport de mécontentement, qu'il se leva de table et tira l'épée pour me tuer. Une de mes sœurs se leva et lui retint la main; ou plutôt, comme je le crois, ce fut un ange de Dieu, car je vis l'épée me décharger le coup sur la tête. Et Dieu me prévint, dans un si court espace de temps, d'une si parfaite résignation à mourir par amour pour lui, que je souhaite en avoir une semblable à l'heure de la mort. Je dis au

divin Maître dans mon cœur : *Seigneur, je meurs pour la justice, très-contente.* La sœur qui tenait la main de mon frère, me dit : *Va-t-en d'ici, sors de notre présence, et cesse de troubler la maison.* J'allai me cacher dans un endroit secret, et je les laissai bien troublés; ils l'étaient à un tel point que de toute la nuit ils n'eurent pas même la pensée de chercher à voir où j'étais : il semblait qu'une multitude de malins esprits allaient dans toute la maison.

Le matin je sortis, sans que personne me vit, et je m'en allai à l'église. Mon confesseur en me voyant me dit : *Qu'est ceci, vous ne partez donc pas pour le couvent?* Je lui dis ce qui s'était passé, et que je ne venais que pour me confesser. Pour moi je n'étais nullement fâchée contre eux; je voyais bien qu'il n'y avait point de faute de leur part, et que c'était le démon qui faisait tout. Le confesseur m'ordonna de communier; je lui dis que j'avais scrupule de communier sans leur demander pardon; il me répondit qu'il n'y avait pas de quoi, et enfin il me laissa aller. Je me mis à genoux, et je leur dis de me pardonner; ils me répondirent d'un ton rude : *Va-t-en d'ici; comment viens-tu encore après toute la peine que tu nous as causée?* Je m'en revins sans autre réponse, et je communiai, et après la communion, je me recueillis un peu; et partagée entre la peine et le contentement, je rendais grâce à Dieu pour tout.

Tandis que j'étais ainsi recueillie, remerciant mon Dieu de toutes les faveurs dont il m'avait comblée, voilà que mon frère entre dans l'église, c'était celui-là

même qui avait voulu me tuer. Dans l'excès de la douleur que lui causait mon départ, il avait la figure d'un mort. Il me dit que tout était prêt, qu'ainsi je pourrais venir à la maison. J'étais affligée de voir mon frère si affligé ; car c'était un ange pour le caractère, et de tous mes frères c'était celui que j'aimais le plus. Il voulut m'accompagner, ainsi que celle de mes sœurs qui avait détourné le coup ; quelques autres personnes se joignirent encore à nous. Durant tout le chemin, ils ne faisaient que pleurer, et ils pouvaient à peine m'adresser la parole. Quant à moi, je tressaillais intérieurement d'allégresse ; d'autre part néanmoins j'étais tellement combattue de tentations mauvaises, qu'il semblait que tout l'enfer se fût ligué pour me faire la guerre. Je n'eus garde d'en dire le moindre mot à ceux qui m'accompagnaient ; car si je m'en étais tant soit peu ouverte, ils m'auraient dit à juste titre que j'étais folle d'entrer au monastère dans un tel état.

Les bénites âmes du Purgatoire me firent arriver le jour de leur fête à Saint-Joseph d'Avila ; et dans la matinée même de ce jour, je vis s'ouvrir pour moi les portes du monastère. J'avais à peine franchi le seuil que toute cette tempête intérieure se dissipa en un instant : ce fut comme si l'on m'avait enlevé un voile de dessus la tête. Je demurai comme dans un ciel, tant j'étais heureuse ; il me semblait que dès ma plus tendre enfance jusqu'à ce jour, j'avais été élevée dans ce genre de vie, et que j'avais vécu parmi ces Saintes.

BIOGRAPHIE

DE LA SOEUR FRANÇOISE DE JÉSUS

Cousine germaine de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi, morte en odeur de sainteté au monastère des Carmélites de Medina del Campo

Le divin Maître a voulu que les trésors de grâces qu'il avait mis dans cette Vierge ne demeurassent pas inconnus. Anne de Saint-Barthélemi nous a dépeint l'enfance et la jeunesse de son angélique cousine et de sa compagne inséparable. Marie de Saint-Jérôme, première prieure de Saint-Joseph d'Avila après sainte Térèse et les Carmélites de Medina del Campo nous ont fait connaître sa vie religieuse. C'est leur récit que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

Écoutons d'abord la mère Marie de Saint-Jérôme, qui, en sa qualité de prieure et maîtresse des novices à Saint-Joseph d'Avila, les connut intimement l'une et l'autre. Dans une relation qu'elle fit de la vie et des vertus de la mère Anne de Saint-Barthélemi, elle s'exprime ainsi en parlant de ces deux vierges.

« Elles étaient toutes deux si unies dans leurs désirs et leurs résolutions, qu'elles ne semblaient être qu'une même chose, qu'une seule âme. Elles furent baptisées ensemble, et elles croissaient si également, que se mesurant souvent, elle se trouvaient toujours égales. Elles suivaient une même voie dans l'oraison. Elles furent quelques années sans avoir d'autre confesseur que le curé de la paroisse auquel elles ne pouvaient se découvrir, bien qu'elles se confessassent souvent. Elles se consolaient, et s'encourageaient l'une l'autre. Leur chemin du reste était si droit, et Dieu qui était leur Maître les gardait si visiblement de sa main, qu'elles n'avaient pas besoin de directeur. Les fêtes après la messe, elles s'en allaient aux champs pour y être seules avec Dieu. Il arriva souvent que s'étant mises sous un arbre dès l'heure de midi, elles s'y retrouvaient encore à l'entrée de la nuit, sans avoir changé de place. Ceux qui venaient les chercher pour les

ramener à la maison se fâchaient contre elles, mais leurs reproches étaient pour elles une grande joie. A peine avaient-elles commencé à parler ensemble de Dieu, elles étaient si ravies, que le monde qui passait près d'elles, ne les troublait nullement. Leur charité pour le prochain était la même : elles sortaient ensemble aux heures commodes, portant à l'hôpital ce qu'elles avaient réservé de leur repas pour le distribuer aux pauvres. Elles donnaient leurs chemises de lin à de pauvres femmes, et elles en portaient de serge. La compagne d'Anne de Saint-Barthélemi prit l'habit à Avila après elle, et elle vécut à Medina del Campo, etc. »

Voici maintenant la relation écrite par les Carmélites de Medina del Campo, et envoyée par elles à la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi à Anvers :

« Sa vie fut tellement ornée de vertus, qu'elle semblait un ciel étoilé. Ses exercices spirituels, à la manière de ceux de sainte Gertrude, étaient si nombreux et si continuels que nous tenions pour chose miraculeuse qu'une tête humaine fût capable de tant d'application, et cela sans en éprouver la moindre fatigue. Dès deux heures du matin elle commençait son oraison, et la continuait sans cesser tout le jour, avec beaucoup de larmes de dévotion. Chaque jour elle réitérait ces mêmes exercices avec les mêmes considérations et les mêmes paroles, mais avec de nouvelles et de ferventes affections, fruit de ces douces larmes qu'elle répandait. Elle avait un exercice spirituel pour se vêtir, un autre pour aller au cœur. L'exercice de toute la Passion, chaque jour; celui de la rénovation de ses vœux, à chaque heure. Chaque semaine, l'exercice de la vie entière de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge. Ces exercices et les autres que nous n'énumérons pas, portaient tous la grande empreinte de l'esprit du Carmel : la soif de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes.

« Sa belle âme était perpétuellement embrasée de ce feu apostolique qui est le trait distinctif de la vraie fille de sainte Térèse, et toutes les occupations étaient un aliment à cette flamme; l'aiguille à la main, était-elle à coudre des habits, elle souhaitait de vêtir tous les pauvres qui sont au monde. Apprêtait-elle quelque aliment pour une sœur malade, elle eût voulu la soulager et la

guérir au prix de sa vie. Hachait-elle quelque chose, elle faisait intérieurement des actes de martyre ; elle eût voulu être ainsi hachée pour l'amour de Notre-Seigneur.

« Ce grand amour pour le divin Maître était le principe de sa soif insatiable de mortification et de pénitence. Elle voulait autant qu'il dépendait d'elle ressembler à son cher Époux crucifié. Elle retranchait à son boire et à son manger tout ce qu'elle pouvait ; étant dépendante du couvent, il lui était facile de satisfaire son attrait. Elle ramassait dans une écuelle le reste des potages, du poisson, de l'huile et du vinaigre, et mangeait cela tout froid. C'était avec ces restes ainsi mis en réserve qu'elle soutenait les jeûnes de l'Ordre, et les huit ou neuf dernières années de sa vie, elle les soutint avec plus de force et de rigueur que jamais ; chaque jour elle imprimait sur son corps les stigmates de la croix, le meurtrissant avec sa discipline ; mais sentant à peine les coups, tant son âme était occupée de l'amour de son Dieu crucifié.

« Modèle de toutes les vertus, elle excitait ses sœurs par ses exemples et par ses paroles à les pratiquer avec courage et fidélité. Mais par-dessus tout, elle cherchait sans cesse à les enflammer de l'amour de Dieu. Elle ne pouvait voir l'ombre de tiédeur ; partout, en tout elle voulait voir l'amour, cela éclatait malgré elle au dehors. « L'amour, l'amour, l'amour ! » c'était là sa parole ordinaire.

« Il y aurait de grandes choses à dire sur la charité dont elle était embrasée pour Dieu, et sur le zèle dont elle brûlait pour le salut des âmes. Elle avait un désir continuel d'être martyre ; et si elle n'a pu l'être par les mains des tyrans, elle sut trouver d'autres voies qui lui ont fait mériter cette palme si ardemment désirée. Ce qu'elle souhaitait pour elle, elle le souhaitait aussi pour ses sœurs ; sa foi vive lui découvrant en elles les épouses de Notre-Seigneur, elle les aimait d'une tendresse de charité qu'elle ne pouvait contenir dans son âme. Quand elles étaient réunies au chœur, elle les bénissait en silence ; quand elles étaient autre part, elle répétait souvent : *Seigneur, bénissez-les !* Le martyre étant le vœu habituel de son âme, elle avait une incroyable dévotion à en mettre l'image sous les yeux : ainsi quand les sœurs étaient réunies en récréation, elle levait la main comme pour leur trancher la tête afin qu'elles fissent

des actes de martyre ; et elle disait, en faisant semblant de les décapiter l'une après l'autre : *Décapitée pour son Époux !*

« Malgré son humilité et son soin de se cacher, sa sainteté était connue, et l'on venait à l'envi au monastère de Medina del Campo, se recommander à ses prières. La veille de la mort de cette épouse de Jésus-Christ, le médecin du couvent, tout transporté d'admiration, dit à la prieure : *Je ne sais, madame, ce qui en sera ; cette sœur qui est si pénitente et si cachée, cette pauvre religieuse est en grande estime dans la ville de Medina del Campo. Le Pape la béatifiera au seul récit de ce peuple, tant on en dit du bien, et tant on la tient pour sainte.*

« Il y avait 57 ans que cette magnanime et candide Vierge militait sous l'étendard de sainte Térése. Les anges balançaient déjà au-dessus de sa tête la couronne de justice que le juste juge lui réservait. Mais, par un secret de son amour, le divin Maître veut que les derniers jours de sa fidèle servante sur cette terre d'exil soient les plus riches en mérite. Dans ce but, il fait une magnifique part de la croix à sa fidèle Françoise, et en même temps il laisse déborder de son divin cœur un torrent de flammes qui achèvent de la transformer tout entière en son amour. »

Assistons à ces scènes de la grâce que la relation des Carmélites de Medina del Campo nous met ainsi sous les yeux.

« Le divin Maître lui envoya une longue maladie. Elle commença par un catarrhe, et une oppression de poitrine avec des redoublement de fièvre, et un tel dégoût, qu'en un mois et demi qu'elle demeura au lit, elle ne mangea pas la valeur de ce qu'on prend en un jour.

« Il y eut un mieux dans la santé, et nous la crûmes guérie pour longtemps ; mais le divin Maître la préparait à la vie éternelle. Elle se sentit bientôt plus accablée, et tout son corps fut en proie à des douleurs excessives qui lui arrachaient de grands soupirs ; en sorte que, quand on s'informait de son état, elle répondait toujours qu'elle tirait à sa fin.

« On usa de plusieurs remèdes, mais ils furent sans effet. Le divin Maître accomplissait les désirs qu'elle avait toujours eus de souffrir, tant durant sa vie qu'à l'heure de sa mort. Elle n'avait de joie que

dans ses souffrances, louant sans cesse Notre-Seigneur et le remerciant de tout. Elle remerciait aussi les infirmières et les autres sœurs pour le moindre service qu'elles lui rendaient : car elle demeura les quinze derniers jours dans le lit, sans pouvoir faire aucun mouvement. Alors le visage et les pieds lui enflèrent, comme s'il y eût eu de l'hydropisie ; elle supporta ce surcroît de souffrance avec une patience inaltérable.

« Ce qui dominait dans son âme, au milieu de ce travail de la maladie, c'était un inexprimable désir de se voir réunie à son céleste Époux. Elle soupirait après la mort, et après le moment de recevoir les derniers sacrements, afin de pouvoir prendre son essor vers le ciel.

« Trois semaines avant sa mort, le mal étant reconnu mortel, elle reçut Notre-Seigneur en viatique, avec toute la ferveur et toute la dévotion de son âme. Elle eût voulu aussi recevoir l'Extrême-Onction, afin de n'être plus retenue par aucune chaîne ; ce ne fut cependant que trois jours avant de sortir de ce monde que cette grâce lui fut accordée. Elle fut alors au comble de ses désirs, sa face rayonnait de joie, on eût dit qu'elle ne sentait plus aucun mal. Pendant que le sacrement lui était administré, elle adressait la parole à Notre-Seigneur, et s'entretenait avec lui, l'appelant *mon Père*. Aux oraisons, aux litanies, et au reste de l'office de l'onction des mourants, elle répondait *Amen* et *ora pro me*, comme si elle eût été en parfaite santé. Elle remercia le prêtre et le clerc, chacun en particulier, de la faveur qu'ils lui avaient faite de lui administrer ce dernier sacrement. Elle remercia ensuite la communauté avec des paroles toutes d'amour, nous appelant ses sœurs tendrement aimées de son âme.

« Elle demeura si contente et si fortifiée après la réception de ce dernier sacrement, que nous ne pensions pas qu'elle dût mourir. Mais le divin Maître voulait achever d'imprimer la croix en sa fidèle servante. Ce mieux fut de courte durée, le pouls s'affaiblit, ses forces diminuèrent et tirèrent à leur fin. Elle eut toujours les facultés libres jusqu'au dernier moment ; toujours en oraison, et pratiquant toujours, autant qu'il était en son pouvoir, la mortification, compagne de toute sa vie : ainsi, quand elle suçait une orange

c'était en savourant l'amertume de la peau qu'elle mâchait dans sa bouche.

« Les derniers jours, accablée sous le poids des douleurs, elle avait souvent les yeux fermés. Nous lui demandions à quoi elle s'occupait, ne pouvant vaquer à ses exercices accoutumés. Elle nous répondit : *Je suis en Dieu, et je le prie qu'il me tienne en lui.* Quand elle parlait aux sœurs, ce n'était que de Dieu, comme quand elle était en santé, et elle les remerciait avec effusion de tous les services qu'elles lui rendaient. Elle les priait de lui dire quelque chose de Dieu, spécialement à l'heure du départ. Pour répondre à son désir, elles lui dirent souvent la recommandation de l'âme; et elle même la disait quelquefois, car elle la savait dans sa langue maternelle. Et lorsque nous y pensions le moins, elle s'écriait : *Ame chrétienne, je te recommande à Dieu;* et elle nous faisait continuer. Quand on venait au verset : « De même que le cerf altéré cherche « les sources des eaux vives, de même mon âme vous désire, ô « mon Dieu ! » elle disait dans le transport de son amour : *C'est bien plus encore que cela !*

« A l'exemple de sainte Térése, elle remerciait continuellement Dieu de l'avoir faite fille de l'Église, comme aussi de l'avoir conduite en sa sainte Maison. Elle appelait la très-sainte Vierge : *tendre Mère de mon âme!* Elle appelait souvent sainte Térése : *ma Mère tendrement chérie!* Elle appelait la glorieuse sainte Anne et saint Joachim *ses Bien-Aimés;* le glorieux Saint Joseph *son Protecteur et son Père.*

« Douze heures avant de mourir, elle fut quelque temps comme dans les transes de l'agonie; mais elle en sortit plus vermeille et plus contente que nous ne l'avions jamais vue pendant qu'elle était en santé. Depuis elle ne sommeilla plus. Elle disposait tout pour son départ; elle nous disait quelques-uns de ses exercices spirituels, nous engageant à nous en servir. Elle avait les sens si vifs, qu'elle entendait jusqu'à une syllabe. La sœur qui lisait la Passion s'arrêta un peu, et elle-même poursuivit à l'endroit où l'autre était restée. Elle répétait plusieurs versets, comme *Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ; In te, Domine, speravi, non confundar in æternum,* avec le *Gloria Patri.* Quand les autres se taisaient, elle

disait : *J'aime Dieu, j'espère en Dieu, je crois en Dieu*; toujours dans une sainte ferveur, la parole forte et les sens vigoureux, jusqu'au dernier soupir. Quelque temps avant d'expirer, elle demanda l'heure et pria qu'on lui apportât l'habit que la sainte obéissance avait désigné pour son enterrement. Elle réclama aussi avec instance le grand scapulaire qu'elle avait sous son chevet; et elle témoigna le plus grand contentement quand on lui remit entre les mains avec le manteau.

« Les trois dernières heures, elle fut en proie à d'inexprimables douleurs. Le divin Maître exauçait alors le plus cher de ses vœux; elle lui avait ardemment demandé de mourir sur la croix avec lui, et de partager ses douleurs à ses derniers moments, comme elle l'avait fait durant sa vie. Elle disait qu'elle acceptait de très-grand cœur ces souffrances, mais que la chair eût bien voulu être soulagée : aussi eût-elle souhaité pendant ce temps qu'on la changeât souvent de place.

« On a su de sa propre bouche que Notre-Seigneur lui a fait souffrir pendant plusieurs années une partie des douleurs qu'il endura aux os de ses épaules sacrées, quand il fut attaché à la croix. Ce fut un des plus cruels tourments endurés par sa fidèle servante en cette vie : il était si excessif, que le divin Maître le lui ôta en la maladie dont elle mourut, lui en donnant d'autres si pénétrants, qu'on était ému de pitié. Elle dit à une religieuse qui savait ce secret : *Ma sœur, je n'ai plus cette douleur, ceci est bien supportable en comparaison*, et elle lui répéta souvent : *Ma sœur, la providence de Dieu qui me fait maintenant souffrir, m'a délivrée de cette douleur*. Mais deux ou trois heures avant son décès, elle revint; elle en avertit la confidente de son secret. Celle-ci lui dit : *Sœur Françoise, c'est afin que vous mouriez sur la croix*. Ce que le divin Maître lui accorda, comme il parut aux douleurs qu'elle souffrit, avec une paix et une ferveur ravissantes. Quand on lui disait : *Sursum corda*, elle répondait courageusement : *Habemus ad Dominum*; s'entretenant avec le divin Maître, elle faisait des actes d'amoureuse contrition : *Seigneur, lui disait-elle, étant ce que vous êtes, vous méritez d'être servi, aimé et respecté, et à cause de votre bonté, je regrette de toute mon âme de vous avoir offensé*. Ensuite,

elle entra en de tendres colloques avec Notre-Dame, lui disant : *Mère de mon âme, aidez-moi à cette heure. Montrez que vous êtes Mère.* Elle disait à saint Joseph : *Glorieux Époux de la Vierge, et Père nourricier de mon Jésus, assistez-moi, voici l'heure.* Puis, se tournant vers Notre-Seigneur qui achevait de la consumer des ardeurs de son divin amour, elle disait : *Oh! quand vous serai-je enfin unie? que mon âme tarde à sortir de ce corps!*

« Elle persévéra toujours dans cette ferveur, et ces ardents désirs de voir Dieu. Elle s'élançait vers lui dans de tels transports d'amour, qu'il nous semblait que la véhémence de ses élans allait lui arracher la vie. Un peu avant le dernier soupir, elle dit : *Pourquoi à moi?* On lui demanda à quel propos elle disait cela; mais elle ne répondit rien, bien qu'elle n'eût jamais manqué de répondre à ce qu'on lui demandait. On inféra de ce silence qu'elle venait de recevoir du divin Maître quelque grande faveur dont elle voulût emporter le secret au ciel.

« Enfin, le Bien-Aimé lui faisant sentir au fond de l'âme que tout était consommé, elle voulut en présence de ses sœurs resserrer une dernière fois les chaînes éternelles qui l'unissaient à Lui. Elle renouvela ses vœux. Ensuite dans un véritable avant-goût de la possession de son Dieu, elle leva soudainement les yeux en haut vers sa main droite; ils brillaient d'une ineffable clarté, tandis que l'instant d'auparavant ils étaient chargés comme ceux d'une personne en agonie: elle demeura ainsi l'espace d'un *Credo*; puis baissant les yeux, elle expira comme une sainte, et paraissait véritablement telle. Son visage était riant et sans rides, bien qu'elle fût fort ridée pendant sa vie, et minée de faiblesse. Il y avait de la consolation à la regarder, et à se tenir près de ce saint corps.

« Ses funérailles furent une fête et un triomphe. Le concours du peuple fut immense. Tous voulaient voir la sainte et avoir quelque chose qui lui eût appartenu. Pour satisfaire à la dévotion, il fallut distribuer en reliques tout ce que l'on possédait d'objets sanctifiés par le contact de son corps virginal; mais bientôt ces objets étant épuisés, il fallut faire toucher à cette dépouille sacrée une quantité innombrable de chapelets, de médailles et de scapulaires. En exal-

tant ainsi sur la terre son humble servante, Dieu nous donnait une idée de la gloire qu'il venait de lui accorder dans le ciel. »

Après un tel tableau, l'âme se sent émue et attendrie, elle s'éloigne à regret de la dépouille virginal de Françoise de Jésus, et du tombeau où ses sœurs la déposent sous le saint autel. On veut respirer encore le parfum de tant de vertus, et l'on ne peut s'arracher à la contemplation d'une si angélique figure.

On vient de voir dans le premier livre de cette Vie la tendre amitié qui unissait Anne de Saint-Barthélemi et Françoise de Jésus; l'on ne peut plus les séparer, et l'on se plaît à les voir à côté l'une de l'autre, dans cet exil et dans la gloire. Françoise n'a précédé que de quelques mois sa sainte amie au séjour des bienheureux. L'on aime à les voir au ciel, à côté l'une de l'autre, comme autrefois à Almendral. L'âme se délecte à cette vue; elle s'embrase elle aussi du désir du ciel et elle ne peut se défendre d'y laisser monter quelques soupirs.

Anne de Saint-Barthélemi, Françoise de Jésus, deux lis sans tache depuis le baptême, deux épouses du Christ qui n'avez vécu en ce monde que pour sa gloire; l'une et l'autre dévorées par la soif du salut des âmes, et qui n'avez cessé pendant plus d'un demi-siècle de vous immoler sur l'autel de la pénitence pour étendre le royaume de votre divin époux!

Virgins bien-aimées de Dieu, saintes amies, Anne, Françoise, maintenant vous vous reposez dans la gloire, couronnées par le-Dieu que vous avez glorifié! Au ciel même, comme vous devez vous attendrir au souvenir des grâces dont votre adorable Époux vous combla dès vos plus tendres années!

Quel charme pour vous de vous rappeler ces entretiens dans les bois solitaires d'Almendral, où vos âmes se parlaient à la manière des anges, et où vous vous embrasiez mutuellement de l'amour de votre Jésus!

Cet Époux céleste vous destinait l'une et l'autre à militer sous la bannière de l'invincible Térésè, et vous avez, l'une et l'autre, réfléchi la sainteté et imité l'héroïsme de la réformatrice du Carmel.

Par quelle gloire Jésus-Christ paye maintenant ce que vous avez fait pour lui, pour son Église et pour le Carmel !

Votre amitié si angélique traversera les âges ; elle répandra son parfum d'innocence ; elle ravira toute âme droite, et l'on ne pourra s'empêcher de bénir les deux saintes amies d'Almendral.

VIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

(COMMENTAIRE)

Avant de considérer Anne de Saint-Barthélemi dans les exercices du noviciat, il est nécessaire d'avoir une idée juste de l'Ordre où Dieu l'avait appelée.

Dans ce but, nous allons mettre sous les yeux du lecteur la fin que sainte Térése se proposa en fondant son Ordre, la teneur de la règle qu'on y observe.

C'est la Sainte elle-même, et Ribera, le plus grave de ses historiens, qu'on va entendre.

Leurs paroles si lumineuses révèlent à tout lecteur la grandeur de la mission de sainte Térése dans l'Église de Dieu, et elles donnent une pleine connaissance de l'ordre du Carmel.

De la fin que se proposa la Mère Térèse de Jésus en fondant ses monastères, combien cette fin est haute et parfaite, et quelle nouvelle valeur elle communique à l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

« Avant de conduire plus loin le récit, il convient, ce me semble, de satisfaire au désir de ceux qui souhaitent de connaître la fin que se proposa la Mère Térèse de Jésus en fondant ce monastère, et la règle, l'habit et la manière de vivre qu'elle y établit. Ce que nous allons dire sur Saint-Joseph d'Avila, est également dit à l'avance pour tous les autres monastères dont nous aurons à parler dans la suite.

« La première intention de la Sainte ne fut d'abord que de fonder un monastère, où elle et celles qui voudraient la suivre, pourraient, à l'aide d'une clôture plus étroite et d'une vie plus austère, garder ce qu'elles avaient promis au Seigneur conformément à la vocation de leur Ordre ; car, quant à fonder un Ordre nouveau, la Mère n'y pensa jamais ; elle ne se proposa que de ramener à sa perfection primitive l'Ordre antique de Notre-Dame du Mont-Carmel où elle avait fait profession.

« Plus tard considérant les grands besoins de l'Église et désirant avec sa grande charité venir au secours de ceux qui combattent pour elle, en tout ce qui serait en son pouvoir, elle porta plus haut ses pensées, elle ajouta à la pénitence et à la pauvreté qu'elle avait voulu d'abord établir, et elle conçut sa fondation d'une autre manière. Mais, comme je désire que tout ceci soit connu par ses paroles plutôt que par les miennes, je

rapporterai ici ce qu'elle a dit elle-même au premier chapitre de son *Chemin de la perfection* ; je citerai, non d'après l'édition d'Evora ou de Salamanque, mais d'après l'autographe même de la Sainte, que j'ai entre les mains ; il en sera de même de toutes les autres citations que je ferai de ce traité. La Sainte s'exprime donc ainsi :

« Dans le principe, lorsque l'on jeta les premiers fon-
 « dements de ce monastère de Saint-Joseph d'Avila,
 « mon intention n'était pas qu'on y menât une vie si
 « austère, ni qu'il fût sans revenu. J'aurais au contraire
 « souhaité trouver des ressources suffisantes pour qu'il
 « ne manquât de rien. Un tel désir montrait ma fai-
 « blesse et mon peu de vertu ; néanmoins, en inclinant
 « vers ce parti j'avais des vues droites, et je cherchais
 « à les suivre plutôt qu'à flatter ma nature. Mais ayant
 « appris vers ce temps les coups portés à la foi catho-
 « lique en France, les ravages que ces malheureux Lu-
 « thériens y avaient faits, et les rapides accroissements
 « que prenait de jour en jour cette secte désastreuse,
 « j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment,
 « comme si j'eusse pu ou que j'eusse été quelque chose,
 « je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur,
 « et je le suppliais de porter remède à un si grand mal.
 « J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une
 « seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand
 « nombre dans ce royaume. Mais, hélas ! étant femme,
 « et encore bien pauvre de vertu, je me voyais dans
 « l'impossibilité de servir en rien la cause de mon divin
 « Maître. Cependant j'étais sans cesse poursuivie par

« un désir qui me consume encore : voyant que cet
 « adorable Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis,
 « je souhaitais que du moins ceux-ci fussent à toute
 « épreuve. Ainsi je résolus de faire le peu qui dépendait
 « de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéli-
 « ques avec toute la perfection dont je serais capable,
 « et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à
 « Saint-Joseph à embrasser le même genre de vie. Je
 « fondais ma confiance en la bonté de Dieu qui ne
 « manque jamais d'assister ceux qui renoncent géné-
 « reusement à tout pour l'amour de lui. Mes compagnes
 « étant telles que mon désir se les figurait, j'espérais
 « que mes défauts seraient couverts par leurs vertus,
 « et qu'ainsi je pourrais contenter Dieu en quelque
 « chose. Enfin, il me semblait qu'en nous occupant
 « tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église,
 « pour les prédicateurs et les savants qui combattent
 « pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au
 « secours de cet adorable Maître si indignement persé-
 « cuté. Car, à voir l'acharnement avec lequel ces trai-
 « tres, comblés par lui de bienfaits, lui font la guerre,
 « on dirait qu'ils veulent le crucifier de nouveau et ne
 « lui laisser sur la terre aucun lieu où il puisse reposer
 « sa tête. »

La Sainte ajoute ensuite :

« O mes sœurs en Jésus-Christ, joignez-vous à moi
 « pour demander, par les plus ardentes supplications,
 « cette grâce au divin Maître. C'est là votre vocation ;
 « ce sont là vos affaires ; là doivent tendre vos désirs ;
 « c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes ;

« enfin c'est là ce que vous ne devez cesser de demander à Dieu. »

Ces paroles de la Sainte exposent avec clarté la fin qu'elle se proposa dans ce renouvellement de son Ordre et dans la fondation de ses monastères, ainsi que la vocation des religieuses qui les habitent. En effet, bien que son premier dessein fût d'une grande perfection, néanmoins elle le transforma de telle sorte, elle l'éleva si haut par cette nouvelle fin et cette nouvelle destination qu'elle lui donna, qu'à peine pourrait-on trouver dans un Ordre quelconque de femmes une perfection plus grande, ni une vocation plus élevée. Car, selon la doctrine de saint Thomas et selon la vérité, la supériorité d'un Ordre religieux sur un autre, au point de vue de la perfection, ne consiste pas tant dans les pénitences qu'on y pratique que dans le privilège de posséder une fin plus élevée, avec les moyens proportionnés pour atteindre cette fin. Et ainsi il conclut que les Ordres religieux les plus élevés en perfection sont ceux qui ont pour fin l'enseignement et la prédication, et qu'après eux viennent immédiatement les Ordres qui ont pour fin la contemplation : car, de même que c'est plus d'éclairer les autres que de briller seulement, de même c'est plus de communiquer aux autres ce que l'on a puisé dans la contemplation, que de contempler seulement. Or, comme les Ordres religieux de femmes ne sont point établis pour enseigner ni prêcher, l'Ordre le plus élevé parmi elles sera celui qui aura pour fin de secourir par ses prières et par ses pénitences ceux qui remplissent ce ministère, c'est-à-dire ceux qui défen-

dent l'Église : car ce genre de vie est plus parfait , qui se rapproche le plus de celui qui possède le comble de la perfection ; et aucun Ordre religieux de femmes ne peut avoir une fin plus haute que celle de prier toujours, de jeûner, d'embrasser les austérités, pour la conservation et la défense de l'Église catholique, et pour le salut des âmes, faisant tout ce qui est en leur pouvoir pour que les fidèles vivent conformément à leur vocation, et que les infidèles arrivent à la connaissance de leur Créateur. Qu'il en soit ainsi, c'est ce qu'affirme saint Grégoire dans sa XIII^e Homélie sur Ézéchiël où il dit « qu'il n'est point de sacrifice qui soit plus agréable à Dieu, que le zèle des âmes. »

Une autre vérité qui découle des paroles de la Sainte et que ses religieuses doivent avoir perpétuellement présente à l'esprit et gravée dans leur âme, est celle-ci : que quelques pénitences et quelques oraisons qu'elles fassent ; quelles que soient leur assiduité au chœur et leur fidélité à faire ce que de bonnes et de parfaites religieuses doivent faire, elles ne font cependant pas ce que demande leur vocation, ni ce que Dieu demande d'elles, si elles n'ont pas un soin particulier de rapporter les oraisons, les jeûnes, les pénitences dont nous avons parlé, à cette fin si haute, de venir en aide à ceux qui sont sur le champ de bataille, suant, combattant pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur, et, enfin, à tous ceux qui, sur les divers points du globe, travaillent d'une manière particulière au salut des âmes. Il résulte de là que ce qui suffirait pour d'autres religieuses ne suffirait point pour elles, que ce qui serait la perfection pour

d'autres ne serait pas la perfection pour elles, puisqu'elles manqueraient de ce qui est le principal dans leur vocation et dans leur Ordre. Quant à moi, je me réjouis que ceci demeure écrit en cet endroit, parce que toutes les fois qu'on le lira, je proclamerai hautement après ma mort ce que je proclame maintenant durant ma vie. Et que les religieuses de cet Ordre qui liront ceci croient que la très-sainte vierge Marie, qui est la Mère de ces monastères, que le bienheureux saint Joseph, qui en est le père, et que la sainte Mère Tèrese de Jésus, qui en est la fondatrice, veulent et désirent que cette doctrine soit prêchée dans ces monastères. Si on lit attentivement les livres de la Sainte, on verra que ce que j'ai dit et ce que je dirai encore pour ses religieuses, est ce qu'elle-même leur a le plus expressément recommandé dans ses écrits. Ainsi, relativement au sujet que nous traitons en ce moment, la sainte Mère, après avoir dit, au XIII^e chapitre du *Chemin de la perfection*, plusieurs choses excellentes, conclut par ces paroles :

« Et lorsque vous ne rapporterez pas à la fin que je
 « vous ai signalée, vos oraisons, vos désirs, vos disci-
 « plines, vos jeûnes, pensez et croyez que vous ne faites
 « point ce que Notre-Seigneur demande de vous, et que
 « vous ne remplissez point la fin pour laquelle il vous
 « a réunies ici. Que cet adorable Maître, je l'en conjure
 « au nom de tout ce qu'il est, ne permette point que
 « ceci s'efface jamais de votre mémoire ! »

(Ribera, *Vie de sainte Tèrese*, liv. II, chap. I.)

CHAPITRE II

Anne de Saint-Barthélemi au noviciat. — Épreuves. — Comment Notre-Seigneur grave en elle le trait distinctif de la Carmélite, le zèle du salut des âmes. — Il lui montre la France, et la vue des âmes qui se perdent dans ce royaume redouble les ardeurs de son zèle. — État de son âme durant les quinze premières années de sa vie religieuse.

A peine avais-je passé quelques jours au monastère de Saint-Joseph, qu'il plut à Notre-Seigneur de se cacher de moi, et de me laisser dans les ténèbres. Ma désolation était grande ; je disais à cet adorable Maître : *Qu'est-ce ? Comment m'avez-vous abandonnée ? Si je ne vous connaissais, je penserais que vous m'avez trompée ; et si j'avais su que vous deviez vous en aller, je ne serais pas venue au monastère.*

Cet abandon dura toute l'année du noviciat. A la fin de cette année, j'entrai un jour dans l'ermitage du Christ à la colonne, pour y prier ; à peine étais-je à genoux, qu'il me vint un recueillement surnaturel et que Notre-Seigneur m'apparut attaché à la croix. Les premières paroles qu'il m'adressa furent une réponse à certains désirs que j'avais de savoir si la soif qu'il avait éprouvée sur la croix était une soif naturelle ; et il me dit : *Ma soif ne fut que la soif des âmes. Il faut que désormais tu t'appliques à la considération de cette vérité, et*

que tu marches par un chemin différent de celui que tu as suivi jusqu'ici. Comme s'il m'eût dit : *Ne me cherche plus enfant.* Il me fit voir alors toutes les vertus dans leur perfection ; elles étaient ineffablement belles, j'en étais d'autant plus frappée, que je me voyais plus loin de leur beauté et de leur perfection. Après m'avoir favorisée de cette lumière, le divin Maître disparut, laissant mon cœur profondément blessé de son amour, comme aussi de le voir lui-même sur la croix si profondément blessé de l'amour des âmes. Cette grâce me demeura tellement vivante dans l'âme, qu'elle ne s'éloignait de moi ni le jour ni la nuit ; mon cœur était avec mon adorable Maître, et mon adorable Maître était dans mon cœur ; c'était mon état ordinaire ; en quelque endroit que je fusse, je sentais un zèle que je ne puis dire, pour le salut des âmes et pour l'acquisition de ces vertus que le divin Maître m'avait montrées dans la vision que je viens de rapporter ; il me dit alors *que c'était par le chemin de la croix que je devais les acquérir.*

Un autre jour, j'allai prier dans l'ermitage de Saint-François. Dès le seuil, je sentis un parfum de fleurs très-suave qui me fit entrer dans un profond recueillement. Je vis alors entrer le divin Maître. Son extérieur était celui qu'il avait quand il était en ce monde ; il était d'une beauté ravissante, mais il se montrait extrêmement affligé. Il s'approcha de moi, et il posa sa main droite sur mon épaule gauche. Je sentis un poids que je ne saurais jamais dire. Cet adorable Maître déchargea dans mon cœur la peine qui l'accablait, et il

me dit : *Vois les âmes qui se perdent malgré mon amour, aide-moi à les sauver.* Et il me montra en même temps la France, comme si j'y étais présente, et les milliers d'âmes qui se perdaient dans ce royaume par les hérésies. Cette vision dura à peine un moment; si elle eût duré davantage, je sens que j'aurais succombé. De dire quelle était la nature de la peine que j'éprouvai, c'est chose qui n'est pas en mon pouvoir. Cette vue et cette faveur me laissèrent tellement embrasée de l'amour de Dieu et des âmes, que je ne pouvais vivre, tant était ardente la soif que j'avais de leur salut. Je ne trouvais nul goût ni au manger ni au dormir; cette soif du salut des âmes me poursuivait partout. Il n'est sorte de pénitence que je n'eusse voulu faire tout le temps que durèrent ces élans impétueux et ces ferveurs, et ils durèrent pour le moins quinze années; ils avaient même commencé quand j'étais encore dans ma famille. Si durant tout ce temps on m'eût donné permission, j'aurais fait des folies en fait de pénitences, tant j'en étais insatiable. Je faisais néanmoins tout ce qui dépendait de moi pour obtenir des permissions, et lorsqu'on me les refusait pour des disciplines, je demandais celle de me pincer les bras; je le faisais avec tant de rigueur, qu'ils étaient tout noirs des traces des blessures. Je portais au réfectoire de l'absinthe bien pilée, afin que les autres ne s'en aperçussent point, et je la mêlais avec les aliments.

Le confesseur, qui connaissait l'état de mon âme, m'éprouvait de mille manières, afin de voir si c'était l'esprit de Dieu qui me faisait agir.

Je fus un jour grandement en peine sur l'état de quelques hommes que l'on conduisait à la potence et qui passaient devant notre monastère. Je ne pus retenir ces paroles : *Si je pensais que quelqu'un de ces hommes ne fût pas prêt à mourir, je voudrais qu'on me mît à sa place.* Le confesseur dit : *Votre charité n'est pas capable de cela.* Je répondis *que si, et que l'on en fît l'épreuve.* Le confesseur me dit alors : *Allez près du feu, et là sur la braise allumée tenez un doigt l'espace d'un Credo, et venez ensuite me dire ce que vous aurez ressenti.* Je me fiaï à l'obéissance, je fis ce que le confesseur m'avait commandé, et je revins lui rendre compte. Je ne sais comment la chose se passa, mais pendant que je récitais le *Credo*, je tenais le doigt sur le feu, et je ne sentis rien, cela ne me causa aucune douleur. Si je l'avais fait de moi-même, j'aurais eu de la crainte, et j'aurais pensé que le démon voulait me tromper; mais comme je le faisais par obéissance, je n'eus point d'autre pensée, sinon que c'était Dieu qui me l'avait commandé. Je revins, comme je l'ai dit, rendre compte au confesseur, et il me dit : *Allez-vous-en d'ici, vous n'êtes qu'une petite sottie, et tout cela n'a pas le sens commun.*

Après ces quinze années que je viens de dire, bien que mon oraison ne fût pas toujours la même, mais que mon âme fût appliquée tantôt à un objet et tantôt à un autre, je me trouvais néanmoins toujours aidée de Dieu pour faire les mortifications que l'on me permettait de faire, soit au réfectoire, soit ailleurs. Bien des fois je roulai mon corps nu sur des épines ou sur des orties ; mais il ne faut pas faire grand cas de ceci, quand

l'esprit commande en maître à la chair. Je faisais beaucoup de choses pour me faire passer pour une personne qui a perdu le sens, comme si j'étais fort prudente; certes, il n'était pas besoin d'user d'artifices pour paraître dénuée de sens, je ne le suis que trop.

Nota. — Nous insérons ici une pièce qui a rapport à ce premier chapitre : c'est la *formule de la profession* d'Anne de Saint-Barthélemi, telle que les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila l'ont écrite dans leur *Livre des professions*.

FORMULE

DE LA PROFESSION D'ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI

Textuellement extraite du *Livre des professions* du couvent de Saint-Joseph d'Avila.

Le quinze du mois d'août de l'année 1572, l'illustrissime seigneur don Alvaro de Mendoza étant évêque d'Avila, fit sa profession dans cette maison de Saint-Joseph d'Avila, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, qui dans le siècle s'appelait Anne Garcia-Mançanas. Elle était fille de Ferdinand Garcia et de Marie Mançanas, qui habitaient au village d'Almendral. Elle donna en aumône vingt mille maravédis; elle avait vingt et un ans quand elle professa; et sa profession fut de la teneur suivante :

« Moi, Anne de Saint-Barthélemi, fille de Ferdinand Garcia et de Marie Mançanas, habitants d'Almendral, je fais profession, et je promets obéissance à Dieu tout-puissant, et à la Vierge Marie sa glorieuse Mère, sous le nom de laquelle est fondée la religion de Notre-

Dame du Mont-Carmel, et à vous, très-révérénd seigneur Ferdinand de Tricuela, archidiacre d'Arcvalo, vicaire général de cet évêché d'Avila, au nom et en la place de l'illustrissime et révérendissime seigneur don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, et aux évêques qui lui succéderont, et à vous, Mère Marie de Saint-Jérôme, prieure de Saint-Joseph, et aux prieures qui vous succéderont dans ledit monastère, de vivre en pauvreté et chasteté jusqu'à la mort, selon la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel. Fait ce 15 du mois d'août 1572, et parce que c'est la vérité, je le signe de mon nom ou d'une croix. »

(Suivent les signatures de la prieure et de deux autres religieuses.)

CHAPITRE III

Sa dévotion à la passion de Notre-Seigneur. — Ses industries pour imiter le divin Maître dans ses souffrances. — Sa tendre charité envers les pauvres. — Vision du purgatoire. — Parole prophétique de sainte Térèse.

Mon âme était tout embrasée d'amour, quand je pensais à la passion de notre Seigneur Jésus-Christ; dès mes plus tendres années, j'avais cette dévotion : étant toute petite, lorsque j'allais à l'église, et que je voyais représentés les mystères de la Passion du divin Sauveur, je pleurais. J'aurais voulu être maltraitée pour son amour. Lorsque je sortais de la maison, je me déchaussais, et je marchais sur les pierres et sur les aspérités du chemin, afin d'être blessée. Ce que je pouvais donner de mes habits, sans qu'on s'en aperçût, je le donnais, je restais avec les habits de dessus, que l'on voyait, et je donnais les autres aux pauvres; je mettais de côté pour eux tout ce que je pouvais, je cachais ce qu'on me donnait pour mes repas. Un jour, une de mes sœurs me dit : *As-tu mangé ce qu'on t'a donné?* Je répondis que *oui*; mon intention était de dire que si le corps ne le mangeait point, l'âme le mangeait. Un jour, je dis à mon confesseur que je trompais mes sœurs en leur disant, avec cette intention, que je mangeais; je

lui demandai si ce n'était pas un mensonge, car je n'aurais point voulu en dire un pour tout au monde; et si j'avais parlé de la sorte, c'est parce que j'avais cru dire la vérité. Il me répondit : *Qui vous a enseigné cela ? Assurément il n'y a pas de mensonge, puisque votre intention est de donner votre repas à l'âme.* Voilà ce que je faisais pour honorer la Passion de Jésus-Christ. Ce que je vais dire, et une partie de ce qui a été dit, est en dehors du sujet que je traitais, mais je le mets ici de peur de l'oublier, comme on me l'a ordonné.

Voici ce qui m'arriva un jour de vendredi saint, lorsque j'étais encore bien petite. Il vint dans notre église un grand prédicateur. Mes sœurs et moi nous nous rendîmes au sermon; moi j'y allais avec un vif désir que le prédicateur nous dit de grandes choses de l'amour avec lequel Jésus-Christ avait souffert. Mais le bon homme ne dit quasi rien à mon goût. J'en eus une peine profonde durant tout le sermon, j'étais attristée d'entendre parler si froidement. Au sortir du sermon, je commençai à pleurer. Mes sœurs me dirent : *Petite, pourquoi pleures-tu ?* Je répondis : *Je pleure, parce que ce père n'a pas bien prêché.* Et elles répliquèrent : *Qu'en sais-tu ?* — *Je vous déclare,* leur dis-je, *que si je pouvais prêcher, je parlerais mieux sur ce sujet, si j'en juge par ce que je sens dans mon cœur.*

Une fois, dormant dans la cellule de notre sainte Mère à Avila, je me vis durant le sommeil en présence de notre Seigneur Jésus-Christ qui en qualité de juge venait me juger. Je me trouvai en purgatoire : c'était comme une vaste nappe d'eau, on eût dit l'endroit le

plus large d'un grand fleuve, mais à la place d'eau ce n'était que du feu, et un feu qui étreignait dans ses ardeurs; je me vis enfoncée dans ce feu jusqu'au milieu du corps. Il y avait un très-grand nombre d'autres âmes qui y étaient entièrement plongées; d'autres ne l'étaient pas autant. Étant dans la situation que j'ai dite, je vis venir à moi mon ange gardien; il était très-beau, et très-resplendissant; il me dit : *Sentez-vous beaucoup le feu?* — *Oui*, lui dis-je, *mais avec l'espérance de voir bientôt le Seigneur, je n'en ressens point de peine.* Les mauvais anges allaient et venaient sur le bord du fleuve, armés de crocs, me menaçant de me saisir, mais ils ne me faisaient point de mal. Bientôt arriva le bon ange dont j'ai parlé, et toute la vision disparut. Je m'éveillai, et je trouvai ma tunique aussi mouillée que si j'eusse été plongée dans l'eau; mais j'étais bien triste de me voir encore vivante, car je pensais que c'était fini de cet exil. Cette vision eut lieu peu de jours après mon entrée au monastère de Saint-Joseph d'Avila. La Sainte et les sœurs en me voyant me demandèrent ce qui m'était arrivé, car j'avais l'air d'une déterrée. Je dis à la Sainte ce que j'avais vu durant le sommeil; elle me dit en riant : *Allez, ma fille, vous n'irez point en purgatoire.* Je pris cela pour une parole gracieuse, et je n'ai jamais pensé que la Sainte l'ait dite dans un autre sens; je crois au contraire que j'aurai un long purgatoire, et que Dieu me fera une grande grâce de m'y faire descendre plutôt que dans un autre abîme plus redoutable, vu la manière dont j'ai vécu.

CHAPITRE IV

Comme elle était perpétuellement consumée par le feu de l'amour de Dieu et par le zèle du salut des âmes, sans pouvoir se distraire, son confesseur lui dit qu'il y a illusion; mais sainte Térèse la rassure. — Comment Notre-Seigneur la récompense de son obéissance. — Visite du divin Maître qui semble lui prendre son cœur. — Vision où l'éternité de Dieu lui est montrée.

Je reviens à cette disposition intérieure dont j'avais commencé à parler; à ces élans habituels d'amour de Dieu, et à ces transports de zèle excités par la vue des âmes que Notre-Seigneur m'avait montrées. Tout ce que je pouvais faire était, selon moi, peu de chose en comparaison de mes désirs. Comme le confesseur voyait que ce zèle et cet amour des âmes qui ne me quittaient pas, duraient depuis si longtemps, il me dit un jour : *Faites-y attention, ma fille, c'est là une charité qui vient du diable, lequel vient vous tromper.* Je m'en allai à notre sainte Mère, je la priai de me dire s'il en était ainsi, et je lui rendis compte de tout ce qui s'était passé en moi. Elle me dit *de n'avoir point de peine, que cela ne venait point du démon, qu'elle avait elle-même passé par ce même genre d'oraison, et qu'elle avait trouvé des confesseurs qui ne la comprenaient pas.* Avec cette réponse, je restai consolée, et je crus que ce que la Sainte me disait, c'était Dieu même qui me le disait

par sa bouche. Il n'était pas en mon pouvoir de contenir cet amour de Dieu et ce zèle des âmes qui brûlaient dans mon cœur, sans s'éloigner de moi. Comme je ne dormais pas, notre Sainte me dit un jour : *Ma fille, dès que la cloche donnera le signal du sommeil, laissez l'oraison, et dormez.* Je désirais d'obéir et de faire ponctuellement ce que l'on me commandait. C'est pourquoi je disais à Notre-Seigneur, lorsque j'allais prendre mon repos : *Seigneur, je n'ai point permission d'être avec vous, il faut que vous me laissiez dormir.* Chose merveilleuse, et qui montre combien Notre-Seigneur désire que nous obéissions! cet adorable Maître me laissait dormir le même temps que les autres; et, à mon réveil, je le retrouvais sur-le-champ dans mon âme; il semblait qu'il était là à me garder et à protéger mon sommeil. Mon corps éprouvait une étonnante agilité, il semblait n'être plus un corps humain; c'était à un tel point, que je craignais qu'il n'y eût quelque tromperie; car, ayant tant de courses à faire, je me levais et marchais, me sentant aussi légère qu'une paille; et, en quelque endroit que je fusse, pour peu qu'on me laissât de repos, j'étais remplie de cet amour de Dieu dont je viens de parler.

Un jour, j'étais assise, occupée à mon travail, près du tour; car, pour me distraire, on me donnait plusieurs offices. Mon âme commença à s'enflammer plus qu'à l'ordinaire de l'amour de ce divin Époux; et pendant que j'étais dans cet état, le divin Maître s'approcha de moi avec le même extérieur qu'il avait quand il était dans le monde; à sa manière de s'avancer, il semblait

me réserver quelque faveur particulière. A peine fut-il près de moi, qu'il mit la main sur mon cœur, et il me sembla qu'il me l'avait arraché. Il m'en resta une si vive douleur, que dans le moment, et sans m'en apercevoir, je laissai échapper cette plainte : « Eh quoi ! « bon Maître, vous ravissez ainsi le cœur ? » Il me le laissa cependant, mais de telle sorte qu'il semblait vouloir s'en aller du corps, et en proie à une douleur excessive. Ces visites faisaient qu'il n'était pas en mon pouvoir de me distraire.

Un autre jour, j'étais en oraison dans un ermitage ; je fus saisie d'un recueillement surnaturel, et durant cette extase on me montra une vue de l'éternité de la très-sainte Trinité ; et bien que cette vue me fût réellement montrée, je ne saurais dire comment elle était ; elle ne dura qu'un instant, le temps d'ouvrir et de fermer les yeux ; c'est une chose qui surpasse mon entendement. Tandis que j'étais dans ce recueillement, la cloche nous appela au réfectoire pour la collation. Sans m'en apercevoir et comme une personne qui dormait, je me levai au son de la cloche, et je me rendis au réfectoire ; et ce ne fut que lorsqu'après m'être assise à table, il me tomba un peu d'eau sur les mains, que je revins à moi ; il me semblait que je sortais comme d'un songe.

CHAPITRE V

Faiblesse extrême où les transports de l'amour de Dieu la réduisent pendant un an. — Le divin Maître lui annonce qu'elle sera compagne de sainte Tèreſe, et qu'elles pourront l'une et l'autre étancher leur ſoiſ des ſouffrances, dans les voyages des Fondations. — Sainte Tèreſe, après un an d'absence, revient de Séville à Avila. — Elle guérit celle que Notre-Seigneur lui destine pour compagne et la charge du ſoin des malades. — Le divin Maître l'assiste miraculeusement.

Par ſuite de ces transports d'amour de Dieu que j'éprouvais, la nature et les forces vinrent tellement à s'affaiblir, que l'on diſait que j'allais ſuccomber. On appela les médecins, mais ils ne connaissaient pas le mal que j'avais. Quelques-uns diſaient que j'étais étique. Ils me firent pluſieurs remèdes qui ne ſervirent qu'à achever de ruiner mon tempérament. J'arrivai à un tel état de faiblesse, que je ne pouvais pluſ ſoulever les pieds de terre.

A cette époque notre ſainte Mère partit pour Séville; elle ne put m'emmener avec elle. Comme j'avais tant désiré de ſouffrir, je diſ au divin Maître : « Seigneur, « je vous ai demandé des ſouffrances, mais maintenant « voyant que celles que j'ai ſont à charge à la communauté, je désire que vous m'en donniez qui ne ſoient « que pour moi ſeule, de manière que je puiſſe ſervir « mes ſœurs ſans leur cauſer un ſurcroît de travail; je

« veux ces souffrances pour moi. » Le divin Maître me dit : *Je ferai ce que tu me demandes, tu auras de quoi souffrir en compagnie de mon amie Tèreè; l'une et l'autre vous trouverez dans les voyages ces souffrances si vivement désirées.*

Je restai néanmoins dans le même état jusqu'au retour de notre sainte Mère de Séville. Son absence avait été d'une année. La Sainte me trouva dans le plus triste état, il semblait que tous mes os étaient déboîtés. Cependant le soir même de son arrivée elle me dit : *Ma fille, venez-vous-en à ma cellule, bien que pour le moment vous soyez malade.* Et de fait, selon toutes les apparences, j'étais entièrement incapable de la servir.

Il y avait alors dans la maison cinq malades, avec la fièvre; une d'entre elles, Isabelle-Baptiste, était en grand danger; outre la fièvre, elle avait un tel dégoût qu'elle ne pouvait rien prendre. Le lendemain de son arrivée, dès le matin, la Sainte me dit : *Ma fille, quoique vous soyez malade, je veux que vous soyez l'infirmière des malades, car il n'y a personne pour les soigner.* Je ne dis mot, pour ne pas aller contre l'obéissance; mais je pensais en moi-même : « Comment pourrai-je remplir cet office, puisque je ne puis lever les pieds de terre? » Comme je pus, je me traînai jusqu'à la cuisine afin d'y préparer quelque chose pour la plus malade. Pour me rendre à sa cellule, j'avais à monter un escalier de douze degrés. Je m'arrêtai au bas de l'escalier et je dis au divin Maître : *Seigneur, venez à mon aide, je ne puis monter un seul degré.* Cet adorable Maître

m'apparut alors au haut de l'escalier; il était d'une beauté ravissante, comme dans les autres apparitions, et sous la forme qu'il avait quand il conversait avec les hommes. Il me dit : *Monte!* et à ce mot je me trouvai à ses pieds, sans avoir senti la moindre souffrance. Il s'en vint avec moi à la cellule de la malade, il s'appuya sur le chevet du lit, comme un infirmier qui veut soulager ses malades, et il me dit : *Mets ici ce que tu portes, et va-t'en donner aux autres ce qui leur est nécessaire; je servirai moi-même celle-ci.* Je m'en allai; mais j'étais guérie, je me sentais forte comme si je n'avais jamais eu aucun mal; je me hâtai le plus possible, souhaitant ardemment de retrouver mon cher Maître à mon retour. Mais malgré tout le mouvement que je me donnai, quand je revins, je ne le trouvai plus. La malade était toute rayonnante d'allégresse; elle me dit : *Ma sœur, quel est donc ce mets que vous m'avez apporté de ma vie, je n'ai rien mangé qui fût plus à mon goût.* Je ne lui dis rien alors de la vision que j'avais eue, malgré la grande amitié que nous avons l'une pour l'autre. Je lui demandai ensuite si, pendant mon absence, quelque sœur n'avait pas été avec elle. Elle me répondit que non. Sur cette réponse, je me tus. Elle me dit cependant que jamais elle ne s'était sentie dans son âme ni plus contente ni plus réconfortée, et qu'il lui semblait qu'elle n'avait plus aucun mal. Bientôt toutes mes malades guérirent, et la sainte Mère me dit : *Je vous fais prieure des infirmes; ainsi, ne me demandez point permission pour tout ce que vous jugerez leur être nécessaire.*

CHAPITRE VI

Retour des ferveurs. — Pouvoir de l'obéissance. — Anne chargée du soin des malades et des travaux de la maison; assistance de Notre-Seigneur. — Bonheur tout céleste qu'elle goûte à soigner la sainte Mère. — Une sœur miraculeusement guérie. — Paroles du divin Maître, qui confirment Anne de Saint-Barthélemi dans le grand désir qu'elle avait de servir toutes ses sœurs. — Charité héroïque pratiquée par elle pendant quarante jours.

Les ferveurs me revinrent comme auparavant : j'avais bien besoin des exercices extérieurs pour résister. Je ressemblais à un grand mangeur qui a devant lui une grande quantité de mets et qui les dévore des yeux, mais qui voit que s'il mange selon son appétit il est perdu : il se modère donc, mais plus il se modère, plus la faim qui lui demeure est grande. Je m'exerçais dans la charité, saisissant toutes les occasions qui se présentaient : je le faisais, grâce au Seigneur qui m'avait donné la santé et me fournissait les occasions de pratiquer cette vertu envers mes sœurs. Je ne le méritais pas; mais le divin Maître, par son amour, me le faisait mériter.

Les religieuses avaient été fort étonnées, lorsque la sainte Mère m'avait ordonné de me charger du soin des malades, étant alors si malade moi-même. Mais Dieu

le permit ainsi, afin que l'on vit la force des commandements des supérieurs, et la sagesse qui dirigeait notre sainte Mère dans tout ce qu'elle commandait. En obéissant à son ordre, je fus guérie. Toutes les sœurs en étaient dans le dernier étonnement, et moi plus que les autres, sachant combien j'étais indigne d'une si grande faveur.

Pendant que j'étais infirmière, j'avais à soigner une religieuse fort malade. Un jour, voyant qu'elle reposait, je la laissai, et j'allai me cacher un peu dans une cave pour y faire oraison. Tandis que mon âme était recueillie en Dieu, j'entendis une voix amoureuse qui me disait : *Surge, lève-toi*. Je répondis : *Domine, Seigneur, que me commandez-vous ?* car je reconnus sa douce voix ; mais il ne me répondit point. Je sortis pour voir ce que l'on voulait de moi, et voilà que l'on était à me chercher par toute la maison, parce que la malade me demandait. Lorsque je fus près d'elle, je vis qu'elle venait d'avoir une faiblesse, et que mes soins lui étaient bien nécessaires.

Outre le soin des malades, j'avais encore tous les travaux de la maison, comme la Sainte me l'avait ordonné. Je soignais en outre la sainte Mère elle-même, jouissant aussi de son amoureuse compagnie, la servant avec une joie indicible et une légèreté de corps toute surnaturelle, comme on peut bien le croire du divin Maître qui opérait cela en moi.

Une autre religieuse tomba très-malade d'un charbon à l'œil : ce mal est très-dangereux dans ce pays. Les médecins ne tardèrent pas à en désespérer. Le chirurgien

gien cependant continua ses remèdes. Étant un jour contraint de sortir de la ville pour se rendre auprès de quelque autre malade, il me recommanda tout particulièrement de ne pas permettre qu'on touchât à la plaie jusqu'à son retour, ajoutant qu'il reviendrait bientôt. Je donnais à cette malade tout ce qui lui était nécessaire, et je le faisais avec une telle promptitude, une telle agilité, qu'il me semblait que je ne sentais plus le poids de ce corps. Cette sœur était une grande servante de Dieu, elle s'appelait Pétronille-Baptiste. A la nuit, je m'endormis près d'elle; et dans mon sommeil je vis entrer deux religieux de notre ordre, qui me semblaient être Élie et Élisée. Ils s'approchèrent de la malade, ils enlevèrent l'appareil de dessus la plaie des yeux, et ils la pansèrent. Le plus petit, qui était Élisée, allait et venait pour chercher les choses nécessaires, avec une promptitude qui m'étonnait. Lorsqu'ils eurent achevé leur ministère auprès de la malade, ils me dirent : *C'est ainsi qu'il faut soigner les malades, et non avec cette négligence que tu y mets.* Je compris par ces paroles que nos œuvres sont bien différentes aux yeux de Dieu de ce qu'elles paraissent aux yeux des hommes. Je pensais que je m'acquittais bien de mon office; mais je vis, par cette leçon, que ce qu'il y avait de meilleur en moi était bien imparfait devant Dieu.

Ce n'était point parce que j'étais bonne que Notre-Seigneur m'accordait ces grâces, mais afin que l'on voie sa bonté. Bien que je sois si indigne de la grâce, cet adorable Maître me cherche alors même que j'y pense le moins, afin que je ne me perde point et que l'on admire

sa bonté. Je m'acquittais de ces travaux extérieurs avec grande consolation, lorsque l'obéissance me les commandait. Je n'avais aucun mérite en cela; sans m'arrêter au mal qui devait être en moi et aux fautes si nombreuses qui m'échappent, je trouvais ma consolation dans ces travaux, et il me semblait que je faisais tout par amour de Dieu. Comme mon adorable Maître voyait cela et qu'il m'aimait, il avait soin de me ménager certaines traverses, dans le but de me faire connaître mon amour-propre, et de tempérer les ferveurs.

A cette époque où j'étais chargée d'offices, et où je désirais vivement que l'obéissance me laissât un peu de temps pour être seule avec Notre-Seigneur, j'entraî un jour dans un recueillement surnaturel après la communion; le divin Maître me dit alors : *Lève-toi ; ma volonté est que tu te fasses à la volonté de toutes tes sœurs, en tout ce qu'elles te commanderont.* Ce fut pour moi une grande consolation de voir que c'était là la volonté de Notre-Seigneur. Je fus satisfaite de ces paroles, parce qu'elles m'autorisaient à marcher avec plus de liberté; car, de mon naturel, j'étais très-portée à faire plaisir, et je craignais quelquefois que ce ne fût un esprit d'amour-propre; le divin Maître, par ses paroles, m'enleva le doute que j'avais.

Une autre fois, je m'assis près de la porte, car j'étais portière. J'éprouvais une certaine peine, parce qu'il me semblait que les anciennes n'étaient pas contentes que la prieure m'eût placée au tour, attendu que j'étais jeune encore; et je trouvais qu'elles avaient raison dans les circonstances présentes. Dans cet état, je vis

en esprit que Notre-Seigneur me montrait un rosier sec qui était dans la cour, tout chargé de roses rouges et blanches; comme il était sec, et que ce n'était point la saison des roses, le divin Maître me dit : *On ne cueille point ces roses sans passer par les épines.* Il voulut me donner à entendre par là que c'est dans la souffrance et les contradictions que s'acquièrent les vertus.

Je dirai ici, pour la gloire de Notre-Seigneur, qu'il me donnait toujours consolation, lorsque je faisais du bien au prochain dans les occasions qui se présentaient et que je le secourais dans ses nécessités. Je me dérangeais, il est vrai, dans ces occasions, mais je trouvais qu'au lieu d'un dérangement, c'était une véritable consolation. C'est à ce bon Maître que je le dois, et cela m'a duré jusqu'à ce jour; que son saint nom soit béni!

Le divin Maître, par un secret de son amour, voulut purifier dans le creuset de la souffrance une de ses plus chères épouses de Saint-Joseph d'Avila; cette religieuse était Anne de Saint-Pierre. Il lui envoya tout à coup une lèpre terrible qui couvrait son corps. L'angélique patiente y vit un présent de la main de son Bien-Aimé, et elle sut répondre au dessein de son amour. Les médecins conseillèrent de la faire sortir du couvent, de crainte que son mal ne se communiquât au moins à celles qui devaient la servir. Dieu m'inspira un grand désir de prendre soin d'elle. J'en parlai à une sœur qui soudain voulut se joindre à moi, afin d'empêcher la malade de sortir du couvent. Nous allâmes trouver la

prieure, et nous la supplîâmes à genoux de nous permettre de la soigner, l'assurant que nous étions prêtes à la servir en tout. Touchée de notre résolution, la prieure y consentit avec plaisir.

Les médecins ordonnèrent les sudorifiques les plus violents. Le couvent, qui était pauvre, ne pouvait fournir la quantité de linges qui eussent été nécessaires. Ainsi, j'étais obligée de laver, pendant la nuit, les linges qui avaient servi pendant le jour, afin de pouvoir lui en donner toujours de propres. Son corps était une plaie, et ses chairs dans un commencement de dissolution; il s'en exhalait une odeur que nous n'aurions jamais pu soutenir si Dieu ne nous eût fortifiées; et cette odeur s'attachait à tout ce qui touchait à son corps. Je la servais donc pendant le jour, et pendant la nuit je nettoyait ses linges empreints de cette intolérable odeur que je viens de dire. Je fus quarante jours consécutifs dans cet exercice. Je devais, en outre, aller répondre au tour, parce que nous étions en petit nombre. Je faisais tout cela avec une agilité de corps et une facilité qui m'étonnaient; Dieu m'y faisait trouver comme une récréation. L'odeur de la malade-était telle, que les autres ne pouvaient seulement passer près de sa cellule. Quant à elle, comme je l'ai dit, c'était un ange de vertu, et Dieu l'aimait. Il devait sans doute se plaire grandement à nous voir, ma compagne et moi, ne tenir aucun compte des répugnances, et lui prodiguer nos soins. Je ne sentais ni fatigue, ni le manque de sommeil, ni le manque de nourriture; il en était de même de ma

compagne ; il était visible que Dieu était avec nous.

Un jour, émue des souffrances excessives de la malade, je suppliai le divin Maître de vouloir bien les lui alléger. Il me répondit *qu'elle n'avait pas encore assez gagné de mérites, et qu'il n'était pas temps de lui enlever ses souffrances*. Mais au bout de quarante jours ses souffrances se convertirent en gloire ; je la vis, et notre sainte Mère, qui était alors au monastère de l'Incarnation, la vit comme moi, à côté du divin Maître qui lui témoignait beaucoup d'amour et la comblait de faveurs. Dieu, pour accroître ses mérites et sa sainteté, la fit encore passer par de nouvelles croix tant intérieures qu'extérieures. Elle gouverna saintement, en qualité de prieure, le monastère d'Avila. Et plus tard, quand elle eut enfin attaché le dernier fleuron à la couronne de ses mérites, je la vis monter au ciel, toute resplendissante de gloire.

CHAPITRE VII

Sainte Tèrese se casse le bras; affliction et soins d'Anne de Saint-Barthélemi. — Apparition de Notre-Seigneur à sa servante sous la forme de l'*Ecce Homo*. — Nouvelle apparition du divin Maître, un mercredi de la semaine sainte.

A cette époque, notre sainte Mère se cassa le bras. Elle se rendait un soir au chœur pour complies, il faisait déjà obscur, et elle avait un escalier à descendre, avant d'entrer au chœur; le mauvais esprit la précipita du haut de l'escalier en bas. Par la chute, l'os de son bras fut cassé au milieu. Les douleurs qu'elle en ressentait étaient grandes; toutes les sœurs lui portaient une vive compassion, et moi plus que les autres, parce que je l'aimais beaucoup et que je sentais ses travaux et ses peines.

Outre ces exercices que le Seigneur me donnait, j'avais d'autres malades à soigner; j'étais de plus dépositaire et assistante à la cuisine. Ces divers emplois m'obligeaient de faire pendant la nuit ce qui était nécessaire pour notre sainte Mère, je me réservais le jour pour servir les autres religieuses.

Un jour, étant à la messe, je sentais mon âme dans la peine : de cette peine je passai à un recueillement

surnaturel; et tandis que j'étais dans cet état, Notre-Seigneur m'apparut sous la forme de l'*Ecce Homo*, tel qu'il était lorsque Pilate le présenta au peuple, couronné d'épines, les mains liées, une corde au cou, et tout le corps couvert de plaies; les cris des Juifs vociférant : *Crucifiez-le! crucifiez-le!* m'entraient dans la tête. Le divin Maître s'approcha de moi, et me dit avec amour : *Ma fille, vois dans quel état je suis : te semble-t-il que tes souffrances soient comparables aux miennes?* Ces paroles entrèrent dans mon cœur comme des flèches, et me laissèrent si enflammée, que je me sentais pleine de courage pour endurer à l'avenir des souffrances beaucoup plus grandes. Cette vision disparut promptement, et je me souvins de ce que Notre-Seigneur m'avait dit auparavant : *Que j'aurais beaucoup à souffrir.* Je demeurai délivrée de ma faiblesse qui faisait que je me plaignais de peu, et je trouvai la force dans le souvenir de la vision où le divin Maître m'avait dit *que j'aurais beaucoup à souffrir en compagnie de la Sainte.* Quant à elle, sujette comme elle l'était à tant d'infirmités, elle avait extrêmement à souffrir dans les voyages : ses souffrances l'emportaient de beaucoup sur les miennes. Mais moi, je partageais toutes les siennes et je sentais une peine que je ne saurais exprimer, lorsque dans les hôtelleries je ne trouvais presque rien de ce qui eût été nécessaire pour soulager cette sainte Mère.

Une autre fois, étant au couvent de Saint-Joseph d'Avila, le mercredi de la semaine sainte, je pensais aux souffrances qui allaient accabler Notre-Seigneur,

durant sa passion. Mon âme se recueillit, et durant ce recueillement ce divin Maître m'apparut comme un homme qui fuit, parce qu'on veut le prendre, et qui entre par les portes de la maison d'un de ses amis. C'est ainsi qu'il entra en mon âme. Mais ses traits étaient profondément altérés, comme ceux d'un homme qui se tourne pour voir ceux qui viennent pour le prendre. Il ne m'adressait aucune parole : je me sentis tellement affligée que je lui dis : *Seigneur, que voulez-vous? voilà mon cœur, entrez-y.* Mais sans me rien répondre, il sortit, me laissant bien transpercée de voir son affliction.

Lorsque notre sainte Mère tenait le chapitre, le divin Maître se plaisait souvent à nous consoler : il nous semblait que nous étions dans un ciel, et la Sainte quelquefois était comme resplendissante.

CHAPITRE VIII

Souffrances de sainte Tèrese et de sa compagne dans les voyages. — Souffrances extraordinaires endurées à Burgos pendant l'inondation de la ville. — Secours miraculeux. — Avec quelle tendre charité et quel bonheur Anne soigne sainte Tèrese jusqu'à son dernier soupir.

Je reviens à ce que nous eûmes à souffrir dans les voyages. Voici ce qui nous arriva à la fondation de Villeneuve de la Xara. Nous n'avions d'autre eau que celle qu'on tirait d'un puits très-profond. Un jour, pendant que la Sainte faisait placer un tour pour puiser l'eau avec plus de facilité, et qu'elle était à regarder, l'ouvrier oublie d'attacher le tour, et le voilà en mouvement. Comme Dieu aimait la Sainte, il voulut lui donner de quoi mériter. Car le tour ayant atteint le bras malade, le blessa de nouveau. A peu de jours de là, il s'y forma un abcès qui fut de telle sorte que si Dieu ne nous eût fait la grâce de nous la laisser encore un peu de temps, il n'y aurait point eu de remède. Déjà nous attendions la mort, lorsque l'abcès creva. Ce martyre de la Sainte était une mort pour toutes ses filles, et pour moi en particulier.

Si je devais raconter toutes les souffrances qu'elle eut à endurer pendant les années que je fus avec elle,

je ne finirais pas. Ce qu'elle raconte dans ses livres n'est rien en comparaison de la réalité. Le récit de la fondation de Burgos, qui fut la dernière, ne met sous les yeux qu'une très-petite partie de ce qu'il y eut à souffrir. Et quelle pauvreté! les vivres nous manquaient, ainsi que les choses nécessaires. Je me rappelle qu'un jour la Sainte étant dans une grande faiblesse, je n'eus rien à lui donner, si ce n'est un peu de pain trempé dans l'eau. La rivière était tellement débordée, que les habitants de Burgos ne pouvaient nous secourir, et de notre côté nous ne pouvions envoyer personne pour quoi que ce soit, notre maison étant hors de la ville et située sur le bord de la rivière. L'eau s'était tellement élevée, qu'elle entra dans notre monastère, et comme c'était un vieil édifice, à chaque onnée de la rivière, il vacillait comme s'il allait tomber. L'appartement de la Sainte était si pauvre, qu'on voyait la lumière du ciel à travers le toit; les murs étaient tout fendus, et il faisait un grand froid, car il est très-rigoureux à Burgos. La rivière entra dans notre maison jusqu'au premier étage; et, nous voyant dans ce péril, nous nous hâtâmes de monter le saint sacrement dans la partie la plus élevée de la maison, et à chaque heure nous pensions que nous allions être noyées. Nous étions à dire les litanies, et depuis six heures du matin jusqu'à minuit nous fûmes dans ce péril, sans manger, sans un moment de repos. Toute notre crainte était si notre sainte Mère allait, sous nos yeux, périr dans les eaux. Quant à elle, elle était la plus affligée du monde. Elle venait d'achever de fon-

der la maison, et Notre-Seigneur la laissait alors tellement seule, qu'elle ne savait ce qu'il était mieux de faire, ou de rester tranquille dans le monastère, ou d'en sortir comme faisaient d'autres religieuses. Durant ce temps, nous étions toutes tellement troublées, qu'il ne nous vint point en pensée de donner quelque chose à notre sainte Mère. Il était déjà fort tard lorsqu'elle me dit : *Ma fille, voyez s'il est resté un peu de pain, donnez-m'en une bouchée, je me sens très-faible.* Cela me fendit le cœur. Mais que faire? Le pain était sous l'eau; nous y fîmes entrer une novice qui était forte; elle en avait jusqu'au milieu du corps; enfin elle retira un pain, et nous en donnâmes un peu à notre sainte Mère, car nous n'avions pas autre chose. Et si quelques nageurs n'étaient venus nous porter secours, nous périssions; mais il semble bien que ces nageurs étaient des anges de Dieu; nous ne savions comment ils étaient venus, ni comment ils entrèrent sous l'eau et brisèrent les portes de la maison, en sorte que l'eau commença à se retirer des pièces; mais elles avaient été tellement submergées, et remplies de tant de pierres, qu'il fallut plus de huit charretées pour enlever ce que l'eau avait apporté. L'appartement de notre sainte Mère vacillait, comme je l'ai dit, et semblait sur le point de tomber. Il était tellement pauvre, que le serein pouvait donner la mort à notre Mère. J'avais deux couvertures dans mon lit. Je suspendais l'une pendant la nuit au-dessus d'elle, et je mettais l'autre autour de son lit; je le faisais de telle sorte qu'elle ne s'en aperçût point : car si elle eût vu que je m'en privais, elle

ne l'aurait jamais souffert. Dès qu'elle était endormie, je m'approchais tout doucement et je me tenais assise près de son lit. Lorsqu'elle m'appelait, je faisais semblant de venir de ma cellule, et la Sainte me disait : *Comment, ma fille, venez-vous si vite ?*

D'autres fois, la voyant dormir, je m'en allais laver son linge; comme elle était infirme, c'était pour moi une consolation de lui donner du linge propre, car elle aimait beaucoup la propreté. Je passais bien des nuits sans fermer l'œil; mais je ne sentais point le défaut de sommeil, tant j'étais heureuse de lui faire plaisir, et ce bonheur si grand que j'éprouvais dura jusqu'à sa mort. Le jour où elle mourut, elle ne pouvait point parler, je la changeai tout entière de linge, toque, manches, et elle se regardait toute contente de voir comme elle serait propre, et, tournant les yeux vers moi, elle me regarda en souriant et me témoigna par signes sa reconnaissance.

Revenant à ce que je disais, je me trouvais aussi forte et l'esprit aussi consolé que si j'avais dormi les nuits tout entières et que si j'avais été délicatement nourrie. Le Seigneur faisait cela pour la consolation de la Sainte, car si elle se fût aperçue que le travail nuisait à ma santé, elle en aurait eu beaucoup de peine. Dieu, en faveur de son amie, opérait cette merveille, ainsi que les autres, dans une pécheresse misérable comme moi. Je ne méritais point de la servir. Aussi, je vis dans de grandes craintes d'avoir si mal profité d'une telle grâce. Et j'ai bien raison de craindre; car étant toute petite j'aimais beaucoup à jouer et à me

récréer avec les autres filles de mon âge, et lorsque j'avais quelque scrupule, je disais à Notre-Seigneur : *Seigneur, si j'avais le bonheur d'être avec une Sainte, je serais meilleure, je ferais ce que je verrais faire, et je me formerais sur ses exemples.* Et à l'aide de ces pensées, je me sentais couverte de confusion, lorsque je venais de jouer. S'il a plu au divin Maître de me faire une pareille grâce, ce n'a pas été en considération de mes désirs; à la vérité, on peut bien croire que ces désirs ne venaient pas de moi, mais de lui. Déjà, dans sa sagesse et sa miséricorde, il avait tout arrêté, tout disposé, et il m'inspirait ce désir afin que dans la suite me voyant dans cette sainte compagnie, et ne faisant pas pour cela mon devoir, je me confondisse d'avoir été assez vaine et assez orgueilleuse pour désirer une faveur dont je n'étais pas digne, et dont je ne tirais point mon profit comme l'eût fait tout autre à ma place.

CHAPITRE IX

Départ de Burgos pour Albe. — Nouvelles souffrances de sainte Tèrese durant le voyage. — Charité d'Anne de Saint-Barthelemi. — Patience héroïque de la Sainte.

Je reviens aux souffrances que la Sainte endura dans ses voyages. Après tout ce qu'elle avait eu à supporter dans cette fondation du monastère de Burgos, Notre-Seigneur lui dit : *Tu peux partir ; les souffrances ne t'ont pas manqué ici, mais il t'en reste encore d'autres à endurer.* La prédiction du divin Maître se vérifia : de Burgos à Albe la route ne fut qu'un enchaînement de souffrances pour la Sainte. A Valladolid, où elle s'arrêta, au lieu d'y trouver un peu de repos, elle n'y rencontra qu'un surcroît de peines ; le divin Maître lui faisait part de sa croix afin d'embellir sa couronne. En quittant Valladolid, elle alla à Medina del Campo : c'était son chemin pour se rendre au monastère d'Avila, dont elle était prieure. Le soir même de notre arrivée à Medina, elle eut un avis à donner à la prieure sur une chose qui n'allait pas bien. Dieu permit, pour accroître ses mérites, que la prieure prit fort mal cet avis. La Sainte en fut profondément affligée ; elle se retira dans un appartement, et la prieure dans un autre. La Sainte éprouvait une peine si vive de ce qui venait d'avoir lieu, qu'elle passa toute la nuit sans rien manger et

sans dormir. Le matin, nous partîmes sans recevoir aucune provision pour le voyage, et cependant la Sainte était déjà malade du mal de la mort. Durant toute cette journée, je ne pus rien trouver pour lui donner à manger. Le jour suivant, étant arrivées le soir à un petit hameau, nous nous vîmes dans le même dénûment, il n'y avait absolument rien à manger; et la Sainte se trouvait dans une extrême faiblesse. Elle me dit : *Ma fille, donnez-moi quelque chose, car je me trouve mal.* Je n'avais que quelques figes sèches; et la Sainte était avec les ardeurs de la fièvre. Je donnai quatre réaux pour qu'on allât me chercher deux œufs, à quelque prix que ce fût. Quand je vis qu'avec de l'argent on n'avait rien pu trouver et qu'on me rapportait mes réaux, je ne pouvais regarder la Sainte sans pleurer; car elle avait le visage moitié mort; l'affliction que j'éprouvai en cette circonstance est au-dessus de tout ce que je pourrais dire. Il me semblait que mon cœur se fendait, et je ne faisais que pleurer, dans l'excès de la peine où j'étais de la voir mourir, et de ne rien trouver pour la soulager. Elle me dit avec la patience d'un ange : *Ne pleurez pas, ma fille, Dieu veut ceci maintenant.* Comme elle approchait de son bienheureux passage à l'éternelle vie, Notre-Seigneur l'exerçait de toutes les manières; mais elle l'acceptait comme elle faisait toujours, c'est-à-dire comme une sainte. Moi, je souffrais davantage, étant moins mortifiée qu'elle. Il fallait que la Sainte me consolât : aussi, elle me disait : *N'ayez point de peine, je suis contente avec cette figue que je viens de manger.*

CHAPITRE X

Arrivée à Albe. — Maladie et derniers moments de sainte Térèse. — Soins que sa fidèle compagne lui prodigue, malgré l'excès de sa douleur. — Le dernier jour, 4 octobre, la Sainte entre en extase à sept heures du matin et y reste jusqu'à neuf heures du soir, sa tête reposant entre les bras et sur le cœur d'Anne de Saint-Barthélemi. — A neuf heures, Anne voit Jésus-Christ qui vient la chercher, et son âme comme une colombe s'envoler au ciel. — Retour d'Anne de Saint-Barthélemi à Avila.

Le lendemain de notre arrivée à Albe, elle sentit un tel brisement de corps, que les médecins à l'instant même la regardèrent comme perdue. Sacrifice bien dur pour moi, plus grand encore parce que c'était à Albe, et par la pensée que je devais rester en ce monde. Car, sans parler de l'amour que je lui portais et de celui qu'elle avait pour moi, j'avais une autre grande consolation : je voyais très-ordinairement Jésus-Christ dans son âme et la manière dont il était uni à son âme, comme s'il était dans son ciel. Cette vue me pénétrait de ce respect profond qu'on doit avoir en la présence de Dieu. Véritablement c'était un ciel de la servir, et la plus grande peine était de la voir en proie à la souffrance. Je passai environ quatorze ans auprès d'elle; dès que j'entrai pour prendre l'habit, elle me prit dans sa cellule, et tout le reste de

sa vie je fus toujours avec elle, sauf durant son voyage à Séville; car alors, comme il a été dit, je restai malade à Avila. Et ces quatorze années ne me paraissaient pas un jour. La Sainte, de son côté, s'était tellement accommodée de mon pauvre et grossier service, qu'elle ne voulait point être sans moi. Elle le fit bien voir dans la circonstance suivante. Je tombai malade de la fièvre la veille même du jour où elle devait partir pour la visite de ses monastères; je n'étais point en état de me mettre en route, elle me dit : *N'en ayez point de peine, ma fille, je laisserai ici l'ordre de vous envoyer vers moi dès que la fièvre vous aura quittée.* Mais voilà qu'à minuit elle me fit demander par une religieuse comment je me trouvais; j'examinai un peu et je vis que j'étais sans fièvre. Elle se leva de son lit, vint me voir, et me dit : *C'est vrai, ma fille, vous n'avez plus de fièvre, nous pouvons bien nous mettre en route; je le souhaitais, et je recommandais l'affaire à Dieu.* Il en fut ainsi, et nous partîmes le matin. Durant les cinq jours qui précédèrent sa mort à Albe, j'étais plus morte que vive. Et deux jours avant qu'elle mourut, elle me dit dans un moment où nous étions seules : *Ma fille, l'heure de ma mort est venue.* Cela me perça le cœur de plus en plus. Je ne la quittais pas un seul instant, je priais les religieuses de m'apporter ce qui lui était nécessaire, je le lui donnais, c'était pour elle une consolation que je fusse là. Le jour où elle mourut, elle resta depuis le matin sans pouvoir parler; le soir, le père qui l'assistait (c'était le père Antoine de Jésus, un des deux premiers Carmes déchaussés), me dit d'aller

prendre quelque chose. Mais à peine étais-je partie, que la Sainte n'avait plus de repos; d'un air inquiet elle regardait de côté et d'autre. Le Père lui demanda si elle me souhaitait près d'elle, et par des signes elle dit que oui. On m'appela, je me hâtai d'arriver; dès qu'elle me vit, elle me regarda en souriant, me témoigna tant de bonne grâce et d'affection, qu'elle me prit avec ses mains et posa sa tête entre mes bras; je la tins ainsi embrassée jusqu'à ce qu'elle expira, étant plus morte que la Sainte elle-même; car, pour elle, elle était si embrasée de l'amour de son Époux, qu'elle soupirait après le moment de sortir du corps, pour être avec lui. Comme Notre-Seigneur est si bon, et qu'il voyait mon peu de patience pour porter cette croix, il se montra à moi, au pied du lit de la Sainte dans toute sa majesté et dans la compagnie de ses bienheureux qui venaient chercher son âme. Cette vision si glorieuse dura l'espace d'un *Credo*, en sorte que j'eus le temps de changer ma peine et ma douleur en une grande résignation, de demander pardon à Notre-Seigneur et de lui dire : *Seigneur, quand bien même Votre Majesté voudrait me la laisser pour ma consolation, je vous demanderais, maintenant que j'ai vu votre gloire, de ne pas la laisser un seul moment dans cet exil.* Et à peine avais-je achevé de prononcer ces mots, qu'elle expira; et cette âme bienheureuse s'en alla, comme une colombe, jouir de la possession de son Dieu.

Comme la sainte m'aimait tant, je lui avais demandé de me consoler, et de demander pour moi à Notre-

Seigneur une parfaite liberté d'âme sans aucun attachement à qui que ce fût. De mon naturel j'étais affectueuse, et j'aimais la Sainte au-dessus de ce que l'on peut aimer, ainsi que les autres religieuses que je voyais avancées dans la perfection et aimées de la Sainte. Je les aimais beaucoup, et quelquefois la Sainte me disait que cet attachement pour les amies n'était pas bon pour mon âme, et que je devais m'en défaire pour mon bien spirituel; mais jusqu'à cette heure où Dieu l'appela à lui, je n'avais pu en venir à bout. Ce fut elle qui m'obtint cette grâce, car depuis lors j'ai été libre et détachée, et il me semble que j'ai un plus grand amour pour les religieuses, les aimant sans mélange d'amour propre; et, dans tout le reste, c'est comme si j'étais seule en ce monde. J'aime toutes mes sœurs en Dieu et pour Dieu. Je demeurai avec une grande force d'âme pour ensevelir le corps de la sainte, ce que je fis avec autant de liberté que si sa mort m'eût été étrangère.

Je désirais de rester là, dans ce couvent; mais ni le supérieur, ni les religieuses du monastère d'Avila, auquel j'appartenais, ne voulurent y consentir. On se hâta de m'envoyer chercher. Je sentais en mon âme un peu de perplexité. Mais la Sainte m'apparut et me dit : *Obéis, ma fille, à ce qu'on te commande, et pars d'ici.*

CHAPITRE XI

Sa dévotion envers sainte Térése. — Elle est transportée par les anges à Albe au tombeau de la Sainte, ils lui montrent son corps miraculeusement conservé. — Translation du saint corps au monastère d'Avila. — Faveurs qu'Anne de Saint-Barthélemi reçoit de la Sainte.

Depuis mon retour au couvent d'Avila, je priais la Sainte et je me recommandais à elle. Je fis part de cela au confesseur; il me dit que c'était mal fait que de me recommander à une sainte qui n'était point canonisée, et il m'ordonna de ne pas le faire. Or, cette nuit-là même, pendant que je dormais, la Sainte m'apparut très-glorieuse et très-resplendissante, et elle me dit : *Ma fille, demande-moi tout ce que tu voudras, et je te l'obtiendrai.* M'éveillant alors, je lui dis : *Je vous demande l'esprit de Dieu, qu'il soit à jamais dans mon âme.* Et elle disparut, me laissant dans une parfaite assurance sur l'opinion que j'avais de sa sainteté. Ce que le confesseur m'avait commandé ne laissait pourtant pas de me causer de la peine; car il m'avait dit de ne pas la prier comme une sainte. Mais moi, quand bien même les faveurs si signalées que Dieu lui avait faites et qui rendaient témoignage que Dieu l'aimait ne m'auraient point portée à la croire telle, en considérant uniquement l'amour avec lequel elle avait enduré pour Dieu

tant de travaux dont j'avais été témoin et auxquels j'avais eu quelque part, j'affirmais comme certain qu'elle était une sainte bien véritable ; j'ajoutais que ce que Notre-Seigneur m'avait dit s'était accompli : *que dans sa compagnie j'aurais de grandes souffrances à partager avec elle*. Je parle ici de souffrances qui étaient visibles ; quant à celles que la Sainte endurait et qui ne paraissaient point au dehors, elles étaient sans mesure.

Je me rappelle ce qui lui arriva une veille de Noël ; c'était dans le temps de ses grandes peines et persécutions. Le nonce avait donné une patente qui autorisait les mitigés à prendre tous les Carmes déchaussés et à se saisir de leur personne. Le soir, on lui apporta une lettre où on lui disait que tous les Carmes déchaussés seraient supprimés et que le nonce voulait que toutes leurs maisons fussent démolies. Avant qu'elle allât à matines, je l'engageai à aller faire un peu collation. Tandis qu'elle était au réfectoire, profondément affligée, Notre-Seigneur s'approcha d'elle, coupa le pain, et lui en mit un morceau à la bouche, lui disant : *Mange, ma fille, je vois que tu souffres beaucoup, prends courage, il n'en peut être autrement*. Cette nuit, pendant qu'elle était à matines, ses yeux étaient deux fontaines de larmes, et nous ne pouvions la voir sans pleurer comme elle.

Ses souffrances étaient telles, qu'on ne pouvait s'empêcher de les ressentir vivement : il n'en était pas une à laquelle je n'eusse bonne part. Comme je l'aimais, et comme j'avais partagé ses tribulations et ses peines, je partageais aussi ses joies et sa félicité au ciel.

Depuis qu'elle m'était apparue si glorieuse, ainsi que je l'ai raconté, je désirais ardemment que son saint corps revint à Avila. Un jour, étant occupée de cette pensée, et sachant qu'on craignait de transporter le saint corps, parce qu'on ignorait en quel état il se trouvait, je suppliai instamment le Seigneur de vouloir me le faire connaître. Là-dessus j'entrai dans un sommeil spirituel, et les anges me transportèrent au sépulcre; ils l'ouvrirent et ils me montrèrent le corps; il était entier, ayant la même couleur que lorsqu'on le tira plus tard du tombeau, et exhalant la même odeur et le même parfum. Ces anges me montrèrent deux manches à ses bras, également entières et dans le même état que je les lui avais mises, et ils me dirent : *Êtes-vous contente, et désirez-vous autre chose?* Je leur répondis que oui, que je serais plus contente si je voyais la Sainte à son couvent d'Avila, mais que le duc d'Albe n'y consentirait jamais. Ils me dirent : *Ne faites point cas de l'opposition du duc d'Albe, c'est le roi qui décide, la chose ne dépend que de lui seul.* Le duc et la duchesse d'Albe moururent peu de temps après, et le roi, pour faire plaisir à leurs héritiers, ne voulut point qu'on transférât le saint corps à Avila.

Avant que ceci arrivât, l'ordre souhaitait ardemment la translation du saint corps d'Albe à Avila. Ma tendre affection pour la Sainte me portait à recommander instamment l'affaire à Dieu; le Seigneur me dit : *Ne sois pas en peine, le saint corps reviendra à cette maison.* Poursuivant avec importunité, je demandai à Notre-Seigneur quand cela aurait lieu, parce que je désirais

vivement le savoir, il me répondit : *Ce sera pour la Présentation de la Vierge*. Il y avait encore près d'un an à attendre; mais au jour annoncé, la chose s'accomplit : on enleva le corps de la Sainte de la maison d'Albe, et on le transféra à celle d'Avila. Il y fut reçu avec les plus vifs transports d'allégresse. Les lumières que l'on avait allumées étaient en si grand nombre, que le couvent paraissait un ciel. La Sainte faisait mille caresses à ses filles; en quelque endroit du couvent qu'elles fussent, elle leur apparaissait et les consolait.

Un jour, je dis à mon confesseur une chose de mon âme, et il ne la prit pas bien; il me dit : *C'est là, à ce qu'il me semble, une chose de la Mère Tère*se; *allons donc, ne soyez pas comme elle, laissez ces choses-là*. Il me sembla qu'il prononçait ces paroles avec peu d'estime de notre sainte Mère. Je m'en affligeai et je m'en allai à un endroit solitaire du jardin. Là, profondément peignée de voir que l'on n'estimait pas la Sainte comme elle le méritait, je me mis en oraison. Bientôt j'entrai dans un recueillement surnaturel, et dans cet état je vis venir à moi le divin Maître, sous la forme qu'il avait quand il vivait en ce monde. Il était revêtu d'une chappe pontificale, toute de gloire, et quand il fut près de moi, il leva un côté de la chappe, c'était le côté du cœur, et il me montra la Sainte toute resplendissante de gloire; il la tenait sous son bras, comme n'étant plus qu'une même chose avec lui, et il me dit : *La voilà, je te l'amène ici, n'aie pas l'ombre de peine, laisse-leur dire ce qu'ils voudront*. Après ces mots il disparut. Je

sentis dans mon âme un profond recueillement et une plus grande ferveur à la vue de cet amour que Dieu portait à la Sainte.

Dans une autre circonstance, je priais la sainte Mère de m'obtenir de Dieu la grâce de connaître quelle était celle des vertus qui lui était le plus agréable, car j'étais disposée à faire tous mes efforts pour l'acquérir; et un jour, m'apparaissant, elle me dit : *Ma fille, c'est l'humilité.*

Très-souvent cette sainte Mère me fortifiait par un sentiment d'amour et par un odeur toute céleste que je sentais comme si j'eusse été près de son saint corps. Et bien qu'elle ne se montrât point, je sentais ce parfum et la faveur qu'elle me faisait de se tenir près de moi. J'en citerai un exemple fort remarquable. J'étais excédée de fatigue; toutes les religieuses étaient malades; il n'y avait qu'une sœur et moi un peu sur pied et capables de nous rendre à nous-mêmes quelques services. Je m'en allai au tombeau de la Sainte et je lui dis : *Mère, aidez-moi, me voici devant vous le corps tellement brisé de fatigue, que je ne puis me tenir debout. Donnez-moi des forces, je ne les désire que pour servir toutes mes sœurs.* Je sentis dans mon esprit qu'elle m'exauçait et qu'elle me disait : *Va, ma fille, je ferai ce que tu me demandes.* Je m'en allai à la cuisine, et à peine avais-je commencé à remuer les braises, que je sentis le parfum de la Sainte comme si elle eût été là; il sortit des cendres une odeur semblable à celle qui s'exhalait de son saint corps; cette odeur communiqua une telle force à mon esprit, qu'il ne me resta plus aucune trace de fati-

gue; mon corps ne sentait pas plus que s'il eût été tout esprit. Plus ombre de lassitude, et cette force surnaturelle me resta jusqu'à ce que toutes les religieuses eussent recouvré la santé. Très-souvent, les poêles et tout ce que je touchais à la cuisine exhalaient l'odeur des reliques de son saint corps; c'était chose merveilleuse; on eût dit qu'elle-même avait touché ces objets de ses mains.

CHAPITRE XII

Première révélation de son voyage en France. — Le divin Maître lui fait connaître à différentes reprises que c'est là sa volonté. — Inutilité des tentatives que l'on fait pour la retenir en Espagne.

Étant à la fondation de Ocagna, la nuit de Noël après matines, j'entrai dans un profond recueillement. Durant ce sommeil spirituel, on me mit sous les yeux mon voyage en France. Je me vis sur une mer très-obscure, avec des compagnes qui toutes, excepté une, m'étaient inconnues. L'effet de cette vision fut grand : j'avais déjà souvent senti un vif désir du martyre ; mais ces désirs, toujours accompagnés de quelque crainte, étaient loin d'être aussi parfaits que celui que j'éprouvais alors ; car j'acceptais le martyre pour Dieu non-seulement avec une pleine conformité de volonté et avec joie, mais encore avec l'amour le plus enflammé que j'eusse jamais ressenti en songeant à donner ma vie pour Dieu.

Depuis cette vision, j'avais toujours présent à l'esprit que Dieu voulait ma croix dans ce qu'il m'avait montré. Mais comme la chair craignait, Notre-Seigneur m'apparut un jour dans une vision intellectuelle ; je le sentis, mais je ne le vis point ; il me dit : *L'olive et le*

raisin doivent passer par le pressoir du martyr pour donner leur liqueur; c'est par ce chemin qu'ont marché tous mes amis. Il ajouta : *C'est ainsi que je te veux*, et il disparut. Cette vision excita en moi un nouveau courage, car auparavant j'étais abattue; reprenant donc courage, je m'offris de nouveau pour tout ce que Dieu voudrait de moi; je mis, avec toute la sincérité dont j'étais capable, mon cœur entre ses mains, et je sentis que ma détermination lui était agréable.

Un jour, après la communion, j'étais à penser à ce que m'avait dit un père, qu'il n'était ni convenable ni nécessaire que des religieuses allassent en France, parmi tant d'hérétiques, et que ce n'était pas à elles à leur prêcher; et comme ces paroles me semblaient vraies, Notre-Seigneur m'apparut et me dit : *Ne fais point attention à ce qu'on t'a dit : de même que les mouches viennent au rayon de miel, ainsi tu attireras les âmes.* Ceci arriva pendant que les Français faisaient les plus actives démarches en Espagne pour obtenir des religieuses espagnoles. Les avis se trouvaient très-partagés sur ce point. Comme tous ceux qui s'occupaient de l'affaire étaient gens doctes et grands serviteurs de Dieu, ceux qui doutaient faisaient vaciller mon âme et me faisaient douter si c'était Dieu qui me parlait; mais les confesseurs me rassuraient, me déclarant que c'était Dieu, et ils me donnaient du courage. La perspective d'un changement de pays, ces doutes dont j'étais agitée, m'affligeaient profondément, alors que je n'avais qu'un seul désir, celui de connaître la volonté de Dieu et d'exécuter ce qui lui serait

le plus agréable. Mon cœur étant battu par cette tempête du doute, Dieu faisait connaître à d'autres âmes quelle était sa volonté, afin de dissiper mes craintes. Une religieuse fort sainte de notre monastère n'approuvait pas mon départ, et désirait ardemment voir échouer ce dessein. Elle disait au divin Maître : *Comment voulez-vous que cette sœur s'en aille si loin?* Le Seigneur lui répondit qu'il en devait être ainsi, et que ce n'était pas bien à elle de vouloir autre chose. Comme elle répliqua qu'elle craignait ce que cette sœur aurait à souffrir, le divin Maître lui dit : *Ceux qui tirent le miel des ruches sont piqués, mais ils emportent le miel.*

Toutes les religieuses de Saint-Joseph d'Avila et tous les habitants de la ville me recommandaient à Dieu. Tout le monde craignait de me voir partir pour un pays étranger et rempli d'hérétiques. Dans le couvent, l'affliction était générale; car c'est une maison de Dieu où toutes les religieuses s'aiment, et elles m'étaient extrêmement affectionnées, sans que je l'eusse en rien mérité; de mon côté, je les aimais beaucoup, parce qu'elles étaient de saintes âmes.

CHAPITRE XIII

Plusieurs Moïses en France qui lèvent les mains au ciel pour le salut de cette nation. — Ils désirent, dans ce but, avoir des filles de sainte Tèrese.

Les Carmélites d'Avila, ainsi que je l'ai dit, faisaient tous leurs efforts auprès des supérieurs, afin qu'ils ne me donnassent pas l'autorisation de partir; mais ce fut en vain, parce que la Providence divine avait ordonné mon départ de toute éternité. Il n'y a point au monde de contrée si abandonnée, que Dieu n'y laisse quelque Moïse qui prie pour elle, et qui lève les mains et le cœur au ciel. C'est ce que nous voyions en France. Quand ce royaume semblait le plus en danger pour sa foi, Dieu y laissa non pas un Moïse, mais plusieurs, pour élever vers lui leurs bras en faveur de son peuple, et pour lui obtenir miséricorde, par leurs veilles, leurs mortifications et leurs larmes.

Dans ce temps d'épreuve et de désolation pour les catholiques de France, il s'en rencontrait beaucoup parmi eux qui étaient très-bons et de grands serviteurs de Jésus-Christ. Ils virent que la grande Tèrese, la Mère des Carmélites déchaussées, s'était levée avec un zèle insatiable du salut des âmes; que, pour travailler efficacement à les sauver, cette vierge, sou-

tenue par la grâce et remplie de l'esprit de Dieu, avait réformé son Ordre, le ramenant à l'observance primitive, et y établissant toute l'austérité possible; ils virent en outre que son but bien déterminé, comme elle le dit dans ses *Livres*, était que toutes celles qui se réuniraient à elle dans ses monastères fussent toujours en oraison et en de saints exercices de mortification et de pénitence, pour venir en aide à Jésus-Christ et à ses catholiques, dans la conversion du royaume de France. Ce pays était perpétuellement présent à sa pensée, et elle souhaitait son salut avec tant d'ardeur, qu'elle ne cessait d'élever ses cris vers Dieu, afin de l'obtenir. Après avoir fondé dans ce but son premier monastère de Saint-Joseph d'Avila, cette Sainte en avait fondé plusieurs autres tant d'hommes que de femmes; et lorsque Dieu l'appela à lui, pour la faire jouir du fruit de ses travaux, elle laissait son Ordre formant une province séparée. Enfin, à sa mort, et depuis, comme Dieu voulut la faire connaître au monde, il la glorifia par un grand nombre de miracles.

Vers ce temps, il y avait en Espagne plusieurs Français qui désiraient le salut de leur peuple et qui dans ce but souhaitaient avec ardeur avoir en France des filles de sainte Térése. Mais celui auquel, entre tous, Dieu donna la palme, fut un de ses serviteurs nommé M. de Brétigny.

M. DE BRÉTIGNY

Entre todos Dios le dio la Ventaja. Entre tous les Français qui travaillaient à implanter la réforme de sainte Tèreise en France, Dieu lui donna la palme.

Ces paroles, de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi, assignent la place que mérite M. de Brétigny dans l'histoire. Elles jettent une admirable lumière sur la vie de cet homme apostolique, et la résument magnifiquement.

Le P. de Beauvais, de la Compagnie de Jésus, a écrit sa vie ; c'est là qu'il faut étudier cet homme de Dieu. Quelques mots suffiront ici pour justifier les paroles de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi.

On peut dire que toute l'existence de ce saint prêtre fut dévouée à sainte Tèreise et à son Ordre.

Il fit plusieurs voyages en Espagne, il travailla pendant près de vingt ans à établir les Carmélites en France.

Il se chargea des frais de la première édition des *Œuvres de sainte Tèreise* que la mère Anne de Jésus fit publier à Madrid, en 1588.

Pendant son séjour à Aumale, dit Boucher (*Vie de la B. Marie de l'Incarnation*, p. 214), il avait traduit en français la *Règle* et les *Constitutions* des Carmélites réformées, et les *Ouvrages* de sainte Tèreise. Il venait de donner au public la traduction française de la *Vie de cette sainte*, par Ribera. Et toutes les personnes pieuses avaient cette *Vie* entre les mains.

A la demande de l'infante Claire-Isabelle-Eugénie, qui gouvernait

les Pays-Bas, il alla fonder les Carmélites à Bruxelles, à Louvain, à Mons et à Anvers.

En 1612, il fit un voyage à Rome pour obtenir du Pape l'autorisation d'envoyer des missionnaires dans le Congo et d'y établir des Carmélites et des Ursulines. Ce projet n'ayant pas réussi, il revint à Rouen.

Il dépensa plus de cent cinquante mille écus pour établir des Carmélites à Pontoise, à Dijon, à Rouen, à Dôle, à Besançon et à Beaune.

Né à Rouen le 6 juillet 1556, il y termina ses jours le 8 juillet 1634. Son corps fut enterré chez les Carmélites de cette ville dont il était supérieur, et son cœur fut donné aux Carmélites de Beaune.

CHAPITRE XIV

Le divin Maître lui fait connaître de nouveau que sa volonté est qu'elle parte pour la France. Prédiction sur sa mission dans ce pays. — Apparition de l'archange saint Michel; il l'encourage à partir sans crainte. — Six étoiles resplendissantes brillant au-dessus du monastère de Saint-Joseph d'Avila, et figurant les six Carmélites espagnoles destinées à aller en France.

Avant le départ pour la France, Notre-Seigneur parla à une autre sœur du couvent d'Avila, et lui dit : *Dis-lui qu'elle parte, et qu'elle ne craigne point; je lui dis, comme à mes disciples, qu'elle sera affligée et méprisée, mais que ses tribulations se changeront en joie.* Ce que cet adorable Maître disait à mes amies me donnait plus de force que ce qu'il m'avait dit à moi-même.

Un autre jour, étant dans cette peine, j'entrai dans un demi-sommeil spirituel. Je vis alors un jeune homme de la plus noble figure et armé en guerrier; il me dit : *Ne balance point à partir et montre du courage.* D'après ce que je sentis dans mon âme, celui qui venait de me parler était l'archange saint Michel, à qui j'ai été dévote dès ma plus tendre enfance et à qui j'adressais chaque jour des prières.

Toutes celles qui devaient former la petite colonie se réunirent dans notre couvent d'Avila le jour de Saint-Barthélemy. Nous y restâmes jusqu'à la fête de la Décol-

lation de saint Jean-Baptiste. Avant notre départ, et avant que le nom de celles qui devaient partir fût connu, l'on vit au ciel, durant un mois entier, des étoiles très-resplendissantes; elles brillaient le jour comme la nuit, et elles étaient plus grandes les unes que les autres; elles figuraient celles d'entre nous qui devaient partir pour la France, et moi j'étais la plus petite de toutes (1).

Quelque temps avant le départ, tandis que j'éprouvais les combats intérieurs dont j'ai parlé, Notre-Seigneur me dit : *Vois comme les oiseaux se prennent à la glu, c'est ainsi que les âmes se colleront à toi, et elles seront à moi pour toujours.*

(1) On va voir, à la fin de ce chapitre, quelles étaient les filles de sainte Térése figurées par ces étoiles.

LES SIX CARMÉLITES ESPAGNOLES

FIGURÉES PAR LES SIX ÉTOILES RESPLENDISSANTES
QU'ON VIT BRILLER AU-DESSUS DU MONASTÈRE
DE SAINT-JOSEPH D'AVILA

Avant d'aller plus loin, nous devons faire connaître au lecteur les filles de sainte Tère à qui Dieu avait réservé la mission de fonder le Carmel en France.

Voici les noms à jamais bénis de ces vierges : Anne de Jésus, qui marchait en tête de la petite colonie, Anne de Saint-Barthélemi, Éléonore de Saint-Bernard, Isabelle de Saint-Paul, Isabelle des Anges, Béatrix de la Conception.

De ces six étoiles, les deux plus resplendissantes étaient Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemi, bien que cette dernière, par humilité, se dise *la plus petite de toutes*.

Anne de Saint-Barthélemi est connue par cette *Vie*.

Quant à la vénérable mère Anne de Jésus, sa *Vie* ne souffrant pas les étroites limites d'une notice, nous nous contenterons de citer ici les paroles par lesquelles sainte Tère assigne elle-même le rang qu'occupe dans le Carmel cette illustre vierge. Voici ces mémorables paroles :

« Ma fille et ma couronne, je ne puis assez remercier Dieu de la
« grâce qu'il m'a faite en vous appelant à notre Ordre : car, de
« même que, lorsqu'il tira tous les enfants d'Israël de la captivité
« d'Égypte, il fit marcher devant eux une colonne qui durant la
« nuit les guidait et les éclairait, et qui pendant le jour les défendait

« contre le soleil, de même, à ce qu'il semble, il montre aujourd'hui la puissance de son bras à l'égard de notre Ordre; et c'est vous, ma très-chère fille, qui êtes cette colonne qui nous guide, qui nous éclaire et qui nous défend. Rien de plus sagement conçu et de plus habilement exécuté, que tout ce que vous avez fait pour nos religieux qui partent pour Rome. Il paraît bien que Dieu est dans votre âme, puisque vous mettez tant de grâce et de noblesse dans tout ce que vous faites. Que le Seigneur, dont vous avez uniquement la gloire en vue, vous en récompense, et qu'il veuille donner à nos affaires l'issue qui convient! »

Quant aux quatre compagnes d'Anne de Jésus et d'Anne de Saint-Barthélemi, l'estimable abbé Boucher nous trace ainsi leurs biographies :

ÉLÉONORE DE SAINT-BERNARD

Éléonore de Saint-Bernard était la fille de Jean Corbari Spinola, gentilhomme génois; et d'Éléonore de Bavière, de l'illustre famille de ce nom. Elle naquit le 6 mars 1577, à Spa, près de Liège, où sa mère prenait les eaux. Elle n'avait que huit ans, lorsque ses parents quittèrent l'Italie pour aller s'établir à Madrid. Ce fut là qu'elle perdit sa mère, à l'âge de douze ans.

Éléonore montra dès l'enfance un grand amour pour les pauvres. Un jour où elle n'avait pas autre chose à donner qu'un bijou très-précieux, elle le donna à un homme qui lui demandait l'aumône, en lui recommandant de se retirer aussitôt, de peur qu'on ne lui reprît ce qu'il venait de recevoir. On s'apercevait déjà qu'elle avait du goût pour la vie religieuse, parce qu'elle aimait à bâtir de petits couvents; et ce goût ne fit que croître avec l'âge. Une demoiselle que sa mauvaise santé obligeait de quitter le convent des Carmélites de Luesches lui ayant parlé avantageusement de cette maison, elle demanda à son père la permission de s'y présenter; et après quelque résistance il la lui accorda. Elle prit donc l'habit religieux dans ce monastère en 1597; et l'on ajouta le nom de Saint-Bernard à celui qu'elle portait déjà. La tendresse paternelle se réveilla dans le cœur

du chevalier Spinola, lorsque sa fille allait faire sa profession ; et il fallut que cette courageuse fille soutint un nouveau combat contre la nature. Elle en sortit victorieuse, et elle fit ses vœux le 4 octobre 1598.

La sœur Éléonore de Saint-Bernard se distingua dès son entrée en religion par un attrait singulier pour les mortifications corporelles et un courage héroïque à surmonter toutes les répugnances de la nature. Elle était si obéissante à ses supérieures, que s'étant une fois prosternée, comme on le fait en certains cas chez les Carmélites, elle resta toute la nuit dans cette gênante posture, parce qu'on avait oublié de la faire relever. Pendant l'oraison, son cœur était si embrasé de l'amour divin, qu'on dit avoir vu un jour des rayons de lumière sortir de sa poitrine. Elle aimait à servir les malades ; et il se présenta une occasion de satisfaire pleinement le goût qu'elle avait pour cette œuvre de charité : une maladie générale retenait à l'infirmerie les religieuses de la maison, et il n'y avait qu'elle et la prieure qui fussent en état de secourir les autres.

En 1599, quoiqu'on n'eût pas encore à Luesches connaissance du projet qui avait été formé, de faire venir en France des Carmélites espagnoles pour y établir leur Ordre, le frère François de l'Enfant Jésus prédit à la sœur Éléonore qu'elle serait du nombre de celles qu'on y enverrait. Lorsque la mère Anne de Jésus l'amena en France, elle voulut lui procurer la satisfaction de voir son père : pour la faire jouir de cette douce entrevue, il ne fallait que se détourner un peu de la route. Mais la sœur Éléonore ne voulut pas consentir à ce petit détour *parce que son obédience portait qu'elle irait droit en France*. Pendant le voyage, elle forma une intime liaison avec la sœur Anne de Saint-Barthélemi ; et, comme on l'a vu, elle fut la seule des religieuses espagnoles qui pensa que cette sœur devait prendre le voile noir, pour être établie prieure du nouveau monastère de Pontoise. La sœur Éléonore fut élue sous-prieure du couvent du faubourg Saint-Jacques, lorsque la mère Anne de Saint-Barthélemi vint y être prieure. Elle aida beaucoup cette mère à remplir les fonctions de sa place. *Une des grandes grâces que Dieu m'ait faites*, lui dit un jour la mère Anne de Saint-Barthélemi, *c'est de m'avoir donné l'aide de Votre Révérence. Ma*

filie, Dieu veut que nous ayons toutes les deux un même esprit et une même volonté.

La mère Anne de Jésus n'ayant pas voulu aller dans les Pays-Bas sans la mère Eléonore, celle-ci crut devoir l'y suivre. Elle fut employée à la fondation des Carmélites de Bruxelles, de Louvain et de Mons; et elle devint prieure du dernier de ces couvents. Elle y eut quelques chagrins, qui l'engagèrent à se démettre de sa place : mais la mère Anne de Jésus témoigna hautement qu'elle s'y était bien conduite. Pendant les quatre années que la mère Eléonore passa ensuite à Bruxelles, elle contribua à faire venir dans les Pays-Bas les Carmes réformés et la mère Anne de Saint-Barthélemi. En 1612, elle alla fonder avec cette mère les Carmélites d'Anvers; et elle fut miraculeusement guérie par elle d'une maladie grave qui l'attaqua dans cette maison. C'était pour la seconde fois qu'elle obtenait de Dieu cette grâce, par l'entremise de la mère Anne de Saint-Barthélemi. En 1617, elle fonda les Carmélites de Malines, et elle en fut prieure. Elle revint à Mons, pour y occuper la même place. Enfin, en 1622, on l'envoya fonder les Carmélites de Gand; et elle fut prieure de cette maison, où elle demeura jusqu'à sa mort.

La mère Eléonore se conduisit toujours avec beaucoup de sagesse et de douceur, dans les différents monastères qu'elle fut chargée de gouverner. Elle obtint des magistrats de Gand des secours spirituels pour les catholiques que les Hollandais persécutaient dans les Pays-Bas. Après la mort de la mère Anne de Saint-Barthélemi, elle fit poursuivre à Rome l'affaire de sa béatification. Les dépositions qu'elle fit à ce sujet étaient si remplies de l'esprit de Dieu, que les commissaires apostoliques disaient qu'on remplirait un jour à son égard de semblables formalités. Son attrait pour le service des malades était toujours le même : elle voulait qu'on n'épargnât rien pour les soulager, et surtout qu'on prit soin des jeunes religieuses, *qui sont, disait-elle, l'espérance de la maison.* Elle se privait elle-même de ce qui était à son usage, pour le leur donner.

Plus les mystères de la religion lui paraissaient incompréhensibles, plus elle était portée à les croire. *Cette foi déstituée de raisons humaines, disait-elle, me porte à la dévotion.* Dieu, pour l'éprouver

pendant quelque temps, permit que l'effrayante pensée de sa réprobation future roulât dans son esprit : mais ensuite il la délivra de ses frayeurs. Elle eut des vues surnaturelles sur des choses qu'elle ne pouvait naturellement connaître. L'idée de son indignité la portait quelquefois à se retirer de la sainte table; mais elle ne le fit plus, après l'avertissement qu'une novice lui donna d'une manière agréable. *Ma mère*, lui dit-elle, *en vous retirant de la table eucharistique, parce que vous ne vous croyez pas disposée à la communion, vous faites comme un paysan qui, devant recevoir le roi, le ferait attendre à la porte, sous prétexte que ses plats et ses pots ne seraient pas bien rangés.*

La mère Eléonore fut tourmentée, presque toute sa vie, par les douleurs de la pierre; et son amour pour Dieu lui rendait précieuses ces cruelles douleurs. Un jour qu'elle souffrait plus qu'à l'ordinaire, elle engagea la mère Anne de Saint-Barthélemi à demander à Dieu qu'il lui donnât quelque soulagement dans ses souffrances; et pendant ce temps-là, elle le priait de son côté de la faire souffrir encore davantage. La mère Anne, à qui Dieu fit connaître ce secret, dit à la mère Eléonore : *Qu'est-ce que ceci? Vous me faites prier pour votre soulagement, et vous demandez de plus grandes souffrances!* Dans sa dernière maladie, elle recommandait principalement aux religieuses qui entouraient son lit *la fidélité à la grâce et l'obéissance aux supérieurs.*

La mère Eléonore de Saint-Bernard mourut saintement à Gand, le 12 avril 1639; et on lui attribue plusieurs miracles. Les Carmélites de cette ville, quand elles vinrent en France en 1783, y apportèrent son corps, qu'elles reportèrent dans leur patrie en 1790.

(Sa Vie a été écrite par le P. Marchand, religieux Franciscain. Nous n'avons pas pu nous procurer cet ouvrage; et nous avons été obligé de nous borner à l'extrait qu'on en trouve dans l'*Hist. man. de la fond. des Carmél. de France*, 1 vol. Paris.)

SABELLE DE SAINT-PAUL.

La sœur Isabelle de Saint-Paul naquit à Anvers, le 16 janvier 1560. Don Martin de Chavaria, son père, était un gentilhomme espagnol, qui avait épousé dans les Pays-Bas une demoiselle dont on ignore le nom. Isabelle était l'aînée des cinq enfants qu'il eut de son épouse. On ne sait rien de son enfance ni des premières années de sa jeunesse : on sait seulement qu'elle avait dix-sept ans, lorsque les troubles des Pays-Bas obligèrent son père de retourner en Espagne.

A l'âge de vingt ans, après avoir consulté son confesseur, elle fit vœu d'embrasser la vie religieuse. Son père songeait alors à la marier avec un de ses cousins germains : mais comme elle savait qu'il était rempli de religion, elle ne fit pas difficulté de lui faire part de l'engagement sacré qu'elle avait contracté. Elle le pria seulement de choisir lui-même l'Ordre où elle devait entrer ; et elle soumettait à son choix les ordres des Franciscaines, des Dominicaines et des Carmélites. Don Martin de Chavaria consulta le célèbre P. Grenade, Dominicain ; et celui-ci répondit à Isabelle par un billet qu'elle conserva longtemps, et dont M. de Bérulle lui fit faire le sacrifice lorsqu'elle était en France. Ce billet était conçu en ces termes. *Ce qui brille le plus à présent dans l'Église de Dieu, c'est la réforme de la mère Térèse ; prenez ceci pour la volonté de Dieu.* Ce Père lui recommandait aussi de ne se présenter pour être Carmélite qu'après s'être exercée à la pratique des vertus de cet état. *Sans cette précaution, ajoutait-il, bien des personnes religieuses, même avec de la vocation, se montrent mal dans le cloître.*

D'après cet avis, la jeune Isabelle renonça aux parures et s'adonna à l'oraison, jusqu'à y passer des nuits entières. Elle jeûnait fréquemment ; et cette année-là elle le fit depuis le jeudi saint jusqu'au jour de Pâques. Elle traitait son corps avec une grande rigueur ; et non contente de se mortifier en secret, elle allait servir en public les malades dans les hôpitaux. Un genre de vie si austère épuisa bientôt ses forces : et lorsque le P. Mariano de Saint-Benoît, un des premiers Carmes réformés, qui travaillait à la faire recevoir chez

les Carmélites, lui écrivit de la part de sainte Térèse qu'elle pouvait choisir celui de ses couvents qui lui conviendrait, le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'y entrer. Il lui fallut sept à huit ans pour la rétablir; et elle ne prit l'habit religieux à Burgos que le 20 décembre 1588. On ajouta le nom de Saint-Paul à celui qu'elle portait déjà. La pauvreté du couvent qu'elle choisit lui avait paru d'abord une raison de ne pas s'y présenter. *Quand on est dans le besoin, disait-elle, le travail devient nécessaire; et ce travail peut nuire à l'esprit d'oraison.* Elle était même sur le point d'aller au couvent de Palencia. Mais la mère Thomassine la fit changer de sentiment, en lui disant *que le travail commandé par l'obéissance n'est jamais contraire à l'esprit de prière.*

La sœur Isabelle de Saint-Paul conserva dans le cloître le goût qu'elle avait dans le monde pour la prière et la mortification. Son exactitude à garder le silence était si grande, qu'elle passait quelquefois des jours entiers sans dire une parole. Elle était si retenue dans ses regards, qu'après quelques mois de séjour dans la maison, elle n'en connaissait pas encore bien les endroits les plus fréquentés. Elle fit profession, le 28 mars 1590. Pour modérer l'attrait qu'elle avait pour la vie contemplative, on la chargea, dès qu'elle eut fait ses vœux, de remplir les fonctions d'infirmière et de provisoire. (Chez les Carmélites, la provisoire a soin des provisions qui se trouvent dans la maison, et pourvoit à la nourriture de la communauté.)

M. de Brétigny, qui était originaire de Burgos, y séjournait ordinairement pendant les voyages qu'il faisait en Espagne. Ainsi, les Carmélites de cette ville furent les premières instruites du projet qu'on avait d'établir leur Ordre en France. Zélée pour le succès de cette entreprise, la sœur Isabelle écrivit aux supérieurs, afin de les engager à la favoriser. Elle ne parla pas du désir qu'elle avait d'y être employée; mais elle fut très-satisfaite quand le provincial lui annonça que la mère Anne de Jésus l'avait demandée et que son départ était fixé au lendemain.

La sœur Isabelle fut nommée prieure des Carmélites de Pontoise, après la mère Anne de Saint-Barthélemi; et pendant les deux ans qu'elle occupa cette place, elle fut un modèle de vertu. M^{me} Acairie disait d'elle : *Je n'ai jamais vu d'esprit mieux réglé; elle est*

tout entière à chaque action, sans en anticiper le moment et sans la confondre avec un autre. La mère Isabelle veillait à ce qu'on ne fit pas de fautes dans la récitation de l'office divin; et elle disait « qu'une religieuse ne pouvait pas mettre trop d'exactitude à cet « exercice, parce qu'elle priait devant Jésus-Christ présent dans le « saint sacrement. » Elle disait encore : *Il est du devoir d'une prieure de prendre garde à ce que tout ce qui sert au saint sacrifice soit tenu avec ordre et respect.* Sa dévotion à Jésus-Christ immolé sur l'autel la portait à entendre toutes les messes qu'on disait dans le couvent; et cette dévotion ne l'empêchait pas de remplir toutes les obligations de sa place. Elle avait tant de complaisance pour les Carmélites françaises, qu'elle s'accommodait de leur nourriture, quoiqu'elle y eût beaucoup de répugnance. Par amour pour la pauvreté religieuse, elle n'abandonnait ses habits que quand la vétusté les avait mis hors d'état de lui servir. *Il faut,* disait-elle, *porter pauvrement un habit pauvre.* Elle obéissait ponctuellement aux moindres ordres des supérieurs. Enfin, elle avait tant d'attrait pour les humiliations et les mépris, qu'elle portait envie aux personnes qui étaient dans le cas d'en éprouver.

La mère Anne de Jésus, qui partit pour Bruxelles au mois de janvier 1607, demanda bientôt que la mère Isabelle de Saint-Paul vint l'aider à fonder des maisons de Carmélites dans les Pays-Bas. D'après l'avis de M. Gallemant, celle-ci alla rejoindre l'autre, au mois d'octobre de la même année. Elle fut employée à la fondation des Carmélites de Louvain; et elle fonda celles de Tournai et de Valenciennes. Elle revint ensuite au couvent de Louvain, où elle resta jusqu'à sa mort. C'était elle qui avait fait bâtir ce monastère, avec les seuls fonds de la Providence. Aussi disait-elle : *La Providence est le grand trésor des élus; et notre sainte Mère ne nous en a pas laissé d'autre.*

Elle montra beaucoup de patience dans les maladies dont Dieu l'affligea. Elle disait dans la dernière : *Nous n'avons que cette vie pour souffrir avec Jésus-Christ; et nous avons toute l'éternité pour jouir de sa sainte présence.* Quand on lui demandait ce qui pouvait la soulager, elle répondait : *Tout m'est égal; vous avez trop de soin de moi.* Elle se confessait souvent dans les derniers temps de sa vie:

et comme on s'en étonnait, parce qu'on ne lui voyait faire aucun mal, elle dit : *N'est-ce pas assez que je ne fasse aucun bien ?* Elle mourut à Louvain le 6 mai 1641. Le peuple de cette ville, qui la regardait comme une sainte, vint en foule pour la voir après sa mort; et afin de satisfaire sa dévotion, on fut obligé de laisser, pendant trois jours, le corps de la défunte exposé près de la grille.

L'oraison jaculatoire que la mère Isabelle de Saint-Paul faisait ordinairement était celle-ci : *Béni soit le Dieu des Anges.* Elle avait pour maxime qu'*il faut parler peu et agir beaucoup.* Quand elle avait quelque chose à faire, elle disait : *Consultons le Seigneur avant tout.* Elle disait encore : *Le meilleur fruit de l'oraison est d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même.* (V. l'Hist. man. de la fond. des Carmél. de France, 1. vol. Paris.)

ISABELLE DES ANGES.

La mère Isabelle des Anges naquit, le 5 février 1565, à Villacastin, dans le diocèse de Ségovie, de parents nobles et vertueux. Son père se nommait don Jean Marquez Messia : il était très-consideré à la cour d'Espagne; et pendant cinq ans il fut chargé des affaires du roi Catholique auprès du duc de Florence. Sa mère s'appelait Marie Ibagnez. Ils eurent quatre fils et quatre filles : sept de ces enfants entrèrent dans l'état ecclésiastique ou dans l'état religieux : l'aîné des fils fut le seul qui resta dans le monde.

Dès son enfance Isabelle joignait aux agréments de la figure une si grande douceur de caractère, qu'on la nommait *Isabelle la Pacifique.* Elle était pieuse envers Dieu, dévote à la sainte Vierge, soumise à ses parents, et sensible à la misère des pauvres. Malgré ses bonnes qualités, elle avait beaucoup de répugnance pour la vie religieuse; et dans la crainte qu'on ne l'y destinât, elle ne voulait point apprendre à lire. Elle prit du goût pour les parures; mais ce goût naissant fut bientôt réprimé par l'éducation chrétienne qu'on lui donnait. Elle conçut une affection particulière pour une de ses

sœurs, qui s'appelait Béatrix : elles s'exerçaient, avec une sainte rivalité, à la pratique des vertus de leur âge ; quelquefois elles jeûnaient au pain et à l'eau, et quelquefois aussi elles portaient le cilice.

Pendant l'avent de 1588, les deux sœurs faisaient une confession générale, lorsque Dieu les appela au Carmel. Après avoir obtenu le consentement de leurs parents, elles prirent ensemble l'habit religieux chez les Carmélites de Salamanque, le 6 mai 1589. Au nom que portait Isabelle, on ajouta celui des Anges.

La promptitude avec laquelle la sœur Isabelle des Anges avait obéi à la vocation divine ne lui avait pas ôté sa répugnance pour la vie religieuse, dès l'instant même où elle était entrée dans le monastère. La première fois qu'elle parut au parloir, il lui sembla que chacune des pointes de la grille lui perçait le cœur. Mais Dieu vint à son secours ; et le lendemain du jour où elle prit l'habit, elle se prêta avec une admirable facilité aux pratiques de son état les plus difficiles. Elle était surtout exacte à garder le silence. *En entrant dans cette maison*, disait-elle, *j'ai vu une sainte qui mit son doigt sur sa bouche, pour me faire entendre que je devais me taire*. Par amour pour l'humilité et le travail, elle désirait de n'être que sœur converse : mais on s'y opposa, et le P. Ribera, Jésuite, lui dit à ce sujet *que l'humilité et le travail se trouvaient aussi avec le voile noir*. Elle fit profession avec sa sœur, le 31 août 1590. Elle remplit avec zèle les différents offices dont elle fut chargée. Elle avait de l'attrait pour les pénitences et les mortifications : elle aimait à aider ses compagnes dans leurs travaux et à servir les malades. Après la mort d'une infirme dont elle avait pris soin pendant quatorze ans, elle dit à des religieuses qui paraissaient étonnées qu'elle fût affligée de cette mort : *Vous ne savez pas ce que je perds, en ne pouvant plus servir Dieu dans la personne de sa servante*.

Isabelle était sous-prieure du couvent de Salamanque, lorsqu'on vint y chercher la mère Anne de Jésus pour l'emmener en France. Elle ressentit la joie la plus vive, quand M. de Bérulle lui annonça que le général l'avait nommée pour être aussi employée à l'établissement du Carmel français. Le provincial voulait entreprendre de la retenir en Espagne : mais ayant entendu une voix qui lui parlait

intérieurement, il la laissa suivre son obéissance. On a vu que dans le voyage la colonie du Carmel espagnol courut quelques dangers. La mère Isabelle y montra tant de courage, que les dames françaises l'appelaient *la vaillante Espagnole*.

Pendant que la mère Anne de Jésus fut en France, elle ne négligea rien pour perfectionner la mère Isabelle des Anges dans la pratique des vertus religieuses. Elle la prit avec elle, quand elle alla fonder le couvent des Carmélites de Dijon, et l'en fit sous-prieure. Elle aurait bien voulu l'emmener dans les Pays-Bas, quand elle s'y retira : mais la mère Isabelle refusa de la suivre. Les Carmélites d'Espagne, et les parents que cette mère avait dans ce pays, voulurent aussi la faire revenir dans sa patrie. Elle résista toujours à leurs pressantes sollicitations : *Notre-Seigneur et la sainte Vierge*, disait-elle à ce sujet, *m'ont donné la France pour partage; et je ne la quitterai jamais.*

En 1606, lorsque la mère Isabelle passa par Paris pour aller fonder les Carmélites d'Amiens, la mère Anne de Saint-Barthélemi, par déférence pour elle, voulut qu'elle donnât l'habit religieux à deux postulantes du premier monastère. La duchesse de Longueville la présenta alors à Marie de Médicis et à Madame Elisabeth, qui fut depuis reine d'Espagne : ces princesses lui firent le plus gracieux accueil. A Amiens, elle fut très-estimée du comte et de la comtesse de Saint-Paul. Cette princesse, qui n'avait pas encore eu d'enfant, accoucha d'un fils qui fut duc de Fronsac; et elle crut qu'elle devait sa naissance aux prières de la mère Isabelle. Un an après qu'il fut né, elle obtint encore, par les prières de la même religieuse, la guérison de cet enfant chéri : de sorte qu'elle disait publiquement que son fils était deux fois redevable de la vie à la mère Isabelle. Avant de partir pour aller faire la fondation des Carmélites de Rouen, cette mère introduisit celles d'Amiens dans la nouvelle maison qu'on leur avait bâtie. Elle fonda le premier couvent des Carmélites de Bordeaux, en 1610; celui de Toulouse, en 1616; et celui de Limoges, en 1618. Elle resta jusqu'à sa mort dans le dernier de ces monastères.

La mère Isabelle avait tant d'affection pour le sacrement de l'Eucharistie, qu'elle faisait elle-même les pains qui étaient des-

tinés au saint sacrifice, et blanchissait les linges qui servaient à l'autel. Le ton dévot avec lequel elle chantait l'office divin attirait le peuple à l'église des Carmélites; et l'on se disait mutuellement : *Allons entendre chanter la bonne mère espagnole*. Elle parlait la langue française assez bien pour se faire entendre : néanmoins, par esprit d'humilité, elle ne se confessa, pendant les quarante ans de son séjour en France, que par l'entremise d'une autre religieuse, qui répétait en français ce que la mère Isabelle disait en espagnol. Les rigoureuses pénitences qu'elle faisait étaient plus admirables qu'imitables. Quoiqu'elle eût été élevée sous le gouvernement des Carmes, elle s'accoutuma sans peine au gouvernement des ecclésiastiques que le Pape avait établis supérieurs de l'Ordre en France. Lorsque la division se mit dans le Carmel français par rapport à la supériorité, en l'année 1618, elle dit hautement : *Dieu n'est pas du côté des religieuses qui tiennent pour les Carmes; et ce qu'elles désirent n'aura pas lieu*.

La mère Isabelle des Anges fut intimement liée avec la mère Magdeleine de Saint-Joseph. Quand ces deux grandes âmes se trouvaient ensemble, la mère Magdeleine rendait honneur à la mère Isabelle comme à sa maîtresse dans l'état religieux. De son côté, la mère Isabelle disait qu'elle *n'était pas digne de délier les cordons de la chaussure de la mère Magdeleine*; et quand elle apprit sa mort, elle dit que *l'Ordre faisait une grande perte*.

Trois ans avant de mourir, la mère Isabelle obtint des supérieurs qu'elle ne serait plus mise en charge dans la communauté; et elle n'en fut pas moins fidèle à la règle. Quand on lui représentait que son âge et ses infirmités demandaient qu'elle se ménageât, et que telle était l'intention des supérieurs, elle répondait : *Mes supérieurs veulent que je tende à la perfection, et je ne puis y arriver qu'en faisant ce que font les autres*. Les attaques d'apoplexie et les convulsions qui la conduisirent au tombeau commencèrent dans le mois de janvier 1644, et pendant les neuf mois qu'elles durèrent elle montra beaucoup de patience et d'union avec Dieu. Elle mourut saintement, le 14 octobre de la même année. Son visage parut après sa mort plus beau qu'auparavant; et le peuple accourut en foule à ses funérailles. On lui attribue plusieurs miracles.

Voici quelques-unes de ses maximes. *J'aimerais mieux, disait-elle, que toute la communauté fût malade, que d'y voir faire des fautes.... Les religieuses doivent se montrer aux séculiers le moins qu'elles peuvent, afin de leur donner une grande idée de l'état religieux.... Les personnes qui sont fidèles à la grâce, prennent garde qu'en maladie leur âme ne devienne infirme comme leur corps.... Brièveté de travail, éternité de repos.... Les âmes du purgatoire sont comme des reines captives qui ne peuvent s'aider elles-mêmes.*

(Voyez sa Vie, qui l'a paru in-8°, en 1658, à Paris, chez Vitré ; et l'*Hist. man. de la fond. des Carmél. de France, voy. Limoges.*)

BÉATRIX DE LA CONCEPTION.

La sœur Béatrix de la Conception naquit à Arevalo, le 5 novembre 1569. Son père se nommait don Pierre de Zunigua ; et sa mère, Antoinette Polomeca : ils étaient tous deux de l'illustre maison des ducs de Béjar. Lorsque sa mère était enceinte d'elle, un saint homme lui prédit qu'elle accoucherait d'une fille, et que cette fille serait religieuse et sainte.

Béatrix montra, dès l'enfance, un grand éloignement pour le mensonge ; elle aimait à prier Dieu, était dévote à Jésus crucifié et à la sainte Vierge, et récitait tous les jours l'office de la Conception immaculée. A l'âge de quatorze ans, elle se sentit appelée à l'état de Carmélite, et fit vœu de conserver sa virginité. S'étant ensuite armée de courage, elle fit part à son père de la disposition où elle était, et du vœu qu'elle avait fait. Don Pierre de Zunigua, qui aimait tendrement sa fille, fut très-mécontent du parti qu'elle voulait prendre. Il dissimula d'abord son mécontentement ; et il tâcha de la détourner de son dessein, en lui exposant avec douceur les raisons qu'il croyait propres à faire impression sur elle. Mais quand il vit qu'elle donnait de solides réponses à tout ce qu'il disait, il devint furieux, et peu s'en fallut qu'il ne la perçât d'une lance qui se trouvait auprès de lui. L'opposition qu'il mettait aux vues de sa

filles, dura pendant six ans. On aurait peine à exprimer tout ce qu'elle souffrit alors ; et dans la suite, elle disait elle-même qu'il *n'en avait jamais tant coûté à aucune religieuse pour entrer dans son état.*

Enfin, Dieu exauça les prières de Béatrix, et remplit ses desirs. Don Pierre de Zunigua étant tombé dangereusement malade, rentra en lui-même, et se repentit d'avoir contrarié la vocation de sa fille. Dès qu'il fut guéri, il la conduisit au couvent des Carmélites de Salamanque. Elle y prit l'habit religieux, au mois de mars 1589 : au nom qu'elle portait déjà, on ajouta celui de la Conception, à cause de la dévotion qu'elle avait toujours eue à ce mystère. La sœur Béatrix de la Conception fit son noviciat avec la sœur Isabelle des Anges ; et elle prononça ses vœux, le 14 septembre 1590. Son père fut si touché du recueillement qu'elle fit paraître dans cette cérémonie, qu'il ne put s'empêcher de dire : *Il semble que ma fille soit seule avec Dieu dans l'univers.*

Béatrix se distinguait de ses compagnes par son exactitude à garder le silence, son courage à pratiquer des mortifications corporelles, et sa promptitude à obéir aux moindres volontés des supérieurs. Elle aimait à prier devant le Saint-Sacrement. *Il m'est impossible,* disait-elle à ce sujet, *de laisser à le Créateur pour tenir compagnie aux créatures.*

Un an après qu'elle eut fait profession, elle perdit son père. Dieu lui révéla sa mort ; et elle demanda au Seigneur la grâce de souffrir dans ce monde pour le défunt, s'il devait souffrir dans le purgatoire. On crut que sa demande avait été exaucée : car elle fut tout à coup frappée d'une maladie extraordinaire, qu'elle garda pendant deux ans, et dont elle eut des ressentiments tout le reste de ses jours.

La sœur Béatrix était infirmière du couvent de Salamanque, lorsqu'on vint y chercher la mère Anne de Jésus pour l'emmener en France. On a vu qu'elle demanda avec instances qu'il lui fût permis de l'accompagner, et que cette permission lui fut accordée. Dans le voyage, elle fit un sacrifice qui mérite d'être remarqué : elle ne voulut pas descendre de voiture, pour aller voir une de ses parentes qui était religieuse dans un monastère près duquel on passait.

Le jour où l'on prit possession de la maison priorale de Notre-

Dame-des-Champs, la mère Anne de Jésus dit à la sœur Béatrix de faire la lecture au réfectoire : elle obéit sans répliquer, quoiqu'elle n'entendit pas la langue française. Dans le commencement de l'année 1605 cette mère l'emmena avec elle, quand elle alla fonder les Carmélites de Pontoise ; et elle la fit sous-prieure de ce couvent. Dans la même année, elle l'emmena encore, quand elle alla fonder les Carmélites de Dijon ; parce qu'elle voulait l'avoir avec elle dans ce couvent.

La mère Béatrix, qui aimait les Carmélites françaises, n'aurait peut-être jamais quitté la France, si la mère Anne de Jésus ne l'avait pas déterminée, par les instances qu'elle lui fit, à s'en aller avec elle dans les Pays-Bas. Depuis ce moment, elle ne la quitta presque plus : elle était sa confidente et sa consolatrice ; elle l'aidait dans ses opérations, et la servait dans ses maladies.

Après la mort de la mère Anne de Jésus, la mère Béatrix fut élue prieure du monastère de Bruxelles. Dieu prédit qu'elle remplirait cette place avec distinction ; et par la douceur et la prudence de son gouvernement, elle vérifia la prédiction divine. Le zèle du salut des âmes lui faisait dire : *J'aimerais mieux mourir mille fois, que de voir commettre une faute de propos délibéré.* Son cœur était si uni à Dieu, qu'elle disait encore : *Il ne faut pas même lever de terre un brin de paille, si on ne le fait pas pour l'amour de Dieu.* Dure à l'égard d'elle-même, elle était pleine de douceur à l'égard des autres ; et ses paroles donnaient de la consolation aux âmes affligées.

L'estime dont la mère Béatrix jouissait à Bruxelles, non-seulement dans le monastère, mais encore dans la ville et à la cour de l'infante Isabelle, lui fit désirer de retourner en Espagne. Elle était persuadée qu'on l'avait oubliée dans ce royaume, depuis vingt-six ans qu'elle en était sortie ; et qu'elle pourrait y mener une vie obscure et cachée en Dieu avec Jésus-Christ. D'ailleurs, elle regrettait toujours son couvent de Salamanque, à cause de sa pauvreté. On dit aussi que son neveu, le comte-duc d'Olivarez, premier ministre d'Espagne, la pressa de revenir dans son pays natal. Elle obtint donc du général des Carmes de la Congrégation espagnole la permission de revenir sous son obéissance. Les Carmélites des Pays-Bas, les Carmes de la Congrégation italienne qui les gouvernaient,

et toute la cour de l'infante, firent tous leurs efforts pour la retenir à Bruxelles : mais elle persista dans sa résolution, et quitta cette ville dans le mois d'avril 1630. Elle portait encore l'habit avec lequel elle était sortie d'Espagne; et depuis la mort de la mère Anne de Jésus, elle faisait usage du manteau que cette respectable mère lui avait laissé, et dont elle s'était servi pendant cinquante et un ans : les Carmélites de Salamanque conservent précieusement ce manteau, comme ayant été porté par deux saintes.

L'infante Isabelle fit les frais du retour de la mère Béatrix en Espagne, et lui donna des personnes pour l'accompagner dans la route. Les Carmélites de Bruxelles écrivirent à celles de Salamanque, à l'occasion du départ de la mère Béatrix; et les prièrent de leur envoyer un des bras de cette mère quand elle serait morte : tant était grande l'idée qu'elles avaient de sa sainteté.

La mère Béatrix passa par Douai, Cambrai, Paris et Bordeaux. De cette dernière ville, elle écrivit à la mère Isabelle de Saint-Paul, qu'elle avait retrouvé le premier couvent de Paris dans la même ferveur où elle l'avait laissé en partant pour les Pays-Bas. Les supérieurs des Carmélites de France avaient ordonné que dans toutes les maisons où elle passerait, on lui rendit les honneurs qu'on rendait aux fondatrices. Partout on lui fit des instances pour qu'elle restât dans le royaume; et partout elle répondit, qu'elle *voulait mourir sous l'obéissance des supérieurs qui avaient reçu ses vœux*. En passant par Albe, elle visita le tombeau de sainte Térése. Enfin, le 27 juin 1630, elle arriva au monastère de Salamanque; et elle n'y trouva que quatre des religieuses qu'elle y avait laissées.

Quatre mois après son arrivée au couvent de Salamanque, on voulut l'élire prieure : mais elle s'y opposa, en disant avec humilité, qu'elle *ne connaissait pas assez la maison, pour se charger de la gouverner*. A son refus, on nomma sa sœur, qui était aussi Carmélite. Mais celle-ci étant morte au bout de quelques mois, la mère Béatrix fut obligée de consentir à prendre sa place. Elle montra à Salamanque les talents et les vertus qu'elle avait montrés en France et dans les Pays-Bas. Elle avait toujours le don des miracles; et on dit qu'elle les opérât en faisant trois signes de croix.

Lorsque la mère Béatrix eut achevé son priorat, elle obtint des

supérieurs la grâce de n'être plus que simple religieuse. Dieu l'éprouva par des peines d'esprit et des maladies de corps; et néanmoins elle continua d'observer tous les points de la règle, et de faire des pénitences rigoureuses. Sentant ses forces épuisées, elle se mit au lit, le mardi de Pâques de l'année 1646. Son corps entier n'était qu'une plaie, et les souffrances étaient continuelles : malgré ce douloureux état, elle voulut encore communier à jeun. Elle reçut l'extrême-onction, le 11 mai de la même année; et le lendemain elle mourut paisiblement. On tira son portrait après sa mort : ses funérailles se firent avec solennité; et l'on rapporte que plusieurs malades furent guéris en touchant son manteau.

(Voir l'*Hist. man. de la fondation des Carmélites de France*. 1 vol. Paris.)

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

VIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

Voyage de M. de Brétigny en Espagne, quelques années avant la Fondation du Carmel de Paris. — Il essaye, mais en vain, d'obtenir des Carmélites espagnoles pour la France. — Obligé de renoncer pour le moment à son dessein, il emporte avec lui les livres de la sainte Fondatrice, et les fait traduire en langue française. — Cette lecture redouble dans les Français le désir d'avoir des filles de sainte Tère. — Ils y travaillent pendant plusieurs années; enfin leurs démarches sont couronnées de succès. — MM. de Brétigny, de Bérulle, René Gauthier, et trois dames françaises, viennent en Espagne, et amènent en France six Carmélites espagnoles.

Quelques années avant notre départ pour la France, M. de Brétigny avait fait un voyage en Espagne. Il sollicitait, avec les plus vives instances auprès des supérieurs de l'Ordre, l'autorisation d'emmener des Carmélites espagnoles en France; mais il ne put alors réussir dans son dessein. Ne pouvant obtenir des Carmélites, il emporta les livres de la Sainte et les fit traduire en français. Comme dans ces livres elle parle tant en faveur de la France, les serviteurs et les servantes de Dieu qui avaient de la dévotion à notre sainte

Fondatrice, s'affectionnèrent de plus en plus à elle, et prirent un nouveau courage.

Ils réunirent dans quelques villes une élite de demoiselles très-vertueuses pour les initier peu à peu à l'esprit de ce nouvel Ordre. Ces réunions une fois bien établies, ils demandèrent au roi l'autorisation de fonder un monastère à Paris, désirant à cette fin faire venir des Carmélites d'Espagne; mais dans le cas où les Carmélites ne seraient pas accordées, leur plan était de faire venir d'Espagne nos constitutions, et de les enseigner à ces demoiselles qu'ils avaient réunies dans le but de leur donner l'habit et de les rendre filles de l'Ordre de notre sainte mère Tèreise.

Ce premier fondement posé, ce serviteur de Dieu que j'ai nommé plus haut, M. de Brétigny revint en Espagne, et amena avec lui trois dames françaises de qualité (1). Elles devaient, s'il réussissait dans son entreprise, conduire avec elles les religieuses espagnoles en France. De plus, durant leur séjour en Espagne, elles devaient apprendre la langue du pays. MM. René Gauthier et de Bérulle se rendirent aussi en Espagne, et ce ne fut pas sans courir de grands dangers sur mer, ainsi qu'ils le racontent eux-mêmes. Car Notre-Seigneur éprouvait leurs courages de toutes les manières et en toutes sortes d'occasions. Mais ils étaient si fidèles à Dieu et si fermes dans leur dessein, que rien ne les ébranlait. Ils furent plusieurs mois en Espagne sans pouvoir obtenir que l'Ordre leur donnât des religieuses. Voyant cela, M. de Bérulle et les

(1) M^{me} du Pucheu, M^{me} Jourdain, et M^{lle} Rose Lesgu.

autres firent leur devoir, et ils travaillèrent presque une année entière avant d'obtenir des supérieurs de l'Ordre ce qu'ils demandaient. Ils eurent à endurer bien des travaux et bien des affronts ; et cela, parce qu'on ne les connaissait point pour aussi grands serviteurs de Dieu qu'ils l'étaient ; car ils le sont grandement ; et leurs œuvres et le zèle qu'ils montrent pour la gloire de Dieu attestent leur grande religion. Mais afin que leur vertu fût plus purifiée, Dieu permit qu'on ne les tint point pour ce qu'ils étaient ; quelques-uns disaient que c'étaient des hérétiques, et d'autres choses semblables. Ils souffraient tout avec patience et humilité ; et persévérant dans une pareille conduite, ils finirent par réussir dans leur entreprise.

CHAPITRE II

La petite colonie quitte Avila le 29 août, fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste, et se met en marche pour la France. — Particularités du voyage.

Enfin notre Père Général, François de la Mère de Dieu, avec quelques Pères de l'Ordre, vint à Avila pour conclure notre départ. Nous partîmes, en effet, le matin de la fête de la *Décollation de saint Jean-Baptiste*. Notre Père Général nous accompagna une bonne partie du jour. Quand il dut nous quitter, nous lui demandâmes sa bénédiction. Il nous la donna avec une émotion qui fut partagée par les religieuses. Les filles et le Père faisaient, en se séparant, un grand sacrifice à Dieu.

Deux religieux de notre Ordre, grands serviteurs de Dieu, deux prêtres français, dont l'un était M. de Bé-rulle, M. René Gauthier avec trois Français à cheval et quelques Espagnols nous accompagnèrent dans ce voyage. Les trois dames françaises étaient seules en un carrosse, et les six religieuses dans un autre. Nous nous réunissions dans les hôtelleries. Les dames françaises nous enseignaient leur langue; il faut en convenir, nous n'y fîmes point de grands progrès; nous

profitâmes assez cependant pour comprendre la plus grande partie de ce qu'on nous disait. Mais nous ne parlions pas bien ; à peine en pouvions-nous dire quelques phrases. Notre-Seigneur voulut nous mortifier en ce point, et je crois que ce fut meilleur pour nous. Car nous ne nous sommes pas mal trouvées de parler peu : chaque nation a ses coutumes.

Nous avançons heureusement dans notre voyage ; mais le démon qui voyait combien ses desseins pouvaient être ruinés par notre entreprise, commença, Notre-Seigneur le permettant ainsi, à nous exercer par des contre-temps et par les ennuis les plus pénibles. Je laisse à considérer ce que durent souffrir de pauvres femmes dans un si long voyage : qu'on juge surtout combien il en coûtait à des religieuses, je ne dis pas de marcher souvent à pied, mais de se voir exposées à la vue des gens, et d'être obligées d'accepter le secours du premier venu, pour se tirer des endroits pendants en précipices, ou de profonds bourbiers. Je ne puis penser à tant de périls, sans frissonner encore de crainte.

Mais je ne saurais donner d'assez justes louanges aux Français, pour les soins qu'ils ne cessèrent de prendre de nous, et pour la vertu qu'ils firent constamment paraître. Ils nous traitaient avec tant d'égards, leur conduite était si parfaite, que nous en demeurions infiniment obligées, et que nous en étions toutes confuses. Dans tout ce long voyage, ils ne firent pas entendre le moindre mot messéant, ni aucune parole d'impatience ; ils ne se permirent même pas aucun de ces

mots plaisants par lesquels on cherche naturellement à faire diversion des ennuis et des fatigues de la route. J'en bénissais le Seigneur; j'estimais leur vertu et leur perfection; j'étais ravie du respect qu'ils portaient à l'habit de la très-sainte Vierge et de notre sainte mère Térése.

Avant d'arriver à Bayonne, nous eûmes une journée où la pluie tomba tellement par torrents, que ni le coche ni ceux qui étaient à cheval ne pouvaient avancer pour nous donner quelque soulagement. Dans cet état, le bon Maître voulait éprouver la patience de ses serviteurs et de ses servantes. La nuit nous surprit sur une haute montagne; et il faisait si obscur, que nous ne pouvions même voir notre main. Enfin, force nous fut de rester là, sans autre hôtellerie. C'était la veille de la fête de saint Matthieu, et nous l'ignorions tous. Dieu voulut que nous fussions tellement dépourvus, qu'il n'y avait ni pain, ni vin, ni eau, si ce n'est celle qui tombait du ciel; et elle tombait en si grande abondance, qu'on eût dit qu'on la versait à pleins seaux sur nous. L'air était tellement agité, qu'il semblait que tout allait se renverser. La mer qui était voisine, faisait entendre d'affreux mugissements; en d'autres circonstances, j'en aurais été grandement effrayée. Mais durant tout le voyage, mon âme était le plus ordinairement visitée par la présence de son Époux; j'en recevais de grandes consolations et de grandes faveurs, une paix et une tranquillité qui étaient vraiment du ciel. Une seule fois cette paix fut troublée : je m'attristai s à la pensée qu'étant si peu de chose, et simple sœur con-

verse, je serais plutôt à charge qu'utile à l'Ordre. Mais le divin Maître m'apparut attaché à la croix et plein d'amour pour mon âme; il me consola et me dit : *Ma fille, prends courage, je t'aiderai et je serai avec toi.* A partir de ce moment, il ne me resta plus ni peine ni solitude intérieure. Je sentais, ce me semble, que déjà le monde entier était à moi, et que j'étais comme une reine, jouissant d'une grande liberté dans mon âme. Je goûtais une vraie consolation à la vue des petits mépris que, pour l'amour de mon Dieu, je pourrais avoir à subir en ce monde. Tout le temps du chemin, mon âme jouissait d'une présence de la très-sainte Trinité tellement intime, que ni les dangers si nombreux ni aucun accident ne me l'enlevaient; je demeurais constamment recueillie en oraison.

Ce même jour, nous passions un pont jeté sur une grande rivière. A peine étions-nous au milieu, que le malin esprit tenta de nous précipiter dans la rivière, au fond des eaux. Tout à coup les mules s'effarouchent et le coche est levé en l'air d'un côté. Saisies de crainte à cette vue, mes compagnes crient vers Dieu, et le coche traverse le pont, mais pour aller se renverser un peu plus loin. On voyait clairement que c'était le démon qui le poussait, car à peine fut-il sorti du pont qu'il alla se renverser dans un fossé rempli d'épines. Je me trouvais à la portière, le coche tomba de ce côté et toutes mes compagnes tombèrent sur moi. Les gens poussaient des cris et disaient en parlant de moi : « Elle est morte ! » Et cependant je n'avais senti ni la piqure des épines, ni aucun choc pénible : c'était comme

si Dieu m'eût portée dans ses bras. Pendant que les autres étaient sur moi, je les entendis crier fortement, et je ne savais pas pourquoi. Je vis bientôt qu'une d'elles était blessée au pied et une autre à l'œil. Il fallut faire venir le chirurgien de l'endroit, pour panser leurs blessures. Elles étaient des femmes fortes et Dieu les traitait comme telles; pour moi qui étais faible, qui n'étais rien, ni bonne à rien, le Seigneur m'épargnait.

CHAPITRE III

(COMMENTAIRE)

réception faite en France aux Carmélites espagnoles. — Fondation du premier monastère le 18 octobre 1604. — Premières novices françaises. — Notice sur Andrée Levoix.

Des Pyrénées à la capitale de la France, le voyage fut heureux. A Bordeaux, à Saintes, à Poitiers, à Orléans, les Carmélites d'Espagne furent reçues avec les plus grands honneurs et la plus profonde vénération. M. de Bérulle avait pris les devants à Bayonne pour annoncer au roi l'arrivée de la colonie. La cour était à Fontainebleau. Henri IV reçut avec bonté M. de Bérulle et le chargea de recommander sa personne et son royaume aux prières des Carmélites espagnoles.

Instruit du jour où elles arriveraient à Paris, M. de Bérulle et M. de Marillac allèrent au-devant d'elles jusqu'à Longjumeau. Quand ils eurent joint la pieuse colonie, ils marchèrent à sa tête vers la capitale, et l'on y entra vers le 15 octobre de l'année 1604 : ce jour, dans la suite, fut consacré à la fête de sainte Térèse.

Comme on était entré à Paris par la porte du faubourg Saint-Jacques, on arriva bientôt au prieuré de

Notre-Dame-des-Champs, qui devait être le premier monastère. Cependant on ne jugea pas à propos d'y descendre en arrivant. Comme on était dans l'octave de la fête de Saint-Denis, on crut qu'il était raisonnable d'aller visiter le lieu qui possédait les reliques de cet illustre apôtre de la capitale et celui qui avait été sanctifié par son martyre. On se mit donc en route pour aller à Saint-Denis. Lorsqu'on fut sur le pont de Notre-Dame, deux carrosses se joignirent à ceux des religieuses espagnoles : la duchesse de Longueville, fondatrice du premier monastère, et la princesse d'Estouteville, sa sœur, étaient dans le premier; la marquise de Breauté, M^{me} Acarie, et ses trois filles, étaient dans le second. Dès qu'on fut sorti de la capitale, on mit pied à terre pour se saluer mutuellement, et cette salutation se fit de part et d'autre avec une grande satisfaction. On remonta ensuite en voiture et on se rendit à Saint-Denis, où l'on visita l'église et le trésor de l'abbaye. Les Carmélites passèrent la nuit dans cette ville, ainsi que le cortège qui les accompagnait depuis l'Espagne. Les dames qui les accompagnaient depuis Paris revinrent à la capitale. M^{me} Acarie ne dormit point pendant cette nuit : elle était tout occupée des bénédictions que Dieu répandait sur l'Ordre naissant.

Le jour suivant, 16 octobre, les dames qui la veille avaient conduit à Saint-Denis les Carmélites espagnoles allèrent, avec M^{lle} de Fontaines-Marans, reprendre ces religieuses pour les conduire à Montmartre, village qui est tout près de Paris. M. de Bré-

tigny dit la messe dans la chapelle des Martyrs et donna la communion à toute la compagnie. Ensuite on alla au monastère des Bénédictines : l'abbesse fit le plus gracieux accueil à la mère Anne de Jésus et à ses compagnes, et voulut qu'elles couchassent dans sa maison. M^{me} Jourdain profita de cette occasion pour voir sa fille, qui était âgée de dix-huit ans et qui avait fait ses vœux dans cette abbaye : elle la vit alors pour la dernière fois ; car , quinze-jours après, elle prit l'habit religieux au premier couvent des Carmélites.

Le lendemain matin, la duchesse de Longueville alla reprendre à Montmartre les religieuses espagnoles , et les conduisit à la maison priorale de Notre-Dame-des-Champs. Lorsqu'on y entra , la mère Anne de Jésus , selon l'usage que sainte Térèse suivait dans ses fondations , entonna le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, qui fut continué par ses compagnes ; et la sœur Anne de Saint-Barthélemi se rendit aussitôt à la cuisine, pour y faire les fonctions de sœur converse et préparer le dîner de la communauté.

Le peuple s'était rassemblé en foule à Notre-Dame-des-Champs pour voir les Carmélites prendre possession de leur monastère ; et les personnes distinguées assistaient aussi en grand nombre à cette cérémonie touchante. Tous bénissaient Dieu du nouvel Ordre de religieuses qu'on établissait, et remerciaient l'Espagne du présent qu'elle avait fait à la France, *en lui donnant des saintes* pour en être les fondatrices.

Après que les religieuses espagnoles eurent pris possession de la maison priorale, elles en examinèrent

la disposition intérieure. Elles ne pouvaient se lasser d'admirer le talent de M^{me} Acarie, qui, dans un si petit espace, avait su établir des lieux réguliers et tout ce qui était nécessaire à une communauté. Elles allèrent ensuite voir les nouveaux bâtiments, qui étaient de l'autre côté de l'église; et la manière dont cette femme intelligente les avait fait distribuer leur parut également admirable.

Quoique le 17 octobre, où les Carmélites prirent possession de leur couvent, fût un dimanche, on ne fit point ce jour-là d'office dans leur église. Le cardinal de Gondy, évêque de Paris, n'envoya que le lendemain, 18, son premier aumônier bénir en son nom les religieuses, leur chanter la messe et exposer le Saint-Sacrement dans leur église. On donna au couvent le nom de l'Incarnation. Trois jours après, Marie de Médicis vint au monastère avec des princesses et d'autres dames de sa cour; M. de Bérulle lui présenta M. de Brétigny. La reine témoigna la plus grande bonté aux religieuses espagnoles, et fit à la maison des largesses considérables.

Pour consommer l'œuvre de la fondation, il ne restait plus qu'une chose à faire : c'était de recevoir des novices dans le couvent. Les postulantes de la petite congrégation de Sainte-Geneviève, que M^{me} Acarie formait depuis deux ans pour le Carmel, soupiraient après le moment d'y entrer; et il n'y en avait aucune parmi elles qui ne désirât d'être mise au nombre des premières qu'on recevrait. Pendant le reste du mois d'octobre, on s'occupa de cet important objet. Comme

les religieuses espagnoles n'entendaient pas la langue française, elles laissèrent aux supérieurs le choix des novices. Ceux-ci s'en étaient rapportés jusqu'alors à M^{me} Acarie, quand il avait été question d'admettre ou de refuser les sujets qui se présentaient pour entrer dans la petite congrégation. Ils la chargèrent encore de choisir parmi les postulantes de cette congrégation celles qui les premières prendraient l'habit religieux. Ce fut alors que les Carmélites espagnoles commencèrent à connaître le talent qu'avait cette sainte femme pour discerner les esprits. On résolut de n'admettre d'abord que trois personnes ; et M^{lle} de Fontaines-Marans devait être la première des trois. On avait fait aux religieuses espagnoles un récit avantageux de sa vocation et de ses vertus. Mais on fut obligé de différer sa réception, parce que son père fut attaqué d'une maladie subite, quand il vit que sa fille allait entrer au Carmel. On prit donc une autre personne pour compléter le nombre dont on était convenu. M^{lle} d'Hannivel, M^{me} Jourdain, et Andrée Levoix dont nous avons souvent parlé, furent les trois premières novices qu'on choisit.

La mère Anne de Jésus fixa la cérémonie de leur prise d'habit au jour de la Toussaint. Pour qu'elle se fit avec plus de pompe, on pria la duchesse de Longueville de conduire M^{lle} d'Hannivel ; la princesse d'Estouteville, de conduire M^{me} Jourdain ; et M^{me} Acarie, de conduire Andrée Levoix. M^{lle} d'Hannivel devait prendre l'habit la première des trois : mais la Providence disposa les rangs d'une autre manière, et l'on

suivit la disposition qu'elle avait faite. Lorsque la porte du couvent fut ouverte, la mère Anne de Jésus, au lieu de prendre M^{lle} d'Hannivel, alla droit à Andrée Levoix, et la fit entrer avant ses compagnes. Celles-ci, par esprit d'humilité, demandèrent qu'on ne dérangeât pas cet ordre : on se rendit à leur demande, et Andrée Levoix devint la première novice de l'Ordre. Le provincial des Carmes de Catalogne fit la cérémonie de la vêtue de ces trois novices : on l'y avait invité, pour lui rendre honneur avant qu'il retournât dans son pays. M. Gallemant, en qualité de premier supérieur, se chargea de faire le sermon. Il prit pour texte cet endroit de l'Écriture (1) où Élie, après avoir revêtu Élisée de son manteau, lui communique son esprit. Il parla avec beaucoup d'onction sur l'excellence de l'habit religieux et sur la vocation à un aussi saint état que celui des Carmélites réformées. Andrée Levoix fut appelée Andrée de Tous-les-Saints; M^{lle} d'Hannivel, Marie de la Trinité; et M^{me} Jourdain, Louise de Jésus.

M. de Fontaines-Marans ne tarda pas à être guéri de la maladie que le dessein de sa fille lui avait occasionnée. Aussitôt il fit à Dieu le sacrifice de cette enfant chérie, et il l'amena lui-même au couvent, le 11 novembre. Ce jour-là même, elle prit l'habit religieux avec M^{lle} Deschamps : on donna à la première le nom de Magdeleine de Saint-Joseph; et à la seconde, celui d'Aimée de Jésus. Le 21 du même mois, on fit la même cérémonie à l'égard de M^{me} du

(1) III Liv. des Rois, ch. XIX, v. 19 et suiv.

Coudray ; et on l'appela Marie de la Trinité, quoique déjà M^{lle} d'Hannivel fût ainsi appelée. Enfin, le 8 décembre suivant, on donna l'habit religieux à la marquise de Breauté, dont nous avons fait mention plusieurs fois, et on la nomma Marie de Jésus.

Telles furent les sept premières novices du Carmel de France : toutes honorèrent leur Ordre par la pratique des vertus religieuses ; et la plupart d'entre elles l'étendirent par la fondation de divers couvents, à laquelle on les employa.

ANDRÉE LEVOIX

COMPAGNE INSÉPARABLE DE M^{me} AGARIE DANS LE MONDE

EN RELIGION, ANDRÉE DE TOUS-LES-SAINTS

Première novice, première professe
et première fleur du Carmel de France transplantée au ciel.

La paix régnait partout où était ma
pieuse Andrée.

(Bienheureuse MARIE DE L'INCARNATION.)

La ville d'Orléans, entre tant d'autres gloires, a celle d'avoir donné le jour à cette vierge chrétienne. Il entra dans les desseins de Dieu que la cité de Jeanne d'Arc enrôlât sous la bannière de sainte Térèse la première héroïne qui devait marcher en tête des Carmélites de France, et qui, la première, devait cueillir la palme de la victoire. A ce titre, la mémoire d'Andrée Levoix mérite d'être à jamais conservée et bénie parmi nous.

Le plus beau privilège de cette vierge fut d'avoir été choisie de Dieu pour être dans le monde la *compagne inséparable* de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, comme la sœur Anne de Saint-Barthélemi avait été choisie pour être la compagne inséparable de sainte Térèse dans le Carmel. L'une et l'autre avaient un ministère tout angélique à remplir; l'une et l'autre avaient un *sancta sanctorum* à garder. Elles s'acquittèrent comme des anges de la sainte mission que Dieu leur avait donnée.

L'historien de la bienheureuse Marie de l'Incarnation nous met

sous les yeux les rapports intimes qui existèrent entre elle et la jeune Andrée Levoix.

« Rien ne montre mieux, nous dit-il, jusqu'où cette sainte femme portait le désir de son avancement spirituel que l'accord qu'elle fit avec une jeune personne à peu près de son âge, qu'on lui avait donnée à son retour de Longchamps, pour la servir et lui tenir compagnie. Cette pieuse fille, nommée Andrée Levoix et native d'Orléans, suivit sa jeune maîtresse dans la maison de M. Acarie, et demeura avec elle jusqu'à la fondation des Carmélites ; à cette époque, elle entra dans cet Ordre, et c'est la première qui y ait pris l'habit religieux. Malgré la différence des conditions, le désir d'avancer dans le chemin de la perfection avait uni M^{me} Acarie et la jeune Andrée Levoix par les liens d'une amitié sincère ; et elles vivaient ensemble comme des sœurs ; une sainte émulation les excitait à la pratique de la vertu : elles se faisaient de mutuelles confidences sur leurs dispositions intérieures et sur les grâces que Dieu leur faisait dans la prière. Pendant les premières années de cette édifiante union, la vivacité de l'âge occasionnait quelquefois entre elles de petits débats, quand leurs sentiments étaient différents : mais elles étaient convenues ensemble que, quand l'une parlerait avec trop de feu, l'autre s'attacherait à parler avec plus de douceur, pour rappeler la première au ton de la modération. Si devant d'autres personnes il leur échappait des ris trop forts ou des paroles immodérées, elles faisaient un signe convenu, ou elles se touchaient légèrement le bras, pour s'avertir de la petite faute qu'elles avaient commise. Une chose plus admirable encore est l'usage où elles étaient de s'accuser tous les soirs l'une après l'autre de ce qu'elles avaient fait de répréhensible dans la journée. M^{me} Acarie, à genoux aux pieds de celle qui était attachée à son service, lui avouait les moindres fautes qu'elle se souvenait d'avoir faites, et la suppliait de lui dire si elle ne lui en avait pas vu faire d'autres : Andrée Levoix, humiliée elle-même de l'humilité de sa maîtresse, voulait la faire relever, refusait de l'écouter, se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre, et, enfin, ne consentait à recevoir ses humbles aveux que pour avoir le droit de faire à son tour des aveux semblables.

« Le même historien nous rapporte l'impression que produisit sur

M^{me} Acarie la lecture des bons livres. Cette âme fidèle put dire avec autant de vérité que sainte Térése : *Heureusement j'étais déjà amie des bons livres, et ils me donnèrent la vie* (1).

« Deux maximes qu'elle y remarqua contribuèrent particulièrement à l'élever à cette haute perfection à laquelle elle parvint. La première, qu'elle lut dans la vie de saint François d'Assise (2), était celle-ci : *Nous ne sommes réellement que ce que nous sommes devant Dieu*. Elle comprit de là le peu de fonds qu'il faut faire sur le jugement des hommes quand il n'est pas conforme à celui de Dieu ; et elle fut pendant plusieurs jours si occupée de cette idée, qu'elle ne pouvait penser à autre chose. La seconde maxime, qui est tirée de saint Augustin et qu'elle trouva dans un ouvrage de piété, était ainsi conçue : *Trop est avaro à qui Dieu ne suffit*. Cette maxime, au rapport de Duval (3), la frappa comme d'un coup de tonnerre ; il se fit en elle un changement si prompt et si grand, qu'il fut sensible à tous ceux qui l'approchaient. Ce n'était plus la même personne ; ses idées et ses sentiments étaient devenus tout différents ; il semblait qu'elle eût une autre âme, un nouvel esprit et un nouveau cœur. Cette maxime expressive était sans cesse présente à sa pensée ; elle la répétait souvent ; elle aurait voulu la graver dans tous les lieux, et en faire sentir l'énergie à tous ceux qu'elle voyait. *O mon Dieu ! s'écriait-elle fréquemment, qui pourra nous suffire si vous ne nous suffisez pas ? Et si nous vous suffisons, puisque votre unique désir est de nous sauver, comment vous-même ne nous suffiriez-vous pas ?*

« M^{me} Acarie avait à peu près vingt-deux ans, lorsque la main divine imprima dans son cœur la maxime que nous venons de rapporter : c'était vers 1588. Cette époque est celle de son union plus intime avec Dieu, et de toutes les faveurs extraordinaires dont il la combla presque continuellement jusqu'à la mort : tant une seule maxime, quand elle est bien méditée, peut servir à notre avancement spirituel !

« L'amour divin, qui, comme un trait perçant, avait blessé son cœur, était si vif, qu'elle tombait très-souvent en extase. Elle per-

(1) *Vie de sainte Térése écrite par elle-même*, chap. III.

(2) Voy. le P. Chalippe, p. 364.

(3) *Traité 8 sur l'épître de saint Jean*.

dait alors l'usage de la parole et celui des sens ; elle restait ainsi sans mouvement des heures entières. La plus légère pensée des choses de Dieu, le moindre mot de piété, suffisaient pour la faire tomber dans ces états. Ils lui survenaient ordinairement dans l'oraison, pendant l'office ou à la communion ; elle était alors tout abîmée en Dieu : on la voyait demeurer immobile dans la posture qu'elle avait prise auparavant, la tête et le corps fermes et droits, les mains jointes ou croisées sur la poitrine, les yeux fermés ou laissant couler de douces larmes ; et le visage, qu'elle avait très-beau, brillait d'un éclat céleste, qui portait les spectateurs à la dévotion. Ce fut aussi dans ces états que Dieu lui donna des visions et lui fit des révélations dont nous aurons plus d'une fois occasion de parler. »

A partir de cette époque, M^{me} Acarie ne cessa plus de pratiquer les vertus dans ce degré héroïque qui l'a fait placer sur les autels.

Sa chère Andrée, sa sœur en Jésus-Christ, sa confidente intime, témoin de tant de sainteté et de grâces si extraordinaires, se sentait de plus en plus embrasée du désir d'avancer dans les voies de la perfection. Qu'on juge des progrès qu'elle dut y faire sous la direction d'une maîtresse spirituelle si favorisée de Dieu ! Pendant plus de vingt ans, elle se vit comme en contact perpétuel avec cette grande lumière et avec ce brasier d'amour divin. De toutes les premières filles de sainte Térèse, nulle, avant d'entrer dans le Carmel, n'avait eu le bonheur de vivre vingt ans avec une Sainte, nulle n'avait été ainsi préparée par un noviciat de plus de vingt ans à l'honneur de porter le saint habit de la Vierge. Ce privilège était réservé à Andrée Levoix. Elle répondit si bien à la grâce, Dieu la trouva si fidèle et si agréable à ses yeux, qu'il la choisit pour être la première pierre de l'édifice du Carmel en France. Elle fut la première novice et la première professe de l'Ordre ; et, de toutes les Carmélites de ce royaume, la première pour qui le ciel devait s'ouvrir, et qui, la première, devait se voir dans les bras de sainte Térèse, c'était cette bien-aimée du Seigneur, c'était la *compagne inséparable* de M^{me} Acarie.

Écoutons encore l'historien de la Bienheureuse (1) : « Pour con-

(1) Page 298.

sommer l'œuvre de la fondation, il ne restait plus qu'une chose à faire; c'était de recevoir des novices dans le couvent. Les postulantes de la petite congrégation de Sainte-Geneviève que M^{me} Acarie formait depuis deux ans pour le Carmel, soupiraient après le moment d'y entrer; et il n'y en avait aucune parmi elles qui ne désirât d'être mise au nombre des premières qu'on recevrait. Pendant le reste du mois d'octobre, on s'occupa de cet important objet. Comme les Carmélites espagnoles n'entendaient pas la langue française, elles laissèrent aux supérieurs le choix des novices. Ceux-ci s'en étaient rapportés jusqu'alors à M^{me} Acarie, quand il avait été question d'admettre ou de refuser les sujets qui se présentaient pour entrer dans la petite congrégation. Ils la chargèrent encore de choisir parmi les postulantes de cette congrégation, celles qui les premières prendraient l'habit religieux. M^{lle} d'Hannivel, M^{me} Jourdain, et Andrée Levoix, furent les trois novices qu'elle choisit. La mère Anne de Jésus fixa la cérémonie de leur prise d'habit au jour de la Toussaint. Pour qu'elle se fit avec plus de pompe, elle pria la duchesse de Longueville de conduire M^{lle} d'Hannivel, la princesse d'Estouteville, de conduire M^{me} Jourdain; et M^{me} Acarie, de conduire André Levoix. M^{lle} d'Hannivel devait prendre l'habit la première des trois: mais la Providence disposa les rangs d'une autre manière; et l'on suivit la disposition qu'elle avait faite. Lorsque la porte du couvent fut ouverte, la mère Anne de Jésus, au lieu de prendre M^{lle} d'Hannivel, alla droit à Andrée Levoix, et la fit entrer avant ses compagnes. Celles-ci, par esprit d'humilité, demandèrent qu'on ne dérangeât pas cet ordre: on se rendit à leur demande, et Andrée Levoix devint la première novice de l'Ordre. Elle fut appelée Andrée de Tous-les-Saints; M^{lle} d'Hannivel, Marie de la Trinité; et M^{me} Jourdain, Louise de Jésus. »

A la fin du carême de l'année 1605, le ciel reçut les prémices du Carmel de France: Dieu appela la première novice à une vie meilleure. La sœur Andrée de Tous-les-Saints fut attaquée d'une fièvre maligne. Dès qu'on la vit malade, comme on avait des vues sur elle pour la mettre à la tête de quelque nouvel établissement, on adressa au Seigneur de ferventes prières pour obtenir sa guérison; et un

des supérieurs écrivit à ce sujet à la mère Anne de Saint-Barthélemi, qui était prieure des Carmélites qu'on venait de fonder à Pontoise. *Mais*, dit cette mère, *Dieu me fit connaître qu'elle mourrait*. Lorsqu'on eût perdu l'espoir de conserver la malade, la mère Anne de Jésus reçut ses vœux, comme on le fait en pareil cas dans les maisons religieuses. La sœur Andrée de Tous-les-Saints mourut au premier monastère, le 8 avril, qui cette année-là était le Vendredi-Saint ; et le même jour elle fut enterrée à la droite de l'église, dans le bas-côté qui se trouvait enfermé dans l'intérieur du couvent. Les religieuses qui habitaient encore la maison priorale à la gauche de l'église, ne purent accompagner le corps jusqu'à la sépulture. On l'y porta par la cour extérieure, où étaient rassemblées plusieurs personnes, et notamment M^{me} Acarie, pour assister à cette cérémonie funèbre. Dès que le corps parut, cette sainte femme alla au-devant de lui et baisa avec respect les pieds de la défunte. Elle tomba ensuite en extase, et elle y demeura pendant tout le temps que dura l'enterrement.

Nous avons déjà parlé des grandes vertus que pratiquait la sœur Andrée de Tous-les-Saints, lorsqu'elle était encore dans le monde attachée au service de M^{me} Acarie. Nous ajouterons que son esprit était si uni à Dieu, qu'elle oubliait souvent de faire les choses auxquelles son devoir, l'obligeait. La Bienheureuse, qui connaissait la cause de cet oubli, ne paraissait pas s'en apercevoir. Cette sainte femme disait que *pendant plus de vingt ans qu'elles avaient demeuré ensemble, elle ne l'avait jamais vue commettre aucune faute de propos délibéré*. Elle disait encore que *la paix régnait partout où était sa pieuse Andrée*. Un religieux de Saint-François, à qui cette vertueuse fille faisait connaître l'état de son âme, disait à M. Duval, lorsqu'elle entra chez les Carmélites : *Si l'esprit d'Andrée vient à s'ouvrir, elle sera une des plus célèbres religieuses de l'Ordre. Car pour les vertus, comme la charité, l'humilité, la patience et la douceur, je ne crois pas qu'il y en ait qui la surpassent*.

Aussi Dieu manifesta-t-il sa sainteté, deux jours après qu'elle fut morte, en révélant à M^{me} Acarie que la sœur Andrée jouissait déjà du bonheur des Saints. Le jour de Pâques, lorsque la Bien-

heureuse entraît dans l'église de Saint-Gervais pour y entendre les matines, Andrée lui apparut, la remercia des bons offices qu'elle en avait reçus, et l'assura qu'elle était dans le ciel. Cette vision remplit de joie M^{me} Acarie; et quelque réservée qu'elle fût à parler des grâces que Dieu lui faisait, elle crut devoir faire part de celle-ci à ses chères novices, afin que la vue de la récompense céleste les encourageât à remplir les devoirs religieux.

Et treize ans après, le mercredi de Pâques, 18 avril 1618, sur les six heures du soir, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation terminait sa sainte vie au Carmel de Pontoise, prenait son essor vers le ciel, et allait rejoindre sa chère Andrée, pour ne plus se séparer d'elle de toute l'éternité.

CHAPITRE IV

La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi est élevée du rang de sœur converse à celui de religieuse du chœur.

Il plut au divin Maître de me continuer à Paris les faveurs et les consolations intérieures du voyage. Aussitôt que je fus dans le nouveau monastère, je m'en allai, avec la permission de la prieure, droit à la cuisine, pour préparer la réfection de la communauté. Je le faisais avec grand plaisir; car j'avais toujours trouvé mon bonheur dans ma condition et dans l'office de sœur converse. La sainte Mère, durant sa vie, désira, il est vrai, que je prisse le voile noir; et elle me le proposa à différentes reprises; mais je lui avais résisté en disant que ce serait pour moi une grande peine d'abandonner ma vocation. Aussi, elle n'avait pas insisté, parce qu'en tout elle cherchait plutôt mon contentement que le sien. C'était là pour moi une grande confusion; mais l'amour-propre que j'avais me faisait croire que ce que je voulais était d'une plus grande perfection, et que j'avais bien fait de résister à la sainte Mère.

Les supérieurs formèrent bientôt le dessein de me

faire prendre le voile noir. Ce fut dans mon âme un nouveau trouble et un combat non moins pénible que les précédents. Je craignais d'avoir manqué, en refusant de faire plaisir à la sainte Mère et en n'acceptant pas de ses mains ce qui maintenant m'allait être imposé par des étrangers. La prieure s'opposait à ce changement, de peur qu'un pareil exemple n'introduisit une cause de relâchement dans l'Ordre en France et en Espagne. Je me trouvais seule, et j'étais combattue de grandes craintes, comme on peut le penser. Les supérieurs me disaient au contraire que cet exemple n'aurait aucune suite fâcheuse, qu'il fallait que je prisse le voile, et que le général d'Espagne leur avait dit de me le faire prendre dès que nous serions arrivées. Toutes mes compagnes étaient contraires à l'opinion des supérieurs, sauf la mère Éléonore de Saint-Bernard, qui fut toujours de cet avis durant le voyage. Elle me consolait dans cette circonstance, et certes j'en avais bien besoin. Quelques jours se passèrent de la sorte; la mère prieure demeurait ferme dans sa manière de voir, et les supérieurs dans la leur. Tandis que j'étais ainsi battue par deux courants contraires, le père Coton, de la Compagnie de Jésus, vint à notre couvent. Les supérieurs l'avaient prié d'avoir un entretien avec moi pour me persuader de me rendre à ce qu'ils voulaient. Ce père, me voyant dans une si grande perplexité, me dit : *Tous les pères de notre maison et moi, nous offrirons le saint sacrifice et nous ferons des prières pendant neuf jours, afin que Dieu donne lumière dans cette affaire; et vous devrez en cons-*

cience vous soumettre à ce que nous jugerons être la volonté de Dieu.

Pendant ces neuf jours Notre-Seigneur m'apparut deux ou trois fois, et il me consolait, ce dont j'avais bien besoin dans l'état où je me trouvais. Dans ces apparitions, il était d'une beauté ravissante, l'allégresse était peinte sur ses traits, et il me parlait avec une bonté toute divine. Et une fois il me dit avec sa douce parole, toute pleine d'amour : *Prends courage, il ne peut en être autrement.* A la fin de cette neuvaine, le père Coton vint et me demanda dans quel état je me trouvais; je lui répondis que j'avais beaucoup de peine; je ne lui dis rien de la grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, ni des consolations que j'avais reçues de notre sainte Mère, car elle m'était aussi apparue dans cet intervalle. Le père Coton me dit qu'*en conscience j'étais obligée d'obéir*, et il ajouta : *Je crois que je puis vous le commander en vertu de la sainte obéissance de la part de Dieu; et ainsi, je le fais; et vous pécherez si vous faites autre chose.* Il fit part de ce qu'il venait de me dire aux supérieurs; c'était tout leur désir, et enfin j'obéis.

CHAPITRE V

(COMMENTAIRE)

De la fondation du monastère des Carmélites de Pontoise. — La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi, première prieure de ce monastère.

Le premier couvent des Carmélites ne fut pas plutôt fondé à Paris, qu'il fallut en fonder d'autres dans plusieurs villes du royaume. La bonne odeur des vertus des religieuses espagnoles et des novices qu'elles formaient, se répandait partout et faisait désirer partout d'avoir des maisons de Carmélites; d'autant plus que le désordre des guerres civiles avait introduit le relâchement dans la plupart des autres Ordres religieux. M^{me} Acarie, qui avait si bien réussi à établir le premier monastère du Carmel de France, fut donc obligée de s'employer à d'autres établissements du même genre. Nous allons en faire mention, à cause de la part qu'y prit cette sainte femme.

Ce fut quelques jours après la prise d'habit des trois premières novices, qu'on conçut le dessein d'entreprendre une nouvelle fondation. On voyait que la maison priorale, où l'on demeurait en attendant que le

couvent pût être habité, était trop petite pour contenir tous les sujets qu'on avait à recevoir; et les postulantes qui se présentaient désiraient avec ardeur de prendre l'habit religieux. En conséquence, la Bienheureuse et la mère Anne de Jésus proposèrent aux supérieurs de faire un nouvel établissement; et leur projet fut adopté sur-le-champ. Pour l'exécuter, la marquise de Breauté offrait une somme de dix mille écus; et M. Duval, une maison qu'il avait à Pontoise. Cette maison était alors occupée par la congrégation de filles qu'avait établie M. Gallemant; et plusieurs d'entre elles se sentaient appelées à la vie du Carmel. Enfin, M^{me}. Acarie, qui connaissait Pontoise, aimait cette ville, parce que la piété y régnait.

On chargea cette sainte femme d'aller voir la maison qu'offrait M. Duval, et d'examiner en même temps les demoiselles de la congrégation de M. Gallemant qui avaient le désir d'être Carmélites. M. d'Alincourt, beau-frère de la marquise de Breauté, qui était gouverneur de Pontoise, proposa aux habitants de cette ville l'établissement qu'on voulait faire, et ils y consentirent : le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, donna aussi son agrément à la fondation. Pendant ce temps-là, M. de Marillac faisait les démarches nécessaires pour obtenir des lettres-patentes du roi. Le 10 janvier 1605, on mit des ouvriers dans la maison qu'on destinait aux Carmélites; et le 25 du même mois elle se trouva prête à recevoir ces religieuses. Ce fut la Bienheureuse qui, après son retour à Paris, indiqua tous les changements qu'il fallait faire au bâti-

ment; et quoiqu'elle n'eût couché qu'une nuit à Pontoise, et qu'elle s'y fût principalement occupée de l'examen des demoiselles qui demandaient à entrer au Carmel, l'état des lieux était néanmoins demeuré si présent à son esprit, qu'elle en régla la distribution de la manière la plus convenable.

La sœur Anne de Saint-Barthélemi, à qui on venait de donner le voile noir, fut nommée prieure du nouveau monastère; la mère Isabelle des Anges, sous-prieure, et la sœur Béatrix de la Conception, maîtresse des novices. La mère Anne de Jésus, qui gouvernait le premier couvent, voulut conduire à Pontoise les trois Carmélites espagnoles qu'on y envoyait; et elle emmena avec elle deux des premières novices de l'Ordre, la sœur Louise de Jésus et la sœur Aimée de Jésus.

On partit de Paris le 14 janvier 1605. M^{me} Acarie et ses trois filles, la mère de M. de Bérulle et quelques autres dames, étaient du voyage; MM. Galleman, Duval et de Bérulle [en étaient aussi, avec M. de Brétigny et M. Gauthier. La duchesse de Longueville et la princesse d'Estouteville accompagnèrent la colonie jusqu'à Saint-Denis, parce qu'on devait y coucher, pour communier le lendemain sur le tombeau de l'apôtre de la capitale.

Le 15, après la messe, on se remit en route pour aller à Pontoise; et, avant d'y arriver, on s'arrêta pendant quelques heures à Maubuisson, célèbre abbaye de Bernardines que la mère de saint Louis avait fondée en 1241. Les religieuses de cette abbaye accueillirent

avec vénération les Carmélites espagnoles, et leur firent des présents.

Les échevins de Pontoise étaient venus à Maubuisson, afin d'accompagner les Carmélites jusqu'à la maison qui leur était destinée. Le vicaire général de Rouen les y attendait, pour leur en faire prendre possession; et tout le peuple de la ville, qui était accouru à cette cérémonie, se félicitait de posséder des personnes si saintes. Après avoir pris possession de leur monastère, les religieuses se rendirent au réfectoire; et par suite du respect qu'elle leur portait, M^{me} Acarie voulut les servir à table, malgré tout ce qu'on put faire pour l'en empêcher.

Le saint sacrement ne fut exposé dans l'église que le lendemain, qui était un dimanche; et l'on donna au nouveau couvent le nom de Saint-Joseph. Dans l'après-midi du même jour, trois religieuses de Maubuisson, qui avaient été édifiées de l'air de sainteté qui paraissait sur le visage des Carmélites espagnoles, les firent prier de les admettre dans leur communauté. M. Duval allait répondre que les constitutions de l'Ordre s'opposaient à leur réception : mais M^{me} Acarie lui conseilla de ne pas donner si promptement une réponse négative. *Le dessein d'entrer dans l'Ordre de sainte Térèse, lui dit-elle, sera très-utile à ces religieuses. Occupées de ce dessein, elles deviendront plus régulières : au lieu que, si on les refuse d'abord, elles continueront leur train de vie ordinaire.* Le conseil fut trouvé bon, et on le suivit.

Le lundi, la mère Anne de Jésus donna l'habit reli-

gieux à quatre demoiselles de la congrégation de M. Gallemant : la première qui le reçut fut nommée Agnès de Jésus; dans la suite, elle devint sous-prieure, et prit un grand soin de la Bienheureuse dans sa dernière maladie. Après la cérémonie, la mère Anne de Jésus, pour augmenter la ferveur des novices qu'on venait de recevoir, leur dit ces paroles remarquables : *Vous êtes dans un Ordre si saint et si parfait, qu'en gardant fidèlement la règle et les constitutions, on va droit du lit de la mort au séjour du ciel.* La première nuit que ces novices passèrent dans la maison, elles sentirent une odeur miraculeuse, que les Carmélites espagnoles leur apprirent à nommer *le parfum de sainte Térèse.*

Le mardi, on se mit en route pour revenir à Paris. On laissa à Pontoise la sœur Louise de Jésus, qui devait demeurer dans le nouveau monastère : M. de Bérulle y resta pendant quelques jours, pour achever de donner des avis à la communauté; et M. de Brétigny y resta pendant sept à huit mois, pour confesser les religieuses espagnoles. En revenant à Paris, la mère Anne de Jésus admirait la manière dont M^{me} Acarie avait établi l'Ordre en France; et M^{me} Acarie, de son côté, admirait la manière dont la mère Anne de Jésus le gouvernait. La Carmélite disait : *Comment une seule femme a-t-elle eu assez de crédit en France, à Rome et en Espagne, pour faire un établissement si difficile? Comment a-t-elle pu trouver tout l'argent qu'on y a employé?* La Bienheureuse disait à son tour : *Comment une religieuse espagnole, qui n'entend pas le français, a-t-elle*

acquis tant d'autorité sur des personnes de mœurs et de langue si différentes? Comment a-t-elle pu ne faire de toutes qu'un cœur et qu'une âme?

Les Annales manuscrites des Carmélites de Pontoise rapportent un trait bien intéressant arrivé deux ans après la fondation de ce monastère, c'est-à-dire lorsqu'on commença à bâtir le nouveau couvent, où ces religieuses furent transférées en 1610, et où elles sont restées jusqu'à nos jours. Voici le trait dont il est question :

La maison donnée par M. Duval était petite et mal située; et le nombre des sujets qui se présentaient pour y être admis augmentait tous les jours. On acheta donc, en 1607, un autre emplacement plus spacieux et plus commode. « Mais, dit M. de Marillac, comme les
« fonds manquaient pour commencer à y bâtir, nous
« nous entretenions de cet objet, M^{me} Acarie et moi.
« Cette sainte femme m'ayant témoigné un grand dé-
« sir qu'on entreprit le bâtiment projeté, je lui deman-
« dai si elle croyait que Dieu voulût qu'on mît aussitôt
« les ouvriers en œuvre. Elle se tut; et il me parais-
« sait que son désir était la suite de quelque révéla-
« tion que le Saint-Esprit lui avait faite, ou de quel-
« que mouvement intérieur qu'il avait excité en elle. Je
« lui fis une seconde fois la même demande : car je
« savais qu'elle était dans l'usage d'attendre que le
« Seigneur portât les autres à une chose, plutôt que
« de les y porter elle-même. Elle me répondit que
« Dieu le voulait. *N'en parlons plus*, lui répliquai-je;
« *je me charge de cette affaire*. En effet, les ouvriers

« furent aussitôt mis en œuvre : le bâtiment fut fait
« en peu d'années ; et, au grand étonnement de tout le
« monde, les fonds ne manquèrent jamais (1). » (*Vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, par Boucher, liv. III.)

(1) V. sur cette fondation l'*Hist. man. de la fond. des Carmél. de France*, vol. *Pontoise* ; et la *Vie de M^{me} Acarie*, par Duval, liv. I, ch. II.

CHAPITRE VI

Honneurs rendus par les habitants de Pontoise à la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi et à ses compagnes. — Assistance que Notre-Seigneur donne à sa servante pour gouverner son monastère et former ses filles.

Les magistrats vinrent nous recevoir à une demi-lieue de la ville. Tout le peuple rangé en procession nous accueillit avec les démonstrations de la foi la plus vive. Le concours fut si grand, et notre entrée se fit avec tant de solennité, que nous ne pûmes franchir le seuil de notre maison qu'à la chute du jour. Il y avait de quoi louer Dieu de voir la dévotion avec laquelle les habitants de Pontoise recevaient cette nouvelle fondation; et maintenant encore ils persévèrent dans les mêmes sentiments. Le Seigneur a fait et ne cesse de faire beaucoup de bien à cette ville, par les prières de nos sœurs. Témoin de tout cela, j'éprouvais une indicible affliction à la seule pensée que je devais être à la tête du monastère. J'étais comme une personne condamnée à mort, et tellement mortifiée, qu'il me semblait que l'office de prieure était pour moi une infamie, et que jamais dans aucune autre circonstance je n'avais été, corps et âme, sous le poids d'un tel mépris.

Tout mon être ne me semblait qu'un ver de terre; à la vérité, c'est là ce que je suis. Mais je ne l'avais jamais vu à une lumière aussi vive que dans ces occasions.

Étant un jour devant le très-saint Sacrement, je suppliais Notre-Seigneur qu'il veillât lui-même au soin de sa gloire et qu'il voulût bien m'assister, attendu que je me trouvais grandement seule. Il me dit : *Je suis ici, je te regarde comme la lumière de mes yeux.*

Un autre jour, j'allai le supplier qu'il voulût bien m'enseigner, vu que je n'avais point d'autre maître, ce que j'avais à faire. Je devais tenir chapitre, et j'en ressentais une très-grande peine; cette peine me laissait sans force, et comme dans une espèce de défaillance, pour donner les avertissements et les enseignements nécessaires. Vers la fin de la messe que j'entendais dans le couvent, Notre-Seigneur me dit : *Regarde la règle, c'est là que tu trouveras la force dont tu as besoin.* Avec cela, je pris courage et je m'en allai tenir mon chapitre. Je dis aux sœurs des choses que Dieu me mettait dans l'esprit pour les guider dans ces commencements de leur vie religieuse. Pour ce qui me regardait, je leur dis, ce qui était vrai, *que malgré mon désir bien sincère de les servir et de les consoler, je m'en trouvais grandement incapable; mais que je me confiais en Dieu, en leurs vertus et en ces désirs qu'elles avaient depuis si longtemps de voir s'établir en France l'Ordre de notre sainte Mère; que Notre-Seigneur les aiderait et leur donnerait satisfaction, malgré la faiblesse de l'instrument dont il se servait.* Ces paroles et toutes les autres que j'ajoutai furent comprises par les sœurs comme si j'a-

vais parlé leur langue et qu'elles eussent entendu la mienne. Le chapitre fini, je les vis toutes qui pleuraient, et je leur dis : *Vous êtes tristes, sans doute, de ne pas entendre ma langue.* Elles me répondirent : *Tout ce que vous avez dit, nous l'avons compris sans en excepter une parole, et cela nous a donné une joie si grande, que nous en pleurons de bonheur.*

Ces exercices de la vie religieuse étaient déjà établis dans notre monastère de Pontoise, lorsqu'on m'écrivit d'Espagne que Dieu venait d'appeler à lui une religieuse et qu'elle était morte comme une sainte. Je lui portais envie en songeant au grand nombre de mérites qu'elle avait dû acquérir par tant de travaux qu'elle avait endurés pendant sa vie. Notre-Seigneur me répondit : *Le meilleur ne consiste pas pour les personnes qui ont de plus grandes obligations à être actives, mais à mourir à elles-mêmes et à toutes leurs passions et inclinations.*

A chaque fois qu'il plaisait à Notre-Seigneur de me parler, bien que cela passât vite, je restais avec une grande lumière qui me faisait de plus en plus connaître la bonté de Dieu, et je sentais en moi un nouvel esprit pour lui être fidèle.

Ces paroles et ces visions de Notre-Seigneur relevaient toujours mon courage. Mais j'avais une très-grande crainte de mon incapacité, et j'appréhendais de devenir infidèle à Dieu. Depuis que je me vis dans ce nouveau monastère de Pontoise, j'étais on ne peut plus mortifiée; il me semblait que l'office de prieure m'était une infamie. Je ne savais point ce qui regarde

la conduite du chœur; je me trouvais chaque jour avec les novices, et je ne savais pas leur langue. Celle qui venait en qualité de sous-prieure, la mère Isabelle de Saint-Paul, tirée de la maison de Burgos, avait les fièvres quartes, et chaque jour elle avait des frissons et un accès de fièvre. Je me trouvais la femme la plus confuse du monde, et tellement abattue qu'il me semblait qu'il n'y avait rien qui pût m'humilier davantage et qu'il n'y avait point pour moi de mépris semblable à celui de me voir ainsi, et si radicalement incapable. Je ne me connaissais plus moi-même; car, d'ordinaire, j'avais de l'âme et du courage; et souvent même le Seigneur me donnait un courage plus que de femme, et maintenant je n'en avais pas assez pour me défendre contre une fourmi, si elle m'eût attaquée. Il me semblait que jamais je n'avais éprouvé une peine semblable, si ce n'est à la mort de notre sainte Mère. Dans cet état, je sentais vivement sa mort; je souffrais de lui survivre et de me voir condamnée à rester dans ce monde sans une telle mère et maîtresse, sans ce miroir vivant de toutes les vertus qui était sans cesse sous mes yeux. Outre cela, et sans parler de l'amour que je lui portais, je voyais, à l'aide d'une lumière que Dieu me donnait, Jésus-Christ présent dans son âme; je le voyais à une clarté très-vive, et c'était presque continuel. Je retirais de cette présence une force étonnante; car obligée de passer des jours et des nuits sans trouver un temps commode pour faire oraison, et devant donner mes soins à notre *Sainte* qui avait très-peu de santé avec beaucoup d'affaires, je sentais que mon âme était tou-

jours recueillie et en oraison; quant à mon corps, il était aussi léger que si je n'en avais pas eu. Je ne sentais point son poids naturel, et je ne songeais qu'à exécuter ce qu'on me commandait.

CHAPITRE VII

Son oraison pendant son séjour au monastère de Pontoise. — Grâces et lumières qu'elle recevait de Notre-Seigneur. — Son retour à Paris.

La manière d'oraison que j'avais alors à certains jours, était une vue accompagnée d'un profond respect, d'une lumière qui était dans mon âme. Toutes ses puissances en étaient tellement pénétrées, qu'elles semblaient n'avoir d'autre être que celui qu'elles recevaient de cette lumière. Ce n'est pas voir Jésus-Christ comme je le vois d'ordinaire, ni aucune autre présence ; mais c'est comme si la très-sainte Trinité tout entière était en moi ; et bien que mon âme ne voie rien, je sens pour l'adorable Trinité le même respect que si je la voyais présente.

En d'autres jours, mon âme est comme le ver à soie. Celui-ci est traité avec le plus grand soin par ceux qui l'élèvent, il se nourrit de feuilles tendres ; parvenu à sa grandeur naturelle, il commence à filer par sa bouche un fil de soie très-délicat, et il forme son peloton ; il y trouve tant de plaisir et de douceur qu'il ne sent pas qu'il va pendant sa vie ; enfin, la force qui est en lui venant à s'épuiser, il demeure enfermé dans son cocon et il y meurt. Je voyais ou plutôt on me

faisait voir quelque chose de semblable dans mon âme. Avec la même douceur, et dans le même silence, l'âme va tirant de soi et donnant à Dieu ce qu'elle a reçu de lui. Et, à l'exemple du petit ver à soie, elle s'enferme en elle-même comme dans un tombeau qui la sépare de toutes les créatures, et avec un doux amour qu'elle tire sans cesse comme un fil délicat du fond de son cœur, elle aspire à s'en aller de cette vie. Mourir est la vraie vie de cette âme, et elle voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu et mériter ainsi de plus grandes faveurs de sa part. Toutes les choses lui sont alors à dégoût et lui pèsent; rien ne peut la satisfaire, si ce n'est de donner sa vie pour le Bien-Aimé.

Un jour, à Pontoise, je me plaignais à Notre-Seigneur de ce que j'étais entièrement incapable de la charge qu'il m'imposait; je lui représentais ma pauvreté, lui disant que je n'étais qu'une paille. Et le divin Maître me répondit : *C'est avec des pailles que j'allume le feu.*

Un autre jour, le samedi après l'Exaltation de la sainte Croix, tandis que je récitais les Heures, je sentais croître dans mon âme un grand désir de plaire à Dieu si je le pouvais en quelque chose. Mais je voyais que je n'étais qu'un petit ver de terre, que je ne savais et que je ne pouvais rien, ni pour Dieu ni pour les hommes. Et néanmoins je voyais que dans mon cœur brûlait un indicible désir de faire mes œuvres de telle sorte qu'elles procurassent gloire à Dieu et à ma sainte Mère Térése de Jésus; je ne désirais pas d'autre récompense de mes travaux. Je sentais une grande tendresse d'a-

mour et un grand recueillement s'emparer de mon âme : Jésus-Christ était près de moi, et il me dit : *C'est ainsi que je te veux, sans pouvoir ni savoir, afin de faire par toi ce que je veux : car les sages du monde avec leur prudence humaine ne m'écoutent pas, ils pensent tout savoir.*

Je vivais on ne peut plus consolée dans ce couvent de Pontoise. Je voyais avec bonheur les filles qui étaient sous ma conduite observer avec une fidélité parfaite la règle et les constitutions. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que les supérieurs formaient le dessein de me rappeler à Paris pour me mettre à la tête du couvent. J'en eus une peine très-sensible, parce que j'allais me trouver au milieu d'une très-grande ville, et d'une ville où réside la cour. Un jour, tandis que j'étais dans une sorte d'angoisse intérieure, et comme confuse de ne pas me trouver bien résignée à aller à Paris, j'entrai dans un profond recueillement; et comme il paraissait bien que Dieu voulait cela de moi, j'avais scrupule de m'excuser. Ainsi je formai de nouveau une ferme résolution d'obéir en tout au bon plaisir de Notre-Seigneur et je lui dis : *Faites de moi, Seigneur, ce qu'il vous plaira, je vois clairement que je ne suis point capable de cette charge : la seule pensée m'inspire de grandes craintes; en outre, c'est pour moi un grand mépris que de rencontrer l'honneur; pourquoi, Seigneur, voulez-vous me soumettre à cette épreuve? Au même instant, mon adorable Maître m'apparut dans son humanité et dans sa gloire, et il y avait une si grande lumière depuis le ciel où il |était jusqu'à moi,*

qu'il semblait tout près de moi, et il me dit : *Ainsi doivent marcher ceux qui font les œuvres de Dieu, car c'est ainsi que je marchai sur la terre, affligé au milieu des honneurs et des déshonneurs.* A ces paroles, je sentis une joie, une consolation, un amour indicible; je demeurai confondue en moi-même, et je repris courage pour me rendre à Paris.

A cette époque, et avant d'avoir passé une année entière à Pontoise, sentant, comme je l'ai dit, de grandes consolations, et m'estimant heureuse de vivre avec ces saintes âmes, je reçus du divin Maître une nouvelle faveur. Étant un jour au réfectoire, j'entrai durant quelques instants dans un recueillement surnaturel; et dans ce court espace de temps Notre-Seigneur m'apparut de cette manière : il était dans sa gloire, et au ciel; il y avait entre lui et moi une très-grande distance, et ce n'était pas comme dans d'autres visions; il me montra *que bientôt les supérieurs m'emmèneraient à Paris, que je devais m'y préparer, que j'allais au-devant de travaux et de mépris plus grands que les passés.* Ce ne fut pas sans quelque peine que j'entendis cette prédiction; d'un côté parce que je suis faible, et de l'autre parce que Notre-Seigneur me tenait dans ce monastère de Pontoise comme dans un ciel; il me comblait de faveurs; il était, ce semble, sans cesse auprès de moi pour chaque chose; il me parlait, il m'enseignait ce que j'avais à faire comme un père enseigne ses enfants. Je dois le dire aussi : il m'en coûtait de me séparer de ces âmes qui paraissaient des anges. Le divin Maître ne les laissait point toucher terre, il les portait en quel-

que sorte dans ses bras, tant il versait en elles de consolations et d'allégresses spirituelles. Puis les habitants de Pontoise étaient si chrétiens et si bons ! Nos rapports étaient tels, qu'on eût dit que j'étais née au milieu d'eux. On n'eut pas plutôt appris dans la ville qu'on devait m'ôter du monastère que les hommes prirent les armes pour l'empêcher. C'est pourquoi il fallut me faire partir à minuit et enjoindre aux religieuses au nom de l'obéissance de garder le secret. Un des supérieurs vint me chercher, amenant avec lui un de mes neveux qui étudiait à Paris ; et afin d'empêcher les gens de me reconnaître, on m'enleva mon manteau blanc et l'on mit le manteau de mon neveu sur mes épaules et son chapeau sur ma tête. C'est ainsi que nous sortîmes de la ville, car à Pontoise les portes de la ville ne sont point fermées durant la nuit. Les religieuses n'apprirent mon départ que le matin, lorsque celle qui me remplaçait alla leur faire chanter la messe. Ce furent alors de tels soupirs et de telles larmes, qu'on apprit bientôt dans la ville que j'étais partie. Tous les habitants, et particulièrement ceux qui avaient leurs filles chez nous et qui les voyaient si désolées, ressentirent la plus vive peine de mon départ.

ROSE LESGU

AU CARMEL, CATHERINE DE JÉSUS-CHRIST,

Une des trois Françaises qui allèrent chercher les Carmélites
d'Espagne.

MARIE DE LA SAINTE-TRINITÉ,

Sœur de Rose Lesgu.

Rose Lesgu, comme Andrée Levoix, était d'Orléans ; admise à Paris dans la *petite congrégation de Saint-Geneviève*, elle eut le bonheur d'être dirigée dans les voies spirituelles par la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, M^{me} Acarie. La Bienheureuse la choisit pour accompagner en Espagne M^{me} du Pucheu et M^{me} Jourdain. Elle accomplit fidèlement cette mission de confiance ; durant ce long voyage, elle montra une patience et un courage à toute épreuve. En récompense, sainte Tère se lui ouvrit les portes du Carmel. En 1605, elle reçut le saint habit des mains de la vénérable mère Anne de Jésus au monastère de l'Incarnation à Paris ; l'année suivante, elle fit profession à Pontoise entre les mains de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi. On l'appela en religion Catherine de Jésus-Christ.

Elle était fort estimée de la vénérable mère Anne de Jésus, qui l'emmena avec elle, quand elle alla fonder le monastère de Dijon. Elle fut encore employée à la fondation de plusieurs autres maisons, et partout elle fut un modèle de régularité, d'obéissance et de charité.

Digne disciple des trois grandes Maitresses qu'elle avait eues dans les voies spirituelles, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi et la vénérable mère Anne de Jésus, elle mourut couronnée de jours et de mérites au monastère de Rouen, le 30 avril 1642, à l'âge de soixante-six ans. Sa maxime était qu'*il fallait mourir les armes à la main*. Digne maxime d'une vierge chrétienne qui avait été formée à combattre pour Dieu, dans la cité de Jeanne d'Arc.

Rose Lesgu avait une sœur cadette, qui fit profession avec elle à Pontoise et qu'on appelait en religion Marie de la Sainte-Trinité. Celle-ci avait été élevée dans la congrégation de filles établie à Aumale par M. Gallemant. Après sa profession, elle fut envoyée à la fondation du premier couvent de Bordeaux. Elle y demeura pendant vingt ans; et ensuite elle revint à Pontoise, où elle mourut saintement le 7 janvier 1660, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Elle se distingua par son amour pour la vie cachée, la prière et le silence, et par un tel oubli d'elle-même qu'on ne s'apercevait jamais ni de ses goûts ni de ses répugnances.

Catherine de Jésus-Christ et Marie de la Sainte-Trinité avaient deux sœurs à Orléans qui étaient des modèles de piété; M^{me} du Pucheu et M^{me} Jourdain reçurent d'elles, dans cette ville, toutes sortes de bons offices quand elles se rendaient en Espagne.

CHARLOTTE DU PUCHEUL

EN RELIGION TÉRÈSE DE JÉSUS

Morte en odeur de sainteté au Carmel de Pontoise.

Notre-Seigneur me tenait dans ce monastère de Pontoise comme dans un ciel. Il m'en coûtait de me séparer de ces âmes qui paraissaient des anges. Le divin Maître ne les laissait point toucher à terre, il les portait en quelque sorte dans ses bras, tant il versait en elles de consolations et de joies spirituelles !

(V. M. ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMI, chap. x.)

Ces paroles, communes aux premières Carmélites de Pontoise, s'appliquent en particulier à l'angélique vierge dont nous allons retracer la vie.

Dieu la fit naître de parents éminemment chrétiens : sa mère, doña Marie de Quesada, était issue d'une noble famille d'Espagne ; son père, M. Prévot du Pucheuil, était un seigneur de Normandie. Ils n'eurent que deux enfants, un fils et une fille, mais peu de temps avant la naissance de celle-ci le père alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus. La jeune veuve, qui était la femme forte de l'Évangile, adora les volontés de Dieu, et, dominant sa douleur, elle mit heureusement au monde l'enfant de bénédiction qui devait être la couronne de sa vie. Elle lui donna le jour au bourg de Sens, près de Rouen, et dès l'instant de sa naissance elle l'offrit au Seigneur. Elle fut nommée Charlotte au baptême. Sa vertueuse mère l'éleva avec tout le soin que peut inspirer la foi la plus vive. Une

éducation si sainte devait porter les fruits les plus heureux. Charlotte, dès l'âge de sept ans, se lie à Notre-Seigneur par le vœu de virginité, et dès ce moment elle désire se consacrer tout entière à lui dans la vie religieuse ; quelques années après, elle renouvelle ce vœu entre les mains de saint François de Sales, après avoir fait au saint évêque une confession générale de toute sa vie. Dieu, qui l'avait choisie pour le Carmel, en fit retentir de bonne heure le doux nom à son oreille et à son cœur. C'est M. de Brétigny, son cousin, qui le premier lui parle de sainte Tèreſe ; témoin, en Espagne, de la sainteté de ses filles, il en fait à sa jeune cousine une peinture saisissante. C'en est assez, la lumière de la vocation éclaire son âme, et Charlotte forme l'inébranlable résolution d'embrasser leur genre de vie, avant que l'Ordre fût établi en France. Sainte Tèreſe, du haut du ciel, la reçoit pour sa fille, et elle ne tardera pas, en la revêtant du saint habit, de lui donner son nom et son cœur. Lorsqu'on sollicitait à Rome la Bulle d'établissement, on envoya au Pape la liste des douze premières personnes destinées à inaugurer le Carmel en France, et le nom de Charlotte du Pucheu figurait en tête de ces noms à jamais bénis.

M. de Brétigny ne devait pas seulement faire connaître le Carmel à la jeune Charlotte, le divin Maître lui réservait une mission plus intime : celle de la diriger dans les voies de la perfection. Sous la conduite d'un si saint directeur, la jeune vierge ne pouvait que faire les plus rapides progrès. Cette âme si fidèle à la grâce, et qui ne veut que plaire à Dieu, sent bientôt s'allumer en elle un grand désir de mortifications. Jalouse de ressembler à son cher Époux crucifié, elle veut en quelque sorte porter la même parure. Elle invente des moyens de souffrir ; elle imprime sur sa chair les stigmates de la croix ; elle tressaille de bonheur en donnant par une flagellation volontaire quelques gouttes de son sang à Celui qui a répandu tout le sien pour elle. Elle porte le cilice, elle jeûne, elle est insatiable de se mortifier par amour pour son cher Maître.

Pure comme un ange, et vivant dans un corps humain comme si elle était un pur esprit, cette jeune vierge entre sans obstacle dans les voies de l'oraison, et elle s'y trouve comme dans son centre. Sa fidélité, sa pureté, sa ferveur, attirent Dieu ; Dieu se complait dans

cette âme qui est toute à lui, il lui fait goûter de saintes délices, il la comble de ses dons. Dans ces visites de Dieu, dans ces entretiens cœur à cœur avec le divin Maître, le feu de l'amour divin qui brûle dans le cœur de Charlotte s'embrace et jette des flammes. Ce saint amour l'attire à l'oraison pour y être seule avec son Dieu, avec son Jésus, et comme son amour y prend de perpétuels accroissemens, la solitude et l'oraison sont sa soif et sa félicité. Là s'allume dans son cœur le zèle pour le salut des âmes ; elle voit ce qu'elles ont coûté à son cher Maître, et elle brûle de s'associer à lui pour les sauver. Ce zèle apostolique ne peut rester concentré, il se répand au dehors. Charlotte soigne les pauvres, pour soigner leurs âmes. Elle inspire la crainte de Dieu à ses domestiques et les forme à la piété. Tous ses entretiens respirent la foi, l'amour de Dieu, le ciel, et laissent d'ineffaçables impressions dans les âmes.

Déjà fille de sainte Tère se par le désir, elle avait comme elle une profonde estime pour tous ceux qui travaillent pour la cause de Dieu. Aussi, venait-il à passer par la campagne quelques religieux réformés, elle obtenait sans peine de sa mère qu'ils fussent logés au château. Par dévotion, elle allait à la cuisine, pour leur préparer elle-même leurs aliments, et les servir, mais souvent en cet office de Marthe elle était prévenue par sa pieuse mère.

Parvenue à l'âge où elle pouvait être religieuse, Charlotte de Pucheul pria sa mère et M. de Brétigny de la conduire en Espagne pour y être Carmélite. Mais l'espoir fondé d'avoir bientôt des Carmélites en France fit qu'on ne crut pas devoir accéder à sa demande. La bulle qui autorisait leur établissement fut enfin accordée. Il ne restait plus qu'à aller chercher les filles de sainte Tère se en Espagne pour les conduire en France. M^{me} Acarie, MM. de Brétigny et de Bérulle songèrent à M^{me} du Pucheul, qui avait des parents en Espagne, et qui parlait la langue castilliane, pour accompagner les personnes qui devaient se rendre dans le pays de sainte Tère se. Elle accepta sans hésiter, et laissant ses affaires et le soin de sa famille, elle se mit en marche pour l'Espagne.

Tandis que cette généreuse mère prenait ainsi en main la cause de sainte Tère se, cette grande sainte lui obtenait de Dieu une des plus insignes faveurs qu'elle pût ambitionner pour sa chère Char-

lotte. Elle allait recevoir la direction de deux saints qui devaient être placés sur les autels. En effet, M^{me} Acarie, plus tard la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, la prit chez elle et en eut soin comme de sa propre fille. Trouvant en elle une âme admirablement préparée à toutes les opérations de la grâce, elle l'initia aux secrets de la vie spirituelle, et lui fit faire de grands progrès dans l'amour de Dieu. Pour comble de bonheur, Charlotte fit connaissance, dans la maison de M^{me} Acarie, avec saint François de Sales. Elle se mit sous sa direction, lui fit une confession générale de toute sa vie, et renouvela entre ses mains le vœu de virginité par lequel dès l'âge de sept ans elle s'était irrévocablement donné à Notre-Seigneur. Le saint évêque de Genève fut si charmé de la candeur de cette âme, qu'il en prit un soin très-particulier. En parlant d'elle, il la nommait *sa petite colombe et la victime qui s'était immolée à Dieu entre ses mains*. Tant qu'il vécut, il continua de prendre soin de son âme, et il lui écrivit plusieurs lettres pour l'encourager à poursuivre le chemin où la grâce divine l'avait fait entrer de si bonne heure. Il disait souvent *qu'il se ressouvenait de la consolation qu'il reçut, quand il la vit renouveler le don qu'elle avait fait de soi, dans son enfance, à Jésus son époux*.

Le séjour de Charlotte chez M^{me} Acarie fut un véritable noviciat et un ciel anticipé. Mais plus la Bienheureuse et saint François de Sales l'avaient fait avancer dans l'amour de Dieu, plus elle soupirait après le moment de se voir au Carmel. Enfin ce vœu, le plus cher de son cœur, allait être rempli. C'est à Pontoise, trois mois après la fondation du monastère, que la compagne inséparable de sainte Térése, Anne de Saint-Barthélemi, lui donna le saint habit et le nom de Térése de Jésus. Elle est la première Carmélite française qui ait porté le nom de la sainte fondatrice; elle honora ce beau nom par ses vertus et par la sainteté de sa vie. Selon son premier désir, elle trouva le Carmel d'Espagne à Pontoise. Anne de Saint-Barthélemi en est la prieure, Isabelle des Anges, la sous-prieure, et Béatrix de la Conception, la maîtresse des novices. Dans ces trois Carmélites espagnoles, elle voyait des portraits vivants de sainte Térése. Après un an passé à cette école, non-seulement Charlotte du Pucheuil était une novice formée, mais une religieuse déjà ancienne

par la maturité de la vertu. Elle était donc prête pour la profession. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, le trait distinctif de la Carmélité, brûlait dans son cœur; les vertus ornaient sa belle âme. L'heureuse Charlotte du Pucheu, désormais Tèrese de Jésus pour l'éternité, prononce ses vœux solennels, et s'enchaîne à Jésus-Christ comme à son unique époux. C'est entre les mains d'Anne de Saint-Barthélemi qu'elle dépose ses promesses et ses serments au divin Époux des vierges. Ce qu'elle dut éprouver en ce jour, quand par la sainte communion, possédant Jésus-Christ au centre de son cœur, elle se sentit unie à lui par des chaînes éternelles, ne peut se dire dans la langue de cet exil. Un seul jour sera plus beau pour elle, celui où la mort lui ouvrira le ciel. La nouvelle professe était un flambeau qui ne devait point concentrer sa lumière dans un seul couvent. Deux ans et demi après l'émission de ses vœux, elle est envoyée en Belgique, avec la mère Marie du Saint-Sacrement, et elle y fait un séjour de neuf ans. Elle accompagna presque toujours cette mère dans les divers couvents qu'elle fut appelée à gouverner, elle exerça la charge de sous-prieure et celle de maîtresse des novices. En Belgique, elle se retrouva de nouveau avec les Carmélites d'Espagne : avec la mère Anne de Jésus, Anne de Saint-Barthélemi, Béatrix de la Conception, Isabelle de Saint-Paul et Éléonore de Saint-Bernard. Elle y retrouva encore le premier guide de son âme, M. de Brétigny, que la mère Anne de Jésus avait fait nommer supérieur de tous les monastères du Carmel fondés dans ce pays.

Rappelée en France avec la mère Marie du Saint-Sacrement, elles s'arrêtèrent à Amiens. Une immense consolation y attendait Tèrese de Jésus. Elle revit dans ce monastère M^{me} Acarie, son ancienne maîtresse spirituelle, qui y était religieuse déjà depuis deux ans. Peu de temps après cette entrevue, Tèrese de Jésus et la mère Marie du Saint-Sacrement reçurent ordre de revenir avec elle au monastère de Pontoise; ainsi, elles quittèrent Amiens, et elles arrivèrent à Pontoise le 16 décembre 1615. Dans ce monastère, qui était pour elle le berceau de la vie religieuse, Tèrese de Jésus jouit à loisir des entretiens, des avis, des exemples de la Bienheureuse. Comme celle-ci était alors consommée en sainteté, et séparée du ciel seulement pour deux années de vie, elle acheva dans l'âme de sa chère Char-

lotte du Pucheu! ce qu'elle avait si admirablement commencé à Paris.

Quelques mois après son retour à Pontoise, Tèreſe de Jésus en reparlit avec la mère Marie du Saint-Sacrement pour la fondation d'Orléans, où elle fut sous-prieure pendant cinq années. De là elles furent envoyées à Saintes. Ce fut pour Tèreſe de Jésus la dernière, mais la plus laborieuse de ses missions; c'était son dernier combat. Elle y montra tout le courage d'une vraie fille de sainte Tèreſe. Mais c'était à Pontoise que Dieu voulait lui donner la couronne. A peine de retour dans ce monastère, elle fut attaquée du mal qui devait la ravir à ses sœurs. Mais que la foi de cette vie est belle! Comme Dieu se montre prodigue de ses grâces envers cette âme privilégiée! Comme Jésus-Christ fait paraître qu'il se souvient qu'à sept ans Charlotte le choisit pour époux, et qu'à partir de ce moment elle lui a inviolablement gardé la foi jurée! Ainsi, les derniers jours du pèlerinage ne sont que les préparatifs des noces éternelles. La munificence et la tendresse de l'Époux achèvent de donner à la candide vierge la parure des épouses. Il se hâte d'accroître la beauté intérieure de son âme en laissant déborder de son cœur dans celui de cette bien-aimée des torrents de grâces célestes. Il donne au feu divin de la charité qui n'a cessé de brûler dans ce cœur virginal depuis le jour du baptême, de suprêmes accroissements et des ardeurs toutes séraphiques. Mais comme la croix au dehors doit imprimer le dernier sceau à la beauté intérieure des épouses du divin crucifié, Jésus imprime sa croix en sa chère Tèreſe de Jésus. Il la laisse sous le presseur de la souffrance, parce qu'il l'aime et qu'il veut embellir sa couronne. Tandis qu'elle est en proie aux plus vives douleurs, non-seulement sa patience est inaltérable, mais blessée d'amour pour son Époux, elle jubile de partager sa croix. Par un secret de son amour, le divin Maître, afin de mettre sous la garde de l'humilité tant de trésors dont il se plaisait à enrichir sa fidèle servante, l'avait éprouvée de temps en temps par des sécheresses et par des craintes de ses jugements. Maintenant, aux approches de sa fin, la confiance la dilate, la joie inonde son âme, elle tressaille à la perspective du ciel, elle souffre avec son Jésus, mais elle goûte déjà, avec lui, les prémices de la béatitude. Le divin Maître se plaît à lui

montrer qu'il fait la volonté de ceux qui l'aiment. Elle avait désiré, quelque temps avant sa maladie, de parler à M. Duval; et voilà que ce digne ministre arrive fort à propos pour lui donner le saint viatique. Elle s'entretient à loisir avec lui, et comme c'est le jour anniversaire de sa profession, elle désire renouveler ses vœux entre ses mains. Elle fait cet acte religieux avec une grande ferveur d'esprit, puis, prenant l'étole, elle la baise avec beaucoup de dévotion et de respect. Le lendemain, elle reçoit l'extrême-onction pendant laquelle Dieu lui fait de grandes grâces. La veille de sa mort, elle a encore le bonheur de recevoir Notre-Seigneur en viatique; c'est pour elle un avant-goût des joies du ciel. Avant de lui en ouvrir l'entrée, le divin Maître, afin d'accroître ses mérites, la tient pendant les quinze dernières heures de sa vie sous le pressoir des plus vives douleurs. Mais, ce dernier fleuron ajouté à sa couronne, il veut que son passage du temps à l'éternité se fasse au milieu d'inénarrables douceurs. Il absorbe le sentiment de la souffrance par le sentiment de son amour. Cet adorable Maître avait promis à sainte Térése d'assister lui-même ses véritables filles à leurs derniers moments; et il tient maintenant sa parole. Il est au chevet de sa fidèle Charlotte du Pucheu, la soutenant de ses mains et l'animant de son regard, Sainte Térése et la bienheureuse Marie de l'Incarnation sont à côté d'elle. La Mère de Dieu tient dans ses mains la couronne et le manteau qui lui sont destinés. A un dernier regard du Sauveur, l'âme de la trop heureuse vierge se détache de son corps, et elle s'élance dans les bras de son Dieu. Toutes les sœurs qui l'entourent voudraient la suivre, et elles se disent l'une à l'autre : *Si un ange pouvait mourir, il ne le ferait pas avec de meilleures dispositions !*

Appelée au ciel le 8 mai 1629, après vingt-six années de vie religieuse, elle quitte l'exil à quarante-sept ans, au même âge que son saint patron, saint Charles Borromée. Elle a le bonheur d'être ensevelie dans le même monastère que la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Là leurs corps mortels attendent près l'un de l'autre le réveil de la résurrection.

CHAPITRE VIII

La vénérable Mère arrive de Pontoise à Paris et gouverne le premier couvent en qualité de prieure. — Secours que lui donne Isabelle des Anges ; départ de celle-ci pour la fondation d'Amiens. — Ferveur des novices de Paris. — Bienheureuse mort d'Angélique de la Trinité, fille du maréchal de Brissac.

A mon arrivée à Paris, je reçus le meilleur accueil de toutes les novices. Il n'y avait alors dans le couvent d'autre professe que la mère Éléonore de Saint-Bernard, à laquelle je fus très-redevable en cette occasion comme en bien d'autres. Mais nos novices étaient en grand nombre : on les mit sous ma direction, et malgré ma charge de prieure, on me commanda d'en prendre soin. La mère Anne de Jésus et ses deux compagnes étaient parties pour une nouvelle fondation en Bourgogne. Un jour, tandis que je les recommandais à Dieu, il me fit connaître que la mère Isabelle des Anges était bonne pour la France. Je le dis à M. de Bérulle ; et les effets ont montré la vérité de mes paroles ; car cette mère s'est parfaitement bien acquittée de son office et avec une grande religion. On la fit venir de Dijon à Paris. Elle resta trois mois avec nous. Durant le temps qu'il nous fut donné de passer ensemble, nous ressentions l'une et l'autre un redoublement de courage et une très-vive consolation. Cette

mère m'était d'un grand secours pour le cœur; elle réussissait en tout, parce qu'elle avait saisi la manière de conduire et qu'elle se montrait pleine de douceur. C'est ce qu'exigent les âmes en France, parce qu'elles sont dociles et portées à la vertu. Ainsi on réussit mieux auprès d'elles par la douceur que par toute autre voie; et pourvu qu'on le fasse en de bons termes, on peut leur montrer tous leurs défauts; elles le prennent bien. Et certes, quant à moi, je trouve cette conduite meilleure et conforme au caractère de notre Seigneur Jésus-Christ : car, si nous le considérons bien, nous verrons qu'il vivait comme un frère et comme un compagnon avec ses disciples. Ici il se présenterait à moi bien des choses à dire; mais je m'en abstiens, crainte de le mal faire et de montrer peu d'humilité en abordant un pareil sujet, je n'ai ni la capacité ni l'humilité requise pour cela.

La mère Isabelle des Anges amena d'ici pour la fondation d'Amiens trois religieuses professes, excellents sujets, et deux novices. Elles arrivèrent à Amiens la veille de la Pentecôte; et, le jour suivant, le saint Sacrement fut placé dans l'oratoire de leur monastère, au grand contentement de toute la ville, qui fit éclater sa dévotion en cette circonstance. L'évêque, à ce qu'on nous écrivit, fit porter en procession la tête de saint Jean-Baptiste, et célébra pontificalement la messe. J'étais très-consolée d'apprendre ces nouvelles à Paris, et de savoir que tout allait bien. J'ajoute que l'on avait demandé que j'allasse à cette fondation, mais ce n'était pas possible alors.

Je reviens à nos novices, qui m'avaient demandée aux supérieures pour leur maîtresse. Elles étaient on ne peut plus contentes, et moi avec elles. J'avais certes grand sujet de l'être en voyant de telles âmes et les grâces que Dieu leur faisait; il s'en montrait prodigue à leur égard, mais c'étaient des âmes très-capables de vertu. Quoiqu'elles fussent si recueillies et si fidèles à toutes les observances, avant de les admettre à la profession, j'établis comme règle qu'elles passeraient les quinze jours qui précèdent en des exercices spirituels et tellement retirées qu'elles ne parleraient à personne ni ne verraient personne. J'agissais de la sorte parce que la profession est un acte qui demande une grande disposition; et je voyais que le Seigneur la leur donnait. C'est ainsi que je fis faire la profession à vingt-huit religieuses à Paris.

Afin que l'on voie quel bien c'est pour nous de servir le Seigneur, je veux raconter ici l'heureuse mort d'une religieuse Carmélite de cette maison de Paris, appelée Angélique, et fille de M. de Brissac.

Une nuit, pendant que j'étais endormie, autant que je puis en juger, je vis dans ma cellule des yeux de l'esprit une grande lumière; j'en éprouvai de la crainte, pensant que Dieu m'appelait; je n'étais point prête, je n'avais point de confesseur, et il m'en eût fallu un pour cette heure. Étant dans cette peine, je connus par une lumière surnaturelle que c'était la sœur Angélique que Dieu appelait à lui. Il lui envoya une maladie bien pénible et qui lui causa de grandes douleurs; elle montra une admirable patience, et Dieu, en retour, lui

donna de grandes consolations et une lumière particulière. Car jusqu'au dernier moment elle nous dit des choses de grande édification, et l'on était consolé de l'entendre. Elle communia plusieurs fois durant le peu de temps qu'elle fut malade. Et peu d'heures avant de mourir, elle reçut Notre-Seigneur dans de grands transports de joie. Elle demanda de nouveau pardon à la communauté, car elle l'avait déjà fait avant de recevoir le saint viatique. Elle prit congé de toutes, non comme une personne qui va mourir, mais comme si elle allait partir pour un autre monastère, disant : *Adieu!* et elle ajouta : *Donnez-moi la Vierge Marie.* Elle resta avec un sourire gracieux; nulle de nous ne croyait qu'elle fût morte, car elle n'avait donné aucun signe qui pût le faire connaître. C'était une âme très-pure, et il paraissait bien qu'elle avait gardé son innocence baptismale.

ANGÉLIQUE DE LA TRINITÉ

FILLE DU MARÉCHAL DE BRISSAC

Nous compléterons cet admirable récit d'Anne de Saint-Barthélemi par quelques détails biographiques. Angélique de la Trinité était fille unique du maréchal de Brissac; à peine eut-elle atteint l'âge de raison qu'elle se sentit portée à l'état religieux. Le maréchal, s'apercevant du penchant de sa fille pour la retraite, n'oublia rien pour l'en détourner et la faire consentir à un honorable établissement dans le monde. Ce fut en vain. Instruite des préparatifs faits à Paris pour l'établissement des Carmélites, et se sentant le plus vif attrait pour y être admise, elle employa tous les moyens pour fléchir son père et le faire condescendre à ses désirs. Ne gagnant rien par la persuasion, elle crut mieux réussir en se défigurant; et, pour cet effet, elle se mouillait le visage, puis s'exposait aux ardeurs du soleil. Ceci n'ayant pas le succès qu'elle en espérait, elle dit un jour au maréchal avec autant de courage que de fermeté : *Je me rendrai si pénible au monde et si désagréable, que vous-même, monsieur, serez obligé de m'en chasser; je n'entreprendrai point ceux qui viendront me visiter, je ne saluerai personne, et je ferai tant, puisqu'on ne veut point que je quitte le monde, que le monde me quittera.* La magnanime vierge tint parole.

Sa constance fit connaître au maréchal qu'il y avait quelque chose de divin dans cette vocation. Il remet sa fille entre les mains de M^{me} Acarie, mais en demandant que sa vocation fût sérieusement examinée. Les docteurs chargés de cet examen déclarèrent d'une voix

unanime que la vocation vient du ciel. Le maréchal rend alors les armes, et M^{lle} de Brissac, libre des chaînes du monde, entre au monastère de l'Incarnation de Paris. A vingt et un ans elle reçut le saint habit du Carmel des mains de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi, qui l'année suivante reçoit ses vœux le 9 mai 1606. Son nom du siècle fut échangé contre celui d'Angélique de la Trinité.

Le Carmel fut pour cette âme si forte et si pure un ciel anticipé. Pour exprimer à ses sœurs l'estime qu'elle faisait de sa vocation, elle leur disait souvent *que le monastère était plein de Dieu; que l'on y ressentait la plénitude divine; qu'il n'y avait pas d'effort à faire pour la trouver*. Elle était toujours suivie d'un parfum céleste, que les mères espagnoles attribuaient à la présence invisible de sainte Térèse. Quant à elle, elle ne doutait pas que cette grâce ne fût commune à toutes ses sœurs. Sa familiarité avec Dieu était ravissante. Le divin Maître, qui se complaisait dans son âme, hâtait l'œuvre de sa sanctification; il la comblait de grâces, lui donnait des lumières pour sa conduite, lui faisait sentir que rien ne la séparerait jamais de son amour. De là son invincible patience et sa sainte jubilation au milieu des grandes souffrances qu'elle eut à endurer.

Se voyant près de la mort, elle désira se confesser au révérend père Coton, jésuite, auquel elle rendit compte des grâces admirables et innombrables qui la soutenaient dans cette espèce de purgatoire. Elle demanda permission de faire savoir quelque chose au maréchal, son père, et elle dit au père Coton : *Je vous supplie, mon père, de lui dire de ma part que je le remercie du consentement qu'il a donné à mon entrée en religion; assurez-le que je meurs très-contente; qu'il ne me semble point aller à la mort, mais au ciel, vers Dieu, pour en jouir éternellement*. Après une pause, elle ajouta : *Quand je dis que je meurs contente, ce n'est pas pour être délivrée de mon mal ou des austérités de la religion, car, pour cela, je voudrais vivre quatre-vingts ans; mais c'est pour aller posséder Celui pour qui j'ai été créée*. Après ces paroles, elle s'entretint familièrement avec Dieu; ensuite, serrant sur son cœur la statuette de la Vierge qu'elle avait demandée, elle dit avec une inexprimable ferveur : *Vitam præsta puram,*

iter para tutum, ut videntes Jesum semper collætetur. Et en achevant ces mots, des bras d'Anne de Saint-Barthélemi, elle s'envola au ciel; c'était le 16 février 1607, un an et neuf mois après son entrée en religion.

Heureuse vierge, tu meurs entre les bras de celle qui a soutenu durant quatorze heures sur son cœur la tête de la séraphique Térése, à sa dernière extase, au dernier jour de son exil. C'est la main qui soutenait Térése prête à entrer dans la gloire, qui nous a dessiné ton angélique figure et légué le récit de ta dernière heure. Cette page toute céleste que te consacre Anne de Saint-Barthélemi transmettra ton nom aux âges les plus reculés, et fera verser de tendres larmes d'admiration. Les âmes chrétiennes salueront, chériront en toi une illustre épouse du Christ, une noble fille de la séraphique Térése, une des plus saintes fleurs du Carmel de France, et une des perles de la capitale du royaume très-chrétien. Ton père, qui sur la terre a consenti à ton sacrifice, trouvera en toi au ciel sa plus belle couronne. Il demeurera éternellement ravi d'admiration et de bonheur en contemplant en toi un héroïsme auprès duquel n'était rien celui qu'il avait tant de fois montré sur les champs de bataille.

Dans cet exil, ce qui nous console, c'est qu'on peut dire de toi, comme de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation : *Elle prie sans cesse pour la nation dont elle a fait partie, et pour la ville où elle a pris naissance.*

(II MACHAB., XV.)

CHAPITRE IX

Faveur qu'elle reçut à Paris, la veille et le jour de saint Denis l'Aréopagite. — Son zèle pour le salut des âmes depuis qu'elle commença à faire oraison, et surtout depuis qu'elle vécut dans la compagnie de sainte Térése. A quelle occasion ce zèle s'accrut dans son âme à Paris.

La veille de saint Denis l'Aréopagite auquel je suis très-dévoté, tandis que j'étais en oraison, le Seigneur me fit la grâce de visiter mon âme et de la transformer en lui en une grande union. Bien que cette visite fût de courte durée, les effets en furent très-grands. Je restai tellement divinisée quant à l'âme et quant au corps, que je n'avais plus, ce semble, d'action naturelle, ni même un petit mouvement naturel. Le lendemain, jour de la fête de saint Denis, le Seigneur me fit la même grâce après la communion. Quoique cette visite fût de courte durée, comme je l'ai dit, néanmoins les effets que j'en ressentis et la disposition où elle mit mon âme durèrent plus de quinze jours. Bien que je ne visse rien, je sentais au dedans de moi, dans le fond de mon âme, une Majesté souveraine, comme si je voyais la très-sainte Trinité. Je ne la voyais point, mais le sentiment que j'avais de sa présence en moi agissait avec plus de force que si je l'eusse vue. Durant ces jours,

j'eus bien quelques sujets de peine; mais mon âme ne donna point entrée à une seule pensée étrangère et elle ne perdit point sa simplicité; je me sers de ce terme, parce que la vue qu'elle avait de Dieu était simple, sans activité, sans aucun autre objet.

Ces jours une fois écoulés, il n'en était plus ainsi. Cette grâce, il est vrai, ne m'était pas entièrement enlevée, mais elle ne m'était plus accordée avec la perfection que je viens de dire. Ce qu'elle continuait de produire en moi, c'était un plus grand courage dans l'âme, de plus grandes ferveurs, de plus ardents désirs de voir Dieu et de m'employer à son service en tout ce qui serait de son bon plaisir. Dans cet état, il y a plus d'activité, et moins de cette vue simple de Dieu. Les actions naturelles étant en tout plus vives, il faut plus de circonspection pour ne pas y commettre de fautes, tandis qu'elle s'en préserve quand elle est comme fixée par la force de l'oraison précédente, c'est-à-dire de cette vue simple de Dieu. La différence entre ces deux états est facile à saisir. L'âme qui jouit de cette vue simple de Dieu ressemble à une personne rassasiée et qui a abondamment tous les mets qu'on peut désirer, sans avoir la peine de les chercher, ni même de s'asseoir à table. L'âme qui n'a plus cette vue simple de Dieu ressemble à un homme qui a faim, qui désire les mets qui sont de son goût, mais qui doit se les procurer par son travail; et s'il lui faut de la sollicitude pour se les procurer, il lui en faut encore pour les conserver. L'âme doit agir de la même manière

pour les vertus, pour la connaissance de Dieu et de soi-même : cet exercice est tellement important, que quiconque ne s'y applique pas sérieusement sera toujours pauvre dans son âme. La connaissance de la vérité donne du repos au cœur, et fait qu'une âme demeure résignée dans les grandes comme dans les petites choses à tout ce que Dieu demande d'elle.

Dès que je commençai à faire oraison, le Seigneur me donna un ardent désir du salut des âmes; ce désir a été plus grand en de certains temps que dans d'autres. Mais depuis que j'eus le bonheur de connaître ma sainte Mère Térése, le Seigneur mit en moi un désir beaucoup plus ardent du salut des âmes, et particulièrement de la conversion des hérétiques. Ce fut cette sainte Mère qui me communiqua cet esprit, et elle se réjouissait beaucoup, quand elle voyait que ce feu du zèle embrasait mon âme.

Mais naguère, à l'occasion du saint habit donné à la sœur Claire du Saint-Sacrement, Dieu a augmenté en mon âme cette grâce, et me l'a communiquée avec une nouvelle excellence. Ce désir du salut des âmes et de la conversion des hérétiques est en moi comme un feu d'amour, duquel monte une flamme puissante et dominatrice qui exerce, ce semble, son empire sur tous et les attire à soi comme l'aimant.

Les adversités ne peuvent rien contre cette charité; au contraire, elles demeurent vaincues et soumises devant elle, et ne servent qu'à donner à l'esprit une plus grande force, comme le bois qu'on met au feu

l'empêche de s'éteindre ; ainsi en est-il des adversités, elles entretiennent ce feu divin dans l'âme, et la font monter plus rapidement vers Celui qui est sa fin désirée. Dans cette soif du salut des âmes, on ne craint ni les périls, ni aucun travail : on désire plutôt de s'y engager, parce que la peine qu'on endure dans ce mode d'oraison fait plus souffrir que les travaux eux-mêmes.

Ici je désire donner un conseil à tous les pusillanimes : quand ils se verront dans quelques occasions semblables, qu'ils soient fidèles à Dieu, et qu'ils n'admettent pas facilement un trouble qui les détourne de travailler au bien des âmes. Car, s'ils avaient une véritable compassion de leur triste état, ils abandonneraient tous leurs contentements pour voler à leur secours. Certes, il est affligeant de voir que ceux qui ont de la capacité pour faire quelque bien n'en aient pas la volonté, tandis que de simples femmes sans aucun talent, comme moi indigne et incapable du moindre bien, ont le courage des forts. Je dis ceci afin qu'on loue Dieu de ce que quelques pauvres Carmélites déchaussées, contre le sentiment et l'avis de tous, et malgré les craintes et les épouvantes qu'on nous donnait, se sont hardiment offertes à tout ce qui pouvait nous arriver.

Pour ce qui me regarde, je dis que je ne me repens point, et que je ne me suis jamais repentie un moment depuis mon départ d'Espagne, de m'être dévouée à ce travail pour l'amour de Dieu ; je me suis au contraire toujours sentie forte et consolée d'avoir

entrepris ce voyage. Quoique je vinsse seule de mon couvent, sans beaucoup de santé, et d'un âge où je ne pouvais en espérer une meilleure, j'ai trouvé toutes les consolations que j'aurais pu désirer si je les avais cherchées, parce que Dieu n'a cessé de se montrer à mon égard comme un véritable père, ne laissant jamais mon âme en aucune nécessité ou difficulté sans que soudain il ne soit auprès d'elle pour l'assister; qu'il en soit éternellement béni!

LOUISE DE JÉSUS

DANS LE SIÈCLE M^{me} JOURDAIN

Une des trois dames françaises qui allèrent chercher les Carmélites
d'Espagne.

M^{me} Jourdain a fait elle-même sa vie. Quelque temps avant qu'elle mourût, M. Gallemant lui ordonna de raconter tout ce qui lui était arrivé d'édifiant, afin que la mémoire s'en conservât dans l'ordre. Elle fit le récit qu'on lui demandait, et la mère Marie Térése de Jésus l'écrivit sous sa dictée, (cette mère s'appelait dans le monde M^{me} Bereur; elle est morte en odeur de sainteté au couvent de Salins, et sa vie est imprimée). Les Carmélites de la rue Chapon ont une copie de cette Vie de M^{me} Jourdain, qui n'est pas sans mérite, quoique le style en soit suranné. On en trouve un abrégé dans l'*Hist. man. de la fond. des Carmél. de France*, vol. Dôle.

M^{me} Jourdain s'appelait Louise Gallois. Elle naquit à Paris, le 19 novembre 1569, de Charles Gallois et de Claudine Riou : ses parents étaient d'une condition honnête et ne manquaient pas de fortune. Elle reçut de la nature un caractère doux, un cœur sensible, un esprit vif et un jugement solide. Dès son enfance, elle montra beaucoup d'horreur pour le péché. Elle aimait à soulager les pauvres; et n'ayant pas d'argent à sa disposition, elle leur donnait une partie de sa nourriture. Elle fit sa première communion avec de grands sentiments de piété; et, dans la suite, elle ne parlait qu'avec attendrissement des grâces que Dieu lui avait faites alors. Malgré sa jeunesse, elle savait déjà s'entretenir avec le Seigneur et lui exposer les besoins de son âme. Lorsqu'elle éprouvait quelque con-

tradition, elle se retirait à l'écart; et, se mettant à genoux, elle adressait à Dieu ces paroles d'Isaïe (ch. xxxviii) : *Seigneur, je souffre violence; répondez pour moi.*

A l'âge de vingt ans, la jeune Gallois, par respect pour la volonté de ses parents, épousa Guillaume Jourdain, homme riche et vertueux. Elle devint veuve au bout de huit ans de mariage; et, en mourant, son mari lui laissa deux fils et deux filles. Dieu lui fit connaître alors qu'il formerait avec elle une union surnaturelle, qui serait plus intime que celle qu'elle avait eue avec un époux mortel; qu'elle deviendrait son épouse, et qu'elle lui engendrerait des enfants spirituels. Peu de temps après, elle perdit une de ses filles; et elle eut le courage d'aller à l'église, pour voir si l'on faisait auprès de l'autel, comme elle l'avait demandé, la fosse qui devait recevoir le corps de cet enfant chéri. *Je fais faire en cet endroit,* disait-elle, *la fosse de ma fille, afin qu'elle soit plus près de Dieu.*

M^{me} Jourdain, que son veuvage rendait libre de disposer d'elle-même, et qui ne voulait plus s'occuper que de Dieu, plaça ses enfants hors de sa maison, en prenant néanmoins les précautions nécessaires pour que leur éducation ne fût pas négligée. Elle se mit sous la conduite du père Pacifique, Capucin. Son entière soumission aux avis de son guide, et son attention à suivre en tout la volonté divine, la firent marcher à grands pas dans le chemin de la perfection : le moindre objet extérieur l'aidait à s'élever à Dieu. Elle passa par les divers degrés de l'oraison; et le Seigneur lui faisait quelquefois des grâces extraordinaires. Il l'éprouvait aussi quelquefois par des peines intérieures. Mais d'elle-même elle s'imposa la loi de ne jamais manquer à ses exercices ordinaires dans ces moments d'épreuve, et d'attendre avec patience le retour des consolations célestes.

Son confesseur lui ayant permis de faire le vœu de continence, elle sentit bientôt naître en elle le goût de la vie religieuse; et ce goût se fortifia par la lecture de la Vie de sainte Térèse qui paraissait alors. Mais elle le combattait, dans la persuasion où elle était que la délicatesse de sa santé et les soins dus à ses enfants ne lui permettaient pas de le suivre. Il fallut donc que Dieu lui ôtât lui-même cette pensée. Elle entendit une voix intérieure qui lui disait :

Ne suis-je pas le maître de la santé, et tes enfants ne sont-ils pas à moi? Quelque temps après, comme elle avait l'idée de se présenter chez les Capucines qu'on établissait alors, une voix intérieure lui dit encore : *Tu seras Térésienne*. Avant même qu'elle eût rendu compte au père Pacifique de ce qu'elle avait entendu, ce religieux, qui venait de prier pour elle à la messe, lui tint le même langage; et elle se décida à se faire Carmélite.

Le père Pacifique la mit entre les mains de M^{me} Acarie, qui eut bientôt apprécié le mérite de cette postulante. Elle la plaça dans la petite congrégation de Sainte-Genève; elle aimait à dire qu'elle n'avait jamais trouvé d'esprit qui lui plût davantage que celui de cette jeune veuve; elle l'appelait un *séraphin*, à cause de la ferveur de sa piété.

Nous avons dit que M^{me} Jourdain fut choisie pour être la première supérieure de la petite congrégation, et qu'elle refusa cette place; nous avons dit encore qu'elle fut obligée d'accepter cette place, quand on l'ôta à Geneviève Poullain : il faut dire de quelle manière elle fut nommée la seconde fois. La petite congrégation avait été passer quelque temps à Ivry dans la maison de M^{me} Acarie, et on la faisait revenir à Paris. La Bienheureuse chargea M^{me} Jourdain de ramener une partie de la communauté et de la gouverner jusqu'à ce que le reste fût aussi de retour. Pendant ce temps-là, elle annonça à Geneviève Poullain sa destitution; et quand elle fut revenue à Paris, elle dit à M^{me} Jourdain qu'on la chargeait de gouverner la communauté entière. La jeune veuve fit quelque résistance; et M^{me} Acarie lui demanda à quoi elle prétendait être bonne. *A servir les autres*, répondit M^{me} Jourdain, qui croyait que sa qualité de veuve ne lui permettait pas de prétendre à être sœur du chœur. Cependant elle obéit, après que M. Gallemant eut interposé son autorité; et par sa prudence et sa douceur, elle justifia le choix qu'on avait fait.

Pendant son séjour en Espagne, elle profita du commerce qu'elle entretenait avec les Carmélites réformées, pour se remplir de l'esprit de sainte Térése. Lorsque la sœur Anne de Saint-Barthélemi la vit pour la première fois, elle la reconnut pour être une des Françaises qui lui avaient été montrées dans sa vision.

M^{me} Jourdain, après avoir pris l'habit religieux sous le nom de Louise de Jésus, fut employée à l'établissement des Carmélites de Pontoise : elle fit ses vœux dans cette maison, le 20 novembre 1605; et ce jour était l'anniversaire de son baptême. La mère Anne de Jésus la fit bientôt revenir au premier couvent, parce qu'elle aimait à la consulter. Elle la consulta notamment sur une fondation de Carmélites que le recteur du collège des Jésuites à Dijon lui proposait de faire dans cette ville. Une veuve qui était d'un âge avancé offrait une maison pour commencer cette fondation, et demandait d'être reçue dans le monastère qu'on établirait. La sœur Louise répondit à la mère Anne : *Ma mère, les vieilles dévotes sont ordinairement entêtées de leurs dévotions particulières, et l'on n'en fait jamais rien.* L'événement prouva qu'elle avait bien jugé : car il ne fut pas possible de s'accommoder avec cette dame.

La sœur Louise de Jésus fut envoyée au couvent de Dijon, pour y être maîtresse des novices; et on l'élut prieure de cette maison, quand la mère Anne de Jésus la quitta : c'était la première fois qu'on élisait une Française pour occuper une place de ce genre dans le Carmel de France. Elle fit construire les bâtiments du monastère qu'on l'avait chargée de gouverner, excepté l'église qui ne fut bâtie qu'après son priorat. Elle alla fonder les Carmélites de Châlon-sur-Saône, en 1610; celles de Dôle, en 1614; et celles de Besançon, en 1618.

Elle conserva toujours des relations intimes avec M^{me} Acarie; et elle fut très-affligée de sa mort : mais la défunte la consola, en lui apparaissant plusieurs fois; il paraît que c'est la mère Louise de Jésus qui fit faire à Dôle, pour la Bienheureuse, ce service extraordinaire dont parle Duval (liv. III, ch. II). « Ce service, dit-il, ressemblait « moins à une cérémonie funèbre qu'à une solennité de prise d'habit ou de profession. Les autels étaient parés magnifiquement : on « avait orné toute l'église de guirlandes de fleurs, et on y brûla des « parfums. L'office fut chanté avec pompe; et le recteur du collège « des Jésuites de la ville prononça l'oraison funèbre. »

La mère Louise fit rester les couvents de Carmélites de la Franche-Comté sous le gouvernement des supérieurs du Carmel de France : mais le Pape Paul V joignit à ces supérieurs deux ecclésiastiques de

la province que nous venons de nommer, laquelle alors appartenait encore aux Espagnols.

La mère Louise de Jésus fut longtemps éprouvée par des peines intérieures, et elle supporta cette épreuve avec une résignation admirable. Elle ne montra pas moins de résignation, par rapport aux graves infirmités qui la firent souffrir pendant les neuf dernières années de sa vie. Son fils et ses sœurs vinrent de Paris pour la voir dans sa dernière maladie : mais quoique sa chambre fût à une très-petite distance du parloir, elle ne voulut jamais permettre qu'on l'y transportât pour contenter le désir de ses parents. Enfin, elle succomba sous le poids de ses maux, et mourut saintement à Dôle, le 29 février 1628. Son visage parut après sa mort plus beau qu'auparavant. Le peuple, qui accourut en foule à ses funérailles, demandait avec instance qu'on fit toucher des chapelets à son corps. On lui attribue plusieurs miracles, et l'on prétend qu'elle fit pendant sa vie quelques prédictions.

Une de ses maximes était « qu'on doit juger de l'humilité par la « patience. » Voici quelques-unes des pratiques qu'elle conseillait aux novices : « Obéir sans répliquer... Ne rien refuser de ce qu'on « peut accorder... Ne jamais se plaindre de personne, à moins que « la gloire de Dieu ne l'exige... N'user jamais de détour... Ne don- « ner son avis que quand on le demande... Ne rien demander pour « sa commodité... Ne pas donner à faire ce qu'on peut faire soi- « même... Chercher ce qu'il y a de plus pauvre... Ne rom- « pre le silence que dans les cas de nécessité... Ne s'occuper jamais « de pensées inutiles. » Elle appelait la fidélité à cette dernière pratique, *la garde du silence intérieur* (1).

(1) Cette biographie et la suivante sont extraites de la *Vie de la B. Marie de l'Incarnation*.

LA V. M. MAGDELEINE DE SAINT-JOSEPH

DANS LE SIÈCLE M^{lle} DE FONTEINES-MARANS

Première prieure du Carmel français après les vénérables mères Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemi.

M^{lle} de Fontaines-Marans appartenait à une famille qui était originaire de Flandre et qui, après avoir formé des alliances avec la maison de Luxembourg, s'était, depuis le treizième siècle, établie en Anjou et ensuite en Touraine. Elle était fille d'Antoine Dubois, seigneur de Fontaines-Marans, près de Tours, et de Marie Prudhomme, fille du seigneur de Fontenay-en-Brie, et sœur de la chancelière de Sillery.

M^{lle} de Fontaines-Marans naquit à Paris, chez la présidente de Saint-Mesmin qui demeurait auprès de l'hôtel de Soubise, le 17 mai 1578. Le surlendemain, elle fut baptisée dans la chapelle de Braque, sur l'emplacement de laquelle on bâtit depuis l'église des Pères de la Merci; et on lui donna le nom de Magdeleine. Ses parents, qui craignaient Dieu, l'élevèrent dans la piété. A l'âge de quatre ans, elle fut si frappée de ce qu'on lui dit sur les suites de la mort, à l'occasion d'un enfant qu'on portait en terre, qu'elle conçut du dégoût pour les vanités du monde. Lorsqu'on mettait un peu plus de recherche qu'à l'ordinaire en l'habillant, elle disait : *A quoi bon tout ceci, puisqu'il faut mourir.* Dès qu'elle sut lire, elle commença à réciter le petit office de la sainte Vierge. Elle aimait déjà à s'entretenir avec Dieu, dans la prière; et elle disait : *Qu'il est bon de l'aimer et de communiquer avec lui!* Elle avait de la douceur pour tous ceux qui l'approchaient, du respect pour les personnes consacrées à Dieu, et

de la charité pour les pauvres. A l'âge de dix ans, elle se sentit portée à faire des pénitences corporelles : elle était patiente dans les contradictions ; et cette vertu parut en elle à l'occasion d'une femme de chambre qui la maltraitait. On lui fit faire de bonne heure sa première communion : quand elle eut goûté le pain des Anges, elle y trouva de telles délices, qu'elle voulut recevoir fréquemment cette divine nourriture. Ses habits étaient simples et modestes ; et elle s'exerçait à pratiquer tout ce qui pouvait entretenir en elle l'esprit d'humilité. Elle aimait à soigner les malades, lors même que leurs maladies étaient le plus dégoûtantes. Elle s'occupait aussi du salut des autres. L'intendant de la maison de son père ayant un jour trouvé mauvais qu'elle fit travailler les pauvres à des ouvrages dont on ne tirait aucun profit, elle lui répondit : *Si nous perdons de l'argent, nous gagnons des âmes.*

Le désir de servir Dieu avec plus de liberté lui inspira le dessein d'embrasser la vie religieuse. Elle s'occupait de ce dessein, et elle avait déjà des vues sur l'ordre des Capucines qu'on établissait alors, lorsque M. de Bérulle fit un voyage à Marmoutier pour y traiter de la cession du prieuré de Notre-Dame-des-Champs. Dans ce voyage il eut occasion de la voir chez son père ; et dès le premier entretien, il la décida à entrer dans l'ordre des Carmélites qu'on allait établir aussi. M. de Fontaines-Marans eut peine à goûter ce projet : il aimait sa fille ; et il croyait qu'elle était d'une santé trop délicate pour qu'elle pût vivre dans un ordre si austère. Cependant, après l'avoir éprouvée pendant un an, il consentit au parti qu'elle voulait prendre ; et il l'amena lui-même à Paris le 20 juillet 1603. Ils se logèrent dans le voisinage de M^{me} Acarie, qui était sa parente et à laquelle M. de Bérulle l'avait adressée.

Cette sainte femme ne tarda pas à s'apercevoir du présent que Dieu faisait à l'ordre naissant dans la personne de sa cousine. *M^{lle} de Fontaines-Marans*, dit-elle à la marquise de Breauté, *ne marche pas dans le chemin de la perfection ; elle y court.* Elle la plaça dans la petite congrégation de Sainte-Geneviève, et dès le premier jour elle conseilla aux postulantes qui la composaient de découvrir les dispositions de leur âme à la nouvelle compagne qu'elle leur donnait. *Je suis si persuadée*, leur dit-elle, *de son talent pour*

la direction des âmes, que je n'aurais pas de peine à lui parler de la mienne, si j'en avais besoin.

Lorsque les Carmélites espagnoles furent arrivées, M^{me} Acarie leur présenta M^{lle} de Fontaines-Marans; et après en avoir fait l'éloge, elle ajouta qu'*elle serait un jour le soutien et la gloire de l'ordre.* Cette demoiselle avait vingt-six ans et demi, quand elle prit l'habit religieux sous le nom de Magdeleine de Saint-Joseph. Elle avait demandé de n'être que sœur converse; mais M^{me} Acarie lui avait répondu que Dieu avait d'autres vues sur elle.

Pendant son noviciat, la sœur Magdeleine de Saint-Joseph se distingua par la pratique exacte des vertus religieuses. Ce qu'on admirait le plus en elle, c'était sa discrétion et sa prudence. Aussi la mère Anne de Jésus et la mère Anne de Saint-Barthélemi disaient-elles hautement que, *pour trouver un pareil sujet, on irait volontiers à l'autre bout du monde.* Elle fit profession le 11 novembre 1605; et aussitôt on la nomma maîtresse des novices. M. Duval faisait d'elle un si grand cas, qu'il dit un jour qu'*elle était un feu caché qui embraserait bien des âmes de l'amour divin.*

Elle donnait à ses élèves des avis excellents, et les conduisait avec une fermeté tempérée par la douceur. Dans les premières années qui suivirent la fondation du premier couvent, on y reçut un grand nombre de novices; et toutes, sous la conduite d'une si habile maîtresse, firent de grands progrès dans les vertus religieuses. Les Carmélites espagnoles en étaient émerveillées. *Ce ne sont pas des femmes, écrivirent-elles en Espagne au général des Carmes, ce sont des anges que nous avons à conduire.* Quand Philippe III fut instruit de la bonne odeur que l'établissement des Carmélites répandait dans toute la France, il écrivit à Henri IV pour l'en féliciter. La mère Anne de Jésus avait si bonne opinion de la sœur Magdeleine, qu'elle voulait l'emmenner avec elle quand elle alla fonder les Carmélites de Bruxelles; et comme elle demandait aussi la sœur Marie de Jésus (la marquise de Bréauté), la mère Anne de Saint-Barthélemi lui refusa ces deux religieuses, en disant : *Les enlever à cette maison, ce serait lui enlever la tête et le cœur.*

Lorsque la mère Anne de Saint-Barthélemi partit de Paris pour aller fonder les Carmélites de Tours, on élut la sœur Magdeleine de

Saint-Joseph pour être à sa place prieure du premier couvent. Nous n'entrerons pas dans le détail du bien qu'elle fit dans cette place ; et nous rapporterons seulement le témoignage qu'en rendit alors M^{me} Acarie, qui venait de passer huit jours dans l'intérieur de la maison. *Je sors, dit-elle, d'avec des anges ; cette maison est un paradis sur la terre.*

Après avoir fini les six années de son priorat, la mère Magdeleine fut chargée par les supérieurs de plusieurs commissions importantes. Elle alla au monastère de Tours, en 1615 ; et elle y resta huit mois, pour aider une nouvelle prieure à remplir les fonctions de sa place. Elle fit, en 1616, la fondation des Carmélites de Lyon, à la demande de M^{me} d'Alincourt, sœur de la mère Marie de Jésus. Au mois de septembre 1617, elle fonda les Carmélites de la rue Chapon ; elle fit bâtir l'église, le chœur et une partie des dortoirs de ce nouveau couvent ; et elle y resta jusqu'en 1624. Elle fut alors élue pour la seconde fois prieure du premier couvent. Elle se conduisit avec une sagesse admirable dans la dispute qui s'éleva entre les Carmes et les supérieurs ecclésiastiques, par rapport au gouvernement des Carmélites : M. de Bérulle et M. de Marillac ne faisaient aucune démarche relative à ce sujet sans la consulter. En 1628, il lui vint une grande inflammation de poitrine : elle fut sur le point d'en mourir, et n'en guérit jamais bien.

Après son second priorat, la mère Magdeleine aurait bien désiré de rester dans le couvent tranquille et ignorée, pour ne plus penser qu'à sa mort, qu'elle sentait et qu'elle avait même annoncé n'être pas éloignée. Mais la réputation dont elle jouissait par rapport à la sainteté, et le talent qu'elle avait pour la conduite des âmes, s'opposaient à l'exécution du projet que l'humilité lui suggérait. Pendant une partie du temps de son premier priorat, elle avait réussi à n'être pas connue de Marie de Médicis, quoique cette princesse vint au couvent deux ou trois fois par semaine. Elle la faisait recevoir par la mère Marie de Jésus, qui avait paru souvent à la cour. Elle fit un jour des reproches à une religieuse qui avait parlé d'elle à la reine, et lui défendit de le faire à l'avenir. Mais ces expédients ne lui réussirent pas toujours : les reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche, Madame Elisabeth, qui fut depuis reine d'Espagne, Madame Henriette, qui

fut depuis reine d'Angleterre, la duchesse d'Orléans, la princesse de Condé, et presque toutes les dames de la cour, connurent enfin la mère Magdeleine; et toutes s'empressèrent de lui ouvrir leur âme et de lui demander des avis. Pour être plus à portée de profiter de sa direction, Marie de Médicis fit bâtir dans l'intérieur de la maison un corps de logis, qu'on a depuis appelé *le bâtiment de la reine*, et où, sans déranger les exercices de la communauté, cette princesse venait passer quelques jours de suite avec plusieurs de ses femmes. La reine d'Espagne, dont nous venons de parler, obtint pour le premier couvent, en considération de la mère Magdeleine, l'index de la main droite de sainte Térése, que possèdent encore les Carmélites de ce monastère. D'après le désir de cette même religieuse, la princesse de Condé fit bâtir et décorer avec magnificence *la chapelle des Saints*, laquelle était située sur la voûte qui séparait l'hôtel de Chaulnes de l'église du couvent, et dans laquelle étaient renfermées les reliques les plus précieuses et les plus authentiques.

Quoique les rapports extérieurs donnassent à la mère Magdeleine une grande occupation, elle n'en remplissait pas moins tous ses devoirs religieux. On a vu combien elle était humble : son amour pour Jésus-Christ n'était pas moindre que son humilité. Elle aimait à le considérer dans les diverses circonstances de sa vie mortelle; elle se rappelait ses paroles et ses moindres actions, et s'appliquait à y conformer sa conduite. Elle parlait fréquemment de lui aux personnes qu'elle dirigeait, et faisait tous ses efforts pour les embraser du feu sacré qui la dévorait. Son amour pour Jésus-Christ éclatait surtout à l'égard du sacrement de l'Eucharistie; et, malgré ses occupations, elle savait trouver du temps pour l'y adorer. L'adoration perpétuelle qu'elle établit au premier couvent n'a pas pu, il est vrai, s'y pratiquer pendant longtemps, parce qu'elle n'était pas compatible avec les pratiques du Carmel : néanmoins on doit applaudir au motif qui l'avait engagée à l'établir. Elle avait un grand attrait pour les pénitences corporelles : même dans ses grandes maladies, elle pratiquait des mortifications capables d'effrayer les personnes les plus courageuses.

Sa patience dans les contradictions était admirable. Elle en éprouva d'assez rudes dans son dernier priorat : on disait hautement

qu'il fallait la déposer ; et des personnes de la première distinction tenaient elles-mêmes ce langage. Loin de rien dire pour sa justification, elle se félicitait d'avance de ce qu'elle quitterait sa place par cette voie. Un ecclésiastique qui avait paru très-animé contre elle, étant venu la voir, la mère Magdeleine, au lieu de s'arrêter à le détromper, le pria de l'entendre en confession. *Nous aurions perdu le temps à des éclaircissements inutiles*, dit-elle en le quittant ; *j'ai cru ne pouvoir lui rien dire de plus véritable et de plus utile pour moi, que mes péchés*. Elle disait ordinairement que la douceur était celle des vertus de Jésus-Christ qu'elle désirait le plus d'imiter ; et elle a avoué que, même avant son entrée en religion, elle ne s'était jamais mise en colère. Aussi ses manières douces lui gagnaient-elles le cœur de toutes ses compagnes. Sa douceur ne nuisait cependant pas à l'activité de son zèle. Lorsque des artistes, sous la direction du célèbre Champagne, peignaient à fresque l'intérieur de l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, elle recommanda aux religieuses qui étaient obligées de les voir de leur parler de Dieu. *Puisqu'ils travaillent dans un couvent, dit-elle, il faut qu'ils en retirent quelque profit pour leur âme*. Un jour, ayant appris qu'en travaillant ils avaient chanté quelque chose de pieux, elle leur fit donner pour récompense une pièce de monnaie d'or.

Elle avait prédit plusieurs fois l'âge auquel elle mourrait. Plus elle approchait de cet âge, plus elle paraissait se dégager des créatures pour se mettre en état de se réunir au Créateur. Elle tomba malade au commencement du carême de 1637 : le mal de tête qu'elle avait habituellement devint alors plus violent. Vers le 15 avril, il lui prit un mal de gorge si considérable, qu'elle ne pouvait rien avaler. Ce mal cessa peu de jours après ; mais il fut remplacé par un dégoût général, qui l'empêchait de prendre aucune espèce de nourriture. L'insomnie ne tarda pas à se joindre au malaise qu'elle éprouvait déjà ; et on la voyait dépérir de jour en jour. Elle évitait néanmoins de se plaindre, afin de ne pas augmenter l'affliction des religieuses, dont elle savait qu'elle était tendrement aimée. Elle continuait d'assister aux exercices de la communauté ; et tous les jours jusqu'à la veille de sa mort, elle voulut communier à la messe. Elle allait souvent visiter les divers ermitages de la maison. (Chez les

Carmélites, les ermitages sont de petites chapelles dédiées à quelques saints, ou à des personnes mortes en odeur de sainteté.) Souvent aussi elle allait adorer au chœur le Saint-Sacrement. Le jour de sa mort, elle communia encore à jeun dans l'infirmerie. On lui administra dans la matinée le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec une grande présence d'esprit. On voulut alors couper quelques-uns de ses habits, pour qu'on la fâtiguât moins quand on les lui ôtait : mais elle s'y opposa, en disant qu'ils pourraient servir à d'autres. Son confesseur, le père Lambert, prêtre de l'Oratoire, et la mère prieure, l'engagèrent à donner sa bénédiction à la communauté qui entourait son lit : mais elle refusa de le faire, *parce qu'il fallait,* disait-elle, *que chacun restât à sa place.* Son agonie ne dura qu'un quart d'heure, pendant lequel il parut qu'elle priait toujours ; en sorte que le médecin de la reine, qui était très-religieux, lui appliqua ces paroles de l'Évangile : *Jésus étant à l'agonie, priait plus longuement* (Luc. ch. xxii). Elle mourut vers une heure après-midi, le 30 avril 1637.

On fut très-sensible à sa mort, tant dans le monastère que hors du monastère. Son corps fut, suivant l'usage, exposé à la grille du chœur ; et le peuple accourut en foule pour le voir. Chacun voulait avoir quelque chose qui lui eût appartenu : Marie de Médicis, Anne d'Autriche et la reine d'Angleterre témoignèrent aussi le même désir. Le lendemain, on l'enterra dans un des côtés du cloître, ainsi qu'elle l'avait demandé, lorsqu'elle s'était aperçue qu'on avait le dessein de l'enterrer dans un lieu plus honorable. *Je veux,* avait-elle dit alors, *ressusciter au milieu de mes sœurs.* M. de Cospéan, évêque de Lisieux, fit la cérémonie de ses funérailles. M. de Bellegarde, archevêque de Sens, vint au couvent quelques jours après, et dit en parlant de la défunte : *C'était une de ces âmes rares, telles qu'il en paraît à peine une dans un siècle.* La mère Béatrix de la Conception, qui était retournée en Espagne, apprit les miracles qui s'opéraient au tombeau de la mère Magdeleine de Saint-Joseph : aussitôt elle écrivit à ce sujet qu'elle la regardait *comme une autre sainte Térèse, et que les Carmélites d'Espagne craignaient que celles de France, qui étaient leurs sœurs cadettes, ne surpassassent en vertus les aînées.*

On lit dans la Vie de la mère Magdeleine qu'elle apparut après sa mort à plusieurs personnes. On dit aussi que cinq jours après son décès, M. Duval fut guéri d'une maladie par son intercession. Mais voici un miracle qui est encore plus certain : c'est celui qui arriva le 30 avril 1640, jour de l'anniversaire de sa mort. La prieure du premier couvent eut la dévotion de faire distribuer ce jour-là cinquante-neuf pains à autant de pauvres, en mémoire des cinquante-neuf années que la mère Magdeleine avait passées sur la terre. Quand on fit cette distribution, il se trouva plus de deux cents pauvres, et les pains se multiplièrent de façon qu'ils en eurent chacun un. L'archevêque de Paris fit constater ce miracle par un procès-verbal : et depuis 1640 jusqu'à 1792, les Carmélites du premier monastère ont toujours fait, le 30 avril, la même aumône aux pauvres.

En 1647, on entama la procédure relative à la béatification de la mère Magdeleine; et le procès-verbal de l'information préalable que fit l'évêque diocésain, fut envoyé à Rome. Innocent X, à la demande de Louis XIV, d'Anne d'Autriche et des reines d'Angleterre et de Pologne, permit alors d'informer *en général* sur la réputation de sainteté, les vertus et les miracles de la même religieuse. Le procès-verbal de cette information fut envoyé à Alexandre VII, en 1655, et en 1658 ce Pape permit d'informer *en particulier* sur les mêmes objets. La procédure fut ensuite suspendue jusqu'en 1718. A cette époque, Clément XI nomma de nouveaux commissaires; mais l'année suivante, la procédure fut encore suspendue. On était sur le point de la reprendre, en 1756, lorsque Benoît XIV vint à mourir. On l'a reprise en 1779; et au bout de six ans, Pie VI a déclaré que la mère Magdeleine de Saint-Joseph pratiqua les vertus chrétiennes dans un degré héroïque.

Les Carmélites du faubourg Saint-Jacques conservent le corps de cette vénérable mère. Elles conservent aussi plus de trois cents lettres, qui sont écrites de sa main, et dans lesquelles, ainsi que dans plusieurs autres écrits de la même mère, Pie VI a déclaré n'avoir rien trouvé de répréhensible : son décret est du 4 mai 1785. La mère Magdeleine a encore composé la *Vie de la sœur Catherine de Jésus*, qui fit profession au premier couvent des Carmélites, et qui

y mourut jeune en odeur de sainteté. Cette Vie a été imprimée in-8°, en 1625, à Toulouse, chez Boude : l'épître dédicatoire, qui est adressée à Marie de Médicis, a été faite par le cardinal de Bérulle, et elle se trouve dans ses Œuvres.

(V. la *Vie de la mère Magdeleine de Saint-Joseph*; la copie des *Dépositions juridiques qui ont été faites pour sa béatification*, laquelle copie est entre les mains des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et l'*Extrait italien de ces dépositions.*)

CHAPITRE X

(COMMENTAIRE)

DE LA FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DE TOURS

C'est aujourd'hui la fête de saint Martin, auquel je suis dévote, parce que dans cette octave j'ai maintes fois reçu de grandes grâces de Notre-Seigneur : je ne sais quelle en est la cause.

(SAINTE TÉRÈSE, *Vie*, par Ribera, liv. IV, chap. xii).

Dans ces paroles, sainte Térése nous donne les premières origines du Carmel de Tours. Sa dévotion envers saint Martin, et la prédilection du Saint pour elle, voilà en effet, pour qui étudie ces origines au flambeau de la foi, les causes déterminantes de la fondation de ce monastère.

Quant à la dévotion de la vierge d'Avila envers saint Martin, rien de si facile à expliquer : les analogies et la ressemblance de ces deux grandes âmes devaient la faire naître et l'enflammer. Térése qui déjà avant de fonder son ordre avait été blessée au cœur par le dard d'un séraphin, et qui après cette première blessure avait vu le même séraphin venir à différentes reprises

lui plonger le même dard dans le cœur, la laissant ainsi embrasée d'un amour tout séraphique pour Jésus-Christ, comment ne se serait-elle pas sentie attirée vers ce bienheureux Pontife dont le cœur, comme celui de Paul, se fondait d'amour pour Jésus-Christ? Elle qui dès l'âge le plus tendre avait soupiré après le martyr, comment n'aurait-elle pas aimé ce très-saint Pontife, qui, bien que sa tête ne fût point tombée sous le glaive du persécuteur, n'avait cependant point perdu la palme du martyr? Elle qui était consumée par la flamme du zèle apostolique, comment n'aurait-elle pas eu de prédilection pour cet évêque, un des plus apostoliques qui eussent brillé dans l'Église de Dieu depuis les apôtres? A mesure qu'elle l'étudiait, sa dévotion croissait. Ne soupirant qu'après le salut des âmes, et n'ayant réformé le Carmel que dans ce but, elle demeurait comme ravie en contemplant saint Martin travaillant à la conquête des âmes. Avec Hilaire de Poitiers, son saint maître, il enracinait la foi dans les Gaules; il engendrait à Jésus-Christ d'innombrables légions de fidèles. C'était ce Pontife élu de Dieu à qui depuis les apôtres le Seigneur avait communiqué une si grande grâce, qu'il avait mérité la magnifique gloire de ressusciter par la Trinité déifique trois morts qui étaient dans le tombeau. Durant toute sa vie d'évêque, les miracles naissaient sous ses pas. Partout où il était, partout où il allait, les dons du ciel étaient dans sa main; il les distribuait à son gré, illuminant les âmes, les ornant de la grâce du Christ, guérissant les corps, les délivrant des chaînes des démons et des maladies.

En présence de cette vie de Martin faisant adorer la Trinité, connaître le Christ, allumant son amour dans les âmes, reculant les frontières de l'Eglise, lui donnant de nouveaux peuples, Térése, surabondant de joie, succombait au ravissement. Et quand la carrière de cet apôtre, éperdu d'amour pour le Christ et se consumant pour lui, allait finir, Térése ne s'étonnait pas que le ciel tout entier fût ému et qu'il tressaillit de bonheur, en le voyant sur le point de prendre son essor. L'âme de la séraphique vierge, identifiée avec les sentiments de l'Eglise, s'écriait avec elle : « O bienheureux apôtre du Christ, à ton passage de la terre au ciel, les Saints t'accueillent par des chants d'allégresse, le chœur des Anges te salue par ses transports, l'armée de toutes les célestes Vertus va au-devant de toi entonnant des hymnes de triomphe ; l'Eglise est fortifiée par la vertu d'en haut ; les évêques, par cette révélation de Dieu, sont glorifiés. »

Enfin, c'est saint Michel qui le prend sur sa couche et qui avec ses anges le conduit au trône de Dieu. Et quand la Trinité le couronne, quand le Christ de ses deux bras le serre sur son cœur, et qu'il le conduit à son trône, quand enfin cette âme possède le paradis, l'âme de Térése se perd dans cet ineffable triomphe du bienheureux Martin ; elle jubile avec les anges, elle est ravie avec les archanges ; avec le chœur des Saints elle fait entendre ce cri, et avec la foule des Vierges cette invitation : « Demeurez avec nous pour l'éternité. »

La dévotion de Térése achevait de s'allumer en contemplant la gloire dont Dieu entourait le tombeau de

saint Martin. Ses ossements prophétisaient dans le monde entier. Le tombeau qui les renfermait était un phare de grâce pour l'humanité, une cité d'asile pour la catholicité tout entière. Le Thaumaturge, au ciel quant à l'âme, demeurait vivant sur la terre par la puissance des prodiges. De toutes les contrées de la terre, les regards se tournaient vers le tombeau de saint Martin, et la Touraine était devenue, par lui, comme le pays natal du miracle. Rois, pontifes, docteurs, guerriers, chrétiens de tous les rangs, de toutes les classes, accouraient chercher au tombeau de saint Martin la guérison des âmes et des corps. Venus de toutes les parties du monde, les pèlerins, guéris à l'âme et au corps, portaient dans toutes les parties du monde la gloire et le pouvoir de leur libérateur. L'Église n'avait point de contrée où le nom de Martin ne fût célèbre et où ce nom invoqué n'opérât des miracles. Ainsi la puissance de miracle de ce grand Saint rayonnait depuis son tombeau jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà ce que Tèreſe contemple du regard de la foi, et ce qui imprime un dernier essor à sa dévotion envers le saint évêque de Tours (1).

(1) En vain, au siècle passé, l'impiété armée de la puissance de l'enfer a-t-elle effacé du sol cette basilique, l'orgueil et la perle de la Touraine et des Gaules; en vain a-t-elle fait disparaître jusqu'à ses ruines; en vain a-t-elle tenté d'ensevelir dans une ombre éternelle ce tombeau glorieux, afin de faire périr dans la mémoire du peuple le souvenir du passé, et de détruire jusque dans sa racine le culte du grand saint Martin dans les siècles à venir. Tentative impuissante de l'antique serpent; triomphe éphémère qui va retomber sur sa tête en poids éternel d'ignominie! Tout ce resplendissant passé de saint Martin est resté debout. Le livre d'or où ses miracles sont écrits est ouvert aux yeux de l'Église, du ciel et de la terre; et les innombrables légions de fidèles en qui et pour qui il a opéré ces miracles sont debout devant le trône du Dieu vivant, les attestant, les proclamant dans les trans-

De son côté, cet immortel Pontife à qui l'Église a donné l'appellation sublime de *Perle des Évêques*, voit du haut du ciel dans Térése fondant et étendant sa Réforme, la perle des Vierges apostoliques. A la vue des ardeurs séraphiques qui consomment son cœur, et de l'admirable mission qu'elle remplit dans l'Église de Dieu, il la considère avec un étonnement de bonheur, et il se sent porté vers elle par le mouvement de la prédilection. Les prières que Térése lui adresse avec une foi si vive achèvent de lui ravir le cœur. C'en est fait, se posant désormais son intercesseur auprès de la Trinité adorable et auprès de Jésus-Christ, il ne cesse de leur demander de tenir sous leur garde et de combler de leurs dons cette magnanime et séraphique Vierge qui ne respire que leur gloire. Et voilà la cause, inconnue à Térése, des grâces insignes qu'elle reçoit dans l'octave du glorieux saint Martin. Dieu choisit

ports d'une ineffable reconnaissance. Ainsi les pages de cette histoire, inaccessibles au dard du vieux serpent, brillent d'un éclat immortel, racontant au ciel et à la terre, aux générations présentes et aux générations futures, la gloire du saint évêque de Tours. La figure de ce grand Saint demeure radieuse, malgré cette fumée de l'enfer qui a passé devant elle. Pas un diamant n'est tombé de la couronne de saint Martin. En faisant disparaître tout vestige de son tombeau, l'ennemi avait cru que les ombres qu'il avait épaissies autour de lui le déroberaient à jamais aux regards humains. Et voilà qu'à un moment marqué, un rayon de lumière du ciel est venu dire : « Ce tombeau est là ! » et il a reparu aux regards de toute la Catholicité attendrie ! Quant à la Basilique, elle se relèvera avec toute la gloire des anciens jours. Un moment viendra, et la définition de l'Immaculée Conception et le concile œcuménique convoqué par Pie IX semblent nous dire qu'il n'est pas loin, où, en présence du déploiement du pouvoir de Dieu au sein de nos sociétés, la foi se rallumera dans les âmes. Les catholiques, embrasés de zèle, prendront alors en main la cause de Dieu et de son Église ; et l'on verra une noble prodigalité de dons conduire rapidement à terme la construction de la Sainte Basilique. Il est donc entré dans la pensée providentielle de Dieu, le digne successeur de saint Martin qui a commencé cette restauration glorieuse dont nous sommes les témoins, et qui formera une des plus belles pages de l'histoire au XIX^e siècle.

même cette octave pour accorder à Tèreſe la plus grande grâce de toute sa vie. Écoutez-la elle-même :

« La seconde année de mon priorat à l'Incarnation
 « d'Avila, dans l'octave de saint Martin, au moment
 « où le père Jean de la Croix venait de me communier,
 « Notre-Seigneur m'apparaissant dans le fond le plus
 « intime de mon âme, me donna sa main droite et
 « me dit : *Regarde ce clou, c'est la marque et le gage que*
 « *dès ce jour tu seras mon épouse ; jusqu'à présent, tu ne*
 « *l'avais point mérité : désormais tu auras soin de mon*
 « *honneur, ne voyant pas seulement en moi ton créateur,*
 « *ton roi et ton Dieu, mais encore te regardant toi-même*
 « *comme ma véritable épouse : dès ce moment mon hon-*
 « *neur est le tien, et ton honneur est le mien. »*

Mais la prière du saint évêque de Tours ne se borne pas à recommander à Dieu la séraphique Réformatrice du Carmel. Conservant au ciel toute la sollicitude pastorale qu'il avait sur la terre pour le peuple confié à son zèle, il demande à la Trinité sainte et à Jésus-Christ une petite légion de ces vierges apostoliques, qui stationne près de son tombeau, et qui, de ce centre, répande le feu sacré dans toute la Touraine. Une demande si glorieuse à Dieu est entendue. Et, lorsque Tèreſe entre dans la gloire, elle y voit à la fois les grâces insignes dont elle est redevable à saint Martin, et la fondation du Carmel de Tours arrêtée dans les desseins de Dieu.

Le moment de la fondation venu, Dieu, qui mesure la gloire de ses Saints sur celle qu'il a reçue d'eux, veut traiter son serviteur et son ami saint Martin avec pri-

vilége et avec munificence. En effet, il lui plait de réunir auprès du tombeau de cet ami si cher, si justement nommé *la perle des évêques*, les perles les plus précieuses du Carmel réformé.

Et d'abord c'est la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, la perle et la fondatrice du Carmel de France, et la première Carmélite mise au rang des Bienheureux après sainte Térése, qui vient jeter les fondements de ce monastère. De même qu'elle avait préparé le premier couvent de Paris, et l'avait disposé à recevoir les six Carmélites d'Espagne, de même elle prépare le couvent de Tours, et le dispose à recevoir la petite colonie envoyée de Paris.

Celle qui en qualité de prieure va gouverner ce nouveau monastère, est également une perle, dont la valeur n'est connue que de Dieu seul. C'est Anne de Saint-Barthélemi, *la compagne inséparable* de sainte Térése, celle de ses filles que la Sainte aima peut-être le plus tendrement sur la terre, et entre les bras de qui elle voulut reposer durant cette mémorable extase de quatorze heures qui précéda pour elle la claire vision de Dieu.

Mais sainte Térése ne se contente pas de députer vers saint Martin l'élite de ses filles, elle intervient encore en personne dans la nouvelle fondation. Jalouse de montrer au saint évêque qu'elle a souvenir des grâces signalées jadis reçues par son intercession, elle n'oublie rien pour que ce Carmel dû à ses prières soit digne de lui et digne d'elle. Elle apparaît à sa chère Anne de Saint-Barthélemi pendant que de Paris elle se rend à

Tours. Elle l'encourage et lui promet son appui. Dans le monastère elle se montre à elle par de nouvelles apparitions, lui témoignant le plus maternel amour. Elle la dirige, et établit avec elle l'observance. Par ces fréquentes visites, par ces tendres témoignages de l'affection de la séraphique Mère, Anne de Saint-Barthélemi se croit encore à Avila ou dans quelque autre couvent d'Espagne avec la sainte Fondatrice. Bientôt nous l'entendrons elle-même nous faire la peinture du bonheur qu'elle éprouvait dans le Carmel de Tours.

En 1615, une nouvelle perle vient briller au Carmel du glorieux saint Martin. C'est la Vénérable Mère Magdeleine de Saint-Joseph, la première prieure française du Carmel de Paris, dont plus tard l'Église par un décret solennel déclarera les vertus héroïques. Pendant huit mois, cette grande lumière brille au Carmel de Tours ; elle y affermit les traditions de sainteté que la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi y a établies.

Enfin une autre perle répand son doux et vif éclat dans ce Carmel privilégié. C'est Marguerite du Saint-Sacrement, la seconde des filles de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation. Un seul fait illumine toute la vie de cette Vierge : sa sainte mère a déclaré *que Dieu lui avait fait connaître que sa fille Marguerite serait plus élevée qu'elle dans la gloire du ciel*. Pendant six années, Marguerite du Saint-Sacrement habite le Carmel de Tours, les trois premières années en qualité de sous-prieure, et les trois dernières en qualité de prieure. C'est deux ans après le retour à Paris de la Vénérable

Mère Magdeleine de Saint-Joseph qu'elle prend en main la conduite du couvent.

Le fondateur du monastère est digne de figurer à côté des vierges héroïques qui l'habitent. C'est un noble gentilhomme de Touraine, M. de Fontaines-Marans, un de ces mâles chrétiens à la foi primitive, tels que le grand saint Martin les formait. Il a la gloire d'être parent de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, et il honore ce lien de parenté. Déjà, malgré les luttes de la nature qu'il a vaincues, il a vu entrer deux de ses filles au Carmel de Paris; et toutes les émotions de son cœur de père, dominées par la foi, n'ont fait que rehausser le sacrifice. L'aînée de ces deux filles est cette Magdeleine de Saint-Joseph dont l'Église, comme nous l'avons dit, a déclaré les vertus héroïques. La troisième de ses filles, inébranlablement déterminée à appartenir à sainte Térése, ne peut faute de santé supporter l'austérité de la règle. Alors ce père magnanime, sur l'inspiration et le conseil de sa sainte parente, M^{me} Acarie, fonde à Tours un monastère où sa fille aura le droit de vivre en qualité de Bienfaitrice. Heureux père qui donne trois filles à sainte Térése, trois épouses à Jésus-Christ, et qui retrouve en elles trois anges, qui ne cessent de prier pour lui! Par ce monastère dont il dote la Touraine, il devient un des plus magnifiques bienfaiteurs de son pays. Il a part à tout le bien spirituel qui s'y fera jusqu'à la fin du monde. Que d'âmes sauvées de siècle en siècle par les Carmélites de ce monastère! Il sera dans un étonnement éternel à la vue de la fécondité de son œuvre! Et si la séparation de ses

trois filles fit à son cœur de père une blessure, de quel bonheur éternellement renaissant il sera ravi, à la vue de la gloire dont Jésus-Christ les couronne!

Tout dans les origines de ce monastère présage le plus heureux avenir. Mais, pour comble de bonheur, il plaît au divin Maître, le jour même de la fondation, de changer l'espérance en certitude. Il promet à la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi d'assister d'une manière particulière jusqu'à la fin des temps toutes celles qui entreraient dans ce monastère dont il avait accordé l'érection aux prières de son ami saint Martin de Tours. Consolante promesse qu'il est de la gloire de Dieu de retracer ici telle que la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi nous l'a laissée dans son autographe.

« Le dimanche après l'Ascension, lorsque le très-
 « saint Sacrement fut mis avec la plus grande solen-
 « nité dans ce monastère de Tours, tandis que je me
 « préparais à communier, je demandai à Dieu que ce
 « commencement se fit dans sa grâce, et qu'avec cette
 « grâce il daignât assister celles de nous qui étaient
 « présentes, et toutes celles qui viendraient jusqu'à la
 « fin : alors mon adorable Maître me donna une grande
 « assurance qu'il le ferait et qu'il agréait ma demande.
 « Et depuis ce moment jusqu'à ce jour, j'ai vu par
 « expérience cette grâce qu'il nous accorde, et dans ses
 « effets, et dans les âmes de nos sœurs. »

CHAPITRE XI

GARMEL DE TOURS

Arrivée de la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi à Tours. — Persecutions et calomnies des hérétiques; comment elle en triomphe. — Renommée des Carmélites; sujets choisis qui se présentent. — Grâces et faveurs dont Dieu comble sa servante dans le nouveau monastère.

Il y avait trois ans que j'étais au monastère de Paris, lorsqu'un seigneur de la Touraine (1) demanda à nos supérieurs des religieuses pour fonder un couvent à Tours, à la condition que j'irais le fonder. Ainsi les supérieurs m'envoyèrent avec trois autres religieuses du monastère de Paris, dans lesquelles ils avaient confiance.

(1) Ce seigneur était M. de Fontaines-Marans, dont il est parlé au chapitre précédent. Sa famille était originaire de Flandre, et après avoir formé des alliances avec la maison de Luxembourg, elle s'était, depuis le XIII^e siècle, établie en Anjou, puis en Touraine, où elle donnait l'exemple des plus grandes vertus. M. Antoine du Bois, seigneur de Fontaines-Marans, dont nous parlons, surpassa encore la piété de ses ancêtres, et fut très-estimé des rois Charles IX et Henri III qui lui confièrent des négociations importantes dont il s'acquitta très-dignement. Il avait épousé Marie Prudhomme, fille du seigneur de Fontenay-en-Brie et sœur de la chancelière de Sillery, femme extrêmement vertueuse. Leur maison ressemblait à un petit monastère; elle était la retraite des religieux et des pauvres. Ils eurent sept enfants, deux fils et cinq filles; l'aîné des fils et la plus jeune des filles s'engagèrent dans le monde; tous les autres se vouèrent au service de Dieu. M. de Fontaines ayant perdu sa femme, encore jeune, se voua plus particulièrement aux bonnes œuvres. Plus tard, il se fit prêtre et se retira vers la fin de ses jours dans la congrégation de l'Oratoire où il mourut saintement. (V. *Vie de la Vénérable Mère Magdeleine de Saint-Joseph.*)

La ville de Tours renferme un grand nombre d'hérétiques et de schismatiques. Dès qu'ils nous virent venir et traverser la Loire, ils disaient : *Ah ! si elles pouvaient se noyer avant de sortir de la rivière, et y rester à jamais englouties !*

Ils conçurent bientôt une grande haine contre moi. Ils disaient que j'étais une mauvaise femme, une idole des papistes. Ma bonne fortune voulut qu'une grande servante de Dieu, très-amie de notre couvent, convertit par ses excellentes raisons une femme publique. Elle l'amena un jour à notre église, et ensuite elle la laissa jusqu'au soir dans l'appartement extérieur des tourières. Cela se fit à mon insu. A l'entrée de la nuit, afin qu'on ne vint pas l'enlever de vive force, elle la conduisit dans une autre maison avec d'autres femmes, pour la mettre en sûreté, et l'affermir dans ses bons commencements. Les hérétiques qui la cherchaient, et qui la virent entrer dans notre église et dans la maison des tourières, dirent que nous étions toutes de son bord, et que nous avions des enfants dans l'intérieur du couvent. On répandit ce bruit avec tant de malice, que les catholiques eux-mêmes vinrent à concevoir quelques doutes. Pour arrêter et confondre cette calomnie, je priai un des magistrats de la ville, homme connu par son intégrité, et qui était de nos amis, de nous faire la grâce d'entrer chez nous. Je lui dis, *que le monastère n'étant pas achevé, j'étais dans l'intention de faire construire quelques cellules : qu'il me ferait un grand plaisir s'il voulait bien visiter tout le couvent, pour me donner quelque conseil là-dessus.* Mon dessein, en

agissant de la sorte, était de lui démontrer la fausseté des bruits qu'on semait sur notre compte : *que je faisais entrer les hommes chez nous par une porte secrète, qui devait être au haut du monastère.* Il entra donc, je le menai partout, et je le priai de remarquer comment tout était disposé. Après cette visite, où il avait tout vu de ses yeux, il nous justifia dans la ville, il disait *qu'il était convaincu de notre innocence, qu'il avait visité tout le couvent et l'état de la clôture, et qu'il était faux que nous eussions une porte secrète.*

Quant à moi, de pareilles calomnies ne m'inquiétaient guère, parce que tôt ou tard la vérité devait se faire jour. Ainsi, l'on avait beau mentir, je riais de tout. Ce bruit se répandit vingt lieues au loin parmi ces hérétiques qui ne pouvaient nous voir. Il parvint même jusqu'à Paris; et un de nos supérieurs vint en poste de cette ville jusqu'à Tours, pour s'enquérir de ce qui avait pu donner lieu à de si odieuses calomnies.

Au milieu de cette tourmente, je me rappelais la vision que j'avais eue en venant à la fondation de Tours. La Sainte m'apparut durant la route, dans l'état où elle était quand elle vivait encore. Tandis que je cheminai dans sa compagnie, je vis que nous passions entre des épines qui ne nous piquaient pas. La Sainte s'approcha de moi, et me dit : *Marche avec courage, bientôt je t'accommoderai un peu mieux.* Je ne tardai point, en effet, à éprouver la vérité de ces paroles. Les calomnies par lesquelles on voulait flétrir notre honneur ne furent que des épines éloignées qui ne pouvaient me blesser; et je goûtai, dans ce nouveau mo-

nastère, une paix et un repos qui donnaient une nouvelle vie à mon âme.

Les hérétiques continuaient cependant de nous poursuivre de leur haine. Un jour, un domestique d'un de ces hérétiques qui était fort riche, fit un trou au mur de la cour où nous avions les poules. Je le fis fermer, et je fis dire à ce monsieur qu'un de ses domestiques voulait nous prendre les poules, et que j'étais convaincue qu'il n'en savait rien, car je l'estimais trop homme d'honneur pour tolérer pareille chose. Il fut confondu à ce message, en voyant que nous ne pensions pas qu'il fût hérétique; et l'on m'a dit depuis qu'il était rentré dans le sein de l'Eglise. Ce qui l'avait profondément touché et lui avait gagné le cœur, c'était de voir que, loin de faire aucune plainte contre lui devant les magistrats qui étaient venus informer du fait, nous avions dit que nous le tenions pour un homme d'honneur.

Ceci fit de l'éclat parmi les sectaires. Ils disaient : *Ces Térésienues, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, finiront par nous convertir tous à la foi.* A la vérité, je le souhaitais de toute mon âme; je les traitais avec beaucoup de respect et d'honneur. J'avais avec moi d'excellentes religieuses qui désiraient leur conversion avec la même ardeur et qui ne cessaient d'offrir leurs prières à cette fin. Malgré toutes les tentatives de la calomnie pour nous déshonorer dans l'opinion publique, ce monastère, que Dieu protégeait, répandit une merveilleuse odeur de vertu. Des demoiselles riches et appartenant aux principales familles

venaient de loin pour demander l'habit. Un jour, il s'en rencontra ensemble vingt qui sollicitaient cette faveur. Il y avait vraiment de quoi louer Dieu.

Là, sous la protection de saint Martin de Tours, Dieu me faisait de grandes grâces. J'étais sans confesseur, il est vrai, seule, et sans personne avec qui je pusse communiquer pour l'intérieur de mon âme. Celui à qui je me confessais ne savait pas un mot d'espagnol, et moi je ne savais pas le français. Les supérieurs de l'ordre ne venaient qu'une fois l'an. Mais cela ne me causait point de peine. Dieu me comblait de consolations : il me faisait, à Tours, les grâces dont il m'avait privée à une autre époque. Il m'en accordait quelques-unes qui me laissaient pendant plusieurs jours forte de son esprit et à l'aide desquelles je pouvais avec grande facilité, pratiquer les exercices de pénitence et de vertu. Les croix, à ce qu'il me semblait, avaient doublé les forces. Je me trouvais, sans savoir comment, recueillie en la présence de Dieu. Je disais que Dieu me faisait alors sentir l'esprit de saint Paul ; et je sentais qu'il me faisait voir que c'était bien le même Dieu qui avait animé saint Paul, qui me donnait alors cet esprit ; en sorte que c'était par connaissance expérimentale, que je disais : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ?* Non, rien, ni les travaux, ni le manque des choses nécessaires. J'étais dans une véritable ivresse d'amour ; et si ce Dieu, qui me la donnait, ne m'eût en même temps donné la force, la nature, abandonnée à elle-même, n'aurait pu la supporter. Dans cet état, je disais moi aussi, comme saint Paul :

Je désire être anathème et mourir pour mes frères et pour Jésus-Christ mon Seigneur. Comme, dans ces occasions, l'âme s'offre avec amour et une résignation entière à Notre-Seigneur, sans condition ni réserve, cet adorable Maître me dit, en ce même monastère de Tours : *La gloire du juste est de faire ma volonté.* Mais ces paroles : *que la gloire des justes consistait à faire sa volonté,* il me les dit avec un ineffable amour ; mon âme en fut si profondément attendrie, que je demeurai comme suspendue et ravie hors de moi-même.

CHAPITRE XII

Efficacité de ses prières en faveur d'Éléonore de Bourbon, tante du roi Henri IV, abbesse de Fontevault. — Mort édifiante de cette princesse. — Lumière prophétique de la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi. — Apparition du P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu et de doña Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille. — Consolante promesse de Notre-Seigneur aux Carmélites du monastère de Tours.

Pendant que j'étais à Tours, l'abbesse de Fontevault, qui n'est distant que d'environ deux lieues de la ville, vint à tomber malade. Les princesses de Longueville, ses nièces, étaient avec elle. L'ainée, qui me connaissait, m'écrivait souvent pour me donner des nouvelles de l'état de sa tante. Je souhaitais de les servir en tout ce qui serait en mon pouvoir. Je le leur devais, car sans que je l'eusse en rien mérité, elles s'étaient montrées très-favorables à mon égard, et m'avaient consolée dans mes peines. Je recommandais donc l'abbesse à Dieu, désirant que ce Dieu de bonté lui accordât les grâces qui devaient assurer son salut; à dire vrai, je n'étais pas sans crainte pour elle; elle avait à rendre compte de plusieurs monastères soumis à son abbaye dont quelques-uns par suite des guerres et des hérésies, s'étaient déréglés et perdus. Ainsi, je le répète, je craignais pour elle. Un jour, la malade et ses nièces m'envoyèrent dire de prier pour elle avec toute la ferveur dont j'étais capable; en effet, la mort approchait, et Dieu

me le faisait voir. Le médecin qui la soignait était fort fidèle à venir me rendre compte de son état. Ce jour-là, lorsqu'il vint au monastère, Dieu m'avait déjà montré que la malade était à l'extrémité, et qu'elle avait besoin que je priasse pour elle. M'étant aussitôt recueillie en oraison, je vis une légion nombreuse de démons qui entraient dans l'appartement de l'abbesse. Sa pauvre âme était plongée dans une affliction profonde. A cette vue, je me troublai de peine, mais je sentis en même temps une grande confiance en Dieu. Dans cette affliction, je me tournai vers Dieu, avec l'espérance qu'il m'accorderait la grâce que je lui demandais. Et sur-le-champ je vis Jésus-Christ, tel qu'il était quand il conversait dans le monde, vêtu à la manière des pontifes, et divinement beau, entrer dans l'appartement de la mourante. Il avait une majesté merveilleuse; et il était accompagné d'un grand nombre d'anges et de saints. Soudain, comme foudroyés à son aspect, tous les esprits malins s'enfuirent, se précipitant par la première issue. Je vis en même temps cette âme bénie sortir de sa peine, et le divin Maître l'emmener avec lui. On disait d'elle qu'elle avait été très-bonne; qu'en tout ce qui dépendait d'elle, elle s'était montrée une très-grande religieuse, et très-charitable envers ses filles dans leurs peines.

Cette apparition de l'abbesse de Fontevault n'est pas la seule; j'en ai eu d'autres de personnes encore vivantes et séparées de moi par de grandes distances. Le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu m'est apparu deux ou trois fois durant sa vie, lorsqu'il était sous le

pressoir des souffrances et des afflictions. Il me faisait voir tout ce qu'il endurait. Il m'est encore apparu depuis, lorsque les Turcs voulaient le martyriser en Afrique. Il me montra le feu que l'on avait préparé et où on voulait le brûler. Mais je ne vis point les autres tourments qu'on lui fit souffrir. Je ne vis que le feu qui était allumé et où on allait le jeter : j'aperçus alors quelques femmes mauresques qui demandaient grâce pour lui. Je vis que le Père n'était point jeté dans le feu, et qu'il en éprouvait une indicible affliction, voyant que la palme du martyr lui échappait.

Voici une autre vision de ce genre que j'ai eue.

Une religieuse, Casilde de Padilla (1), après avoir fait profession dans notre maison de Valladolid, se vit contrainte de sortir de ce monastère. Ses parents, en vertu d'un bref qu'ils obtinrent du Pape, la firent passer dans un autre ordre. Il lui semblait que cet ordre, qui était celui de Saint-François, aspirait à des austérités plus grandes que celui qu'elle quittait. Ainsi, elle pensait qu'elle y serait plus consolée, et qu'on lui témoignerait moins d'affection, car elle souffrait beaucoup de voir les marques d'estime qu'on lui donnait; c'était la fille de l'adelantado de Castille. Cette épouse bénie de Jésus-Christ méritait par son caractère et par sa vertu ces marques d'estime; et comme elle était vraiment humble, on ne pouvait s'empêcher de la chérir. Pendant que notre Sainte était à ce couvent de Valladolid, Casilde se rendait auprès d'elle, car la Sainte l'estimait,

(1) Comme nous avons donné sa biographie au *Livre des fondations* de sainte Tèreze, nous y renvoyons le lecteur.

mais quand elle ne pouvait parler à notre Mère, elle s'en venait avec moi, et restait avec moi de nuit et de jour. Car l'amitié que nous avons l'une pour l'autre était très-grande. Lorsque Casilde sortit de ce monastère, nous n'y étions plus. Elle m'apparut à Avila, vivante comme elle l'était, très-affligée, et elle me dit : *O ma sœur, quelle peine j'éprouve d'être où l'on m'a mise !* J'en ressentis une très-vive peine, parce que je l'aimais beaucoup. Elle avait demandé à passer au monastère d'Avila, afin de s'éloigner de ses parents, mais elle n'avait pu l'obtenir. Lorsqu'elle m'apparut, comme je viens de le dire, je me trouvais bien à trente lieues d'elle.

Le dimanche après l'Ascension, jour où le très-saint Sacrement fut mis avec la plus grande solennité dans cette maison de Tours, tandis que je me préparais à communier et que je demandais à Notre-Seigneur que ce commencement se fit dans sa grâce, et qu'avec cette même grâce il daignât assister celles de nous qui étaient là présentes et toutes celles qui viendraient jusqu'à la fin, cet adorable Maître me donna une grande assurance qu'il le ferait, et qu'il agréait ma demande. Et depuis ce moment jusqu'à ce jour, j'ai vu par expérience cette grâce qu'il nous accorde, et par les effets, et dans les âmes de nos sœurs.

EXTRAIT

DE LA CHRONIQUE DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DE TOURS

Fondé en l'an de grâce mil six cent huit, le 18 du mois de mai,
et dédié sous le vocable de Notre-Dame-des-Anges.

La vénérable Mère Magdeleine de Saint-Joseph, l'une des premières Carmélites françaises, était fille d'un seigneur des environs de Tours, M. de Fontaines-Marans. Elle fit sa profession au premier couvent de Paris; et bientôt, attirées par son exemple, deux sœurs qu'elle avait laissées dans le monde voulurent la suivre au Carmel. L'aînée devint effectivement professe du même monastère. La plus jeune alla l'y rejoindre; c'était un excellent sujet, inébranlable dans sa vocation; mais Dieu avait d'autres desseins sur cette intéressante demoiselle. Sa faible santé lui ôta toute espérance de pouvoir soutenir l'austérité de la règle. Elle n'y renonça qu'avec une peine extrême; ne voulant pas rentrer dans le monde, elle demanda une chambre au logis des tourières. Son père, qui l'aimait beaucoup, fut très-affligé de lui voir prendre ce parti, et lui ordonna de revenir à Tours. Mais M^{lle} de Fontaines-Marans, croyant faire la volonté de Dieu, demeura ferme dans sa résolution.

Pour concilier toutes choses et remplir autant que possible les vœux du père et de la fille, notre bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, alors M^{me} Acarie, qui était leur parente, conçut le dessein d'engager M. de Fontaines-Marans à fonder un couvent de

Carmélites à Tours, et à y faire admettre sa fille en qualité de bienfaitrice. Les supérieurs approuvèrent ce projet, et M^{me} Acarie se chargea de la négociation. On avait une telle expérience de son habileté, et Dieu bénissait si visiblement ses entreprises, que la réussite parut dès lors assurée. La Bienheureuse écrivit d'abord à M. de Fontaines pour l'apaiser à l'égard du refus de sa fille et conduisit celle-ci dans la terre qu'il habitait près de Tours. Elle lui proposa ensuite d'établir un couvent du Carmel; le bon seigneur opposa d'abord certaines difficultés; mais la servante de Dieu, qui traitait plus avec les Anges qu'avec les hommes, compta sur le secours d'en haut, et ne fut pas trompée. M. de Fontaines-Marans consentit bientôt à devenir le fondateur du nouveau monastère, à la seule condition que la mère Anne de Saint-Barthélemi ferait la fondation et en serait prieure. Cette clause étant acceptée par les supérieurs, M^{me} Acarie et M. de Fontaines-Marans se rendirent à Tours pour choisir l'emplacement du nouveau monastère. Ils trouvèrent dans la vieille ville qu'on nommait *Montifré* une maison convenable, l'achetèrent sur-le-champ et y mirent des ouvriers afin de la disposer à recevoir les religieuses.

Cependant le gouverneur de Tours et les principaux habitants firent quelques oppositions, voulant que l'établissement fût dans la nouvelle ville, et leurs instances parvinrent même jusqu'au roi, mais on ne crut pas devoir entrer dans leurs vues, et la fondation eut lieu à *Montifré*. M^{me} Acarie revint alors à Paris, heureuse de sa victoire, et aussitôt on fit partir les religieuses destinées au monastère de Tours, et dont voici les noms tels qu'ils ont été inscrits par elles-mêmes en tête du registre des professions.

J. M. J.

Celles qui sont venues en la fondation de ce couvent de Notre-Dame-des-Anges des Carmélites à Tours avec la mère Anne de Saint-Barthélemi, Espagnole :

1^o *La mère Anne de Saint-Barthélemi*, fille et professe à Avila de notre sainte Mère Tèreise de Jésus, pour prieure.

2° *Sœur Claire du Saint-Sacrement*, professe du couvent de Pontoise, le 22 juin 1605, pour sous-prieure.

3° *Sœur Marguerite de la Sainte-Trinité*, professe de Paris, le jour de saint François-de-Paule, 2 avril 1605 (1).

4° *Sœur Marie de la Conception*, professe de Pontoise, le jour de saint Vincent, 22 janvier 1606 (2).

5° *Sœur Anne de Saint-Barthélemi*, professe de Paris, le jour de Notre-Dame de la Chandeleur, 2 février 1608 (3).

6° *Sœur Térèse de Jésus*, professe de Paris, le 30 mars 1608 (4).

7° *Sœur Florentine de la sainte Mère de Dieu*, professe du couvent de l'Incarnation de Paris, sœur laïe (5).

L'obédience de la fondation est écrite de la propre main de M. de Bérulle et conçue ainsi :

« Nous, Jacques Gallemant, André Duval, docteur en théologie, et
 « Pierre de Bérulle, prêtre en l'église de Paris, établis par le feu
 « Pape d'heureuse mémoire, Clément huitième, pour supérieurs
 « des religieuses carmélites instituées en France selon la réforma-
 « tion de la bienheureuse Mère Térèse de Jésus, nous comman-
 « dons, au nom du Saint-Esprit et en vertu de la sainte obéissance,
 « à la mère Anne de Saint-Barthélemi, prieure du monastère de
 « Paris, de se transporter à Tours pour y fonder un couvent de cet
 « ordre et y exercer l'office de prieure en la compagnie de sœur
 « Claire, religieuse professe du monastère de Pontoise et maintenant

(1) Morte au couvent de Guingamp.

(2) Morte au couvent de Nantes.

(3) Morte en ce couvent le 7 novembre 1643.

(4) Morte prieure au couvent de Lyon 1640.

(5) Sœur Florentine de la Mère de Dieu avait fait profession au premier couvent de Paris en 1607. Par humilité, elle n'avait voulu être que sœur converse, et comme son confesseur lui représentait que les premiers moments de ferveur étant passés, elle trouverait peut-être les travaux de cette condition trop fatigants, elle lui répondit que quand même Dieu ne l'assisterait pas extraordinairement pour les remplir, elle croyait pouvoir toujours les faire si elle était fidèle à la grâce. C'était une âme très-unie à Dieu et de grande vertu, qui a particulièrement édifié ses sœurs par sa charité et son amour pour la pauvreté. La mère Anne de Saint-Barthélemi, comme on le voit dans ses lettres, en faisait un grand éloge. Après avoir accompagné cette vénérable Mère à la fondation de Tours, elle la suivit en Flandre, puis elle revint à Amiens d'où elle passa à Pontoise, à Paris, et enfin à Chartres. Elle y mourut saintement, au mois de février 1626, âgée de quarante-six ans. (Notes de M. Boucher, et fondation des Carmélites de Chartres, (chroniques p. 404.)

« désignée pour sous-prieure pour ledit couvent de Tours, et de
 « sœurs Marguerite de la Trinité, Anne de Saint-Barthélemi et
 « Térèse de Jésus, religieuses professes du monastère de Paris, et
 « de sœur Marie de la Conception, professe du monastère de Pon-
 « toise, et sœur Florentine de la Mère de Dieu, sœur laie dudit
 « Ordre, toutes assistées de MM. Gallemant et Duval, docteurs en
 « théologie. »

Elles partirent de Paris le 5 mai 1608, fête de saint Ange, martyr de l'Ordre du Carmel, et elles arrivèrent à Tours le 9 du même mois. Dès leur arrivée, elles prirent possession du local qu'on leur avait préparé, et le très-saint Sacrement y fut placé le dimanche dans l'octave de l'Ascension, 18 mai, par M. Noël de Rondeau, prêtre et docteur en la faculté de théologie de Paris et grand vicaire de M^{sr} François de la Guesle, archevêque de Tours. Ce jour-là même, la mère Anne de Saint-Barthélemi, en se préparant à communier, recommanda cette nouvelle maison à Notre-Seigneur et le supplia de communiquer sa grâce aux religieuses qui commençaient cette œuvre, ainsi qu'à celles qui devaient les suivre. Sa divine Majesté lui donna l'assurance que cette demande lui était agréable et qu'elle l'avait exaucée.

Voici les noms des premières professes de Tours reçues par la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi :

1^o *Catherine du Saint-Esprit*, première professe de la maison de Tours. La formule de ses vœux, écrite en tête du livre des professions, est signée par la vénérable Mère *Ana de San Bartolome* et de sa propre main. Cette sœur fit profession le 1^{er} novembre, fête de tous les Saints, 1609, et mourut le 13 juin 1619, comme l'indique l'inscription de sa tombe qui a été conservée jusqu'à présent.

2^o *Sœur Marguerite de la Passion*, deuxième professe de Tours, fit ses vœux le 2 juillet 1611. Plus tard, on l'envoya à la fondation de Nantes, puis à celle de Morlaix où elle mourut le 7 mars 1642.

3^o *Sœur Marie de Saint-Joseph* fit profession le 28 octobre 1611, et mourut en ce monastère de Tours, le 22 février 1630 (1).

(1) Les noms de famille des trois premières professes n'ont pas été inscrits dans l'acte de profession.

4^o *Sœur Magdeleine de Saint-Joseph* prononça ses vœux le 8 mars 1612. Elle était fille de M. le sénéchal de Mézières en Berry. Elle quitta Tours en 1617 pour se rendre à la fondation de Riom, en qualité de sous-prieure, et y mourut le 4 décembre 1662.

5^o *Sœur Marie de Saint-Elie*, fille d'un gentilhomme de Bretagne, nommé M. de Querlingue, qui avait épousé M^{lle} des Pontins, fit sa profession le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, 16 juillet 1612. Elle fut employée successivement à la fondation de Nantes, de Morlaix et de Guingamp, et mourut dans ce monastère le 18 mars 1652.

6^o *Sœur Gabrielle de Jésus*, dont la profession eut lieu le 13 décembre 1612. Ses parents, M. et M^{me} du Courbas, appartenaient à la maison de Joyeuse et à celle de Lislette; ils habitaient la baronnie de Coulon en Berry. Sœur Gabrielle, dont la Mère Anne de Saint-Barthélemi parle dans une de ses lettres et qu'elle paraît affectionner beaucoup, resta toujours dans ce monastère où elle exerça longtemps les fonctions de première et de troisième dépositaire. Elle y termina sa vie le 28 décembre 1653, âgée de 72 ans.

7^o Enfin, *Sœur Jeanne de Saint-Joseph*, qui était de Rennes, se nommait M^{lle} de la Rivière : elle prononça ses vœux le 15 décembre 1612, et mourut au couvent de Morlaix le 25 novembre 1645.

Nous n'avons pas d'autres détails (excepté la biographie de la mère Marie de Saint-Elie) sur les sept premières novices de la Mère Anne de Saint-Barthélemi à Tours, mais leur sainteté se refléta sur celles qui furent formées à la religion par leurs mains et dont nous parlerons bientôt : on reconnaît l'arbre à ses fruits. Il faut d'ailleurs observer que parmi ces pierres fondamentales du Carmel de Tours, quatre furent choisies ainsi que beaucoup d'autres du même couvent pour contribuer à l'extension de la réforme de sainte Térése, tant on les jugeait capables d'en bien implanter le véritable esprit. Trois seulement moururent à Tours, Catherine du Saint-Esprit, Marie de Saint-Joseph et Gabrielle de Jésus.

A Tours, la Mère Anne de Saint-Barthélemi était vénérée de tous les catholiques fervents qui s'empressaient de lui témoigner leur estime et de la défendre contre la persécution des hérétiques. Parmi ces âmes dévouées, on cite M^{me} Éléonore de Bourbon, tante

du roi Henri IV et abbesse de Fontevault. Cette pieuse et illustre princesse estimait beaucoup la mère Anne et lui écrivait souvent. Elle était heureuse d'assister son monastère. On a vu, par le récit de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi, comment cette princesse en fut récompensée à ses derniers moments.

La mère Anne de Saint-Barthélemi resta pendant trois ans prieure à Tours. Elle y fut favorisée de grâces très-particulières, ainsi qu'elle le raconte elle-même dans sa vie. Notre-Seigneur la combla de lumières, de consolations, et lui dit cette parole remarquable : *La gloire du juste est de faire ma volonté*. Dans tous ses embarras elle s'adressait aussi à la séraphique mère sainte Tèrese qui lui apparut plusieurs fois, et afin de ne point la perdre de vue, elle portait toujours un petit tableau qui la représentait. La chronique ajoute que partout elle attachait ce petit tableau à la muraille sans plus de difficulté qu'elle l'eût fait à une tapisserie, comme si les pierres eussent été molles. En quittant le couvent de Tours, la mère Anne de Saint-Barthélemi y laissa, ainsi que le prophète Elie à son disciple Elisée, son manteau, que l'on conserve encore avec la plus grande vénération. Sans doute, elle daigna joindre à ce gage de son amour une participation de son esprit, et ce qui porte à le croire, c'est que les religieuses de cette maison se sont toujours distinguées par l'éclat de leurs vertus et par le soin avec lequel elles ont conservé la ferveur primitive et le véritable esprit de leur sainte mère Tèrese. Souvent les supérieurs les employaient dans la fondation et la conduite des autres maisons de l'ordre où elles ont rendu d'importants services et porté bénédiction.

La mère Claire du Saint-Sacrement remplaça la mère Anne de Saint-Barthélemi dans la charge de prieure jusqu'en 1615, époque à laquelle vint à Tours la mère Magdeleine de Saint-Joseph, fille du fondateur du monastère, pour former une nouvelle prieure. Elle y resta pendant huit mois, et ses exemples y produisirent un tel avancement dans la piété qu'on pouvait regarder cette maison comme une demeure céleste. On obtint la couverture qui couvrait cette bienheureuse mère au moment de sa précieuse mort, et maintenant encore, c'est sur cette couverture que les sœurs se prosternent au jour de la profession et de la rénovation des vœux.

Cette nouvelle prieure, formée par la mère Magdeleine, la troisième depuis la fondation, était la mère Marie de Saint-Gabriel (1), professe du premier couvent. Lorsqu'elle quitta Tours, après y avoir passé trois ans, pour aller faire la fondation de Riom, elle fut remplacée par la mère Marguerite du Saint-Sacrement, sa sous-prieure, qu'elle avait amenée de Paris. Cette mère était la seconde fille de M^{me} Acarie, et cette bienheureuse mère la regardait comme son enfant de prédilection à cause de la haute sainteté à laquelle Dieu lui avait fait connaître qu'elle parviendrait. Plusieurs fois la bienheureuse vit le berceau de la petite Marguerite entouré de flammes, et elle entendit une voix céleste lui disant *que cette flamme était la figure de l'amour qui embraserait le cœur de sa fille*. La jeune Marguerite entra au premier monastère des Carmélites le 15 septembre 1605, reçut l'habit des mains de la mère Anne de Jésus et fit profession entre celles de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi, le 18 mars 1607. Elle vint comme sous-prieure au couvent de Tours en 1615, accompagnant la mère Saint-Gabriel qui venait remplacer la mère Claire du Saint-Sacrement; celle-ci était envoyée à la fondation de Dieppe. La mère Marguerite se conduisit dans cette place avec une prudence et une douceur admirables. La prieure et la sous-prieure qui sortaient de charge étaient fort regrettées de la communauté et la nouvelle prieure passait pour être sévère. La mère Marguerite consola les religieuses de la perte des deux premières et réussit à faire goûter la dernière. Elle fut élue prieure après le départ de la mère Saint-Gabriel en 1618. On

(1) La mère Saint-Gabriel dans le monde se nommait Lejeune et était native de Troyes. Elle entra chez M^{me} Acarie pour faire partie de la petite congrégation de Sainte-Geneviève. Devenue Carmélite, elle inspira beaucoup d'estime à M. de Bérulle et à la mère Magdeleine de Saint-Joseph qui l'envoyèrent d'abord au monastère de Tours qu'elle gouverna de 1615 à 1618. Elle le quitta pour fonder le couvent de Riom où elle resta cinq ans. Elle passa dans celui de Bordeaux en 1624 pour remplacer la mère Marguerite du Saint-Sacrement qui était appelée à Paris. La mère Saint-Gabriel fit beaucoup de bien dans la maison de Bordeaux, par les soins multipliés qu'elle prit du temporel de la communauté et plus encore par le zèle qu'elle déploya pour former des sujets propres à soutenir avec ferveur l'esprit de la réforme. Elle y mourut saintement en 1644. (Notes de M. Boucher dans la vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation et Chroniques de l'Ordre, fondation de Bordeaux.)

aperçut bientôt en elle le talent que sa mère y avait découvert la première, celui de gouverner les âmes. Par humilité, elle tâchait de cacher ce talent, et disait que la sous-prieure avait plus de part qu'elle au bien qui se faisait dans la maison. Cette même humilité lui faisait dire que si elle avait été élevée à la charge de prieure, c'était afin qu'on vit mieux ses défauts. Elle n'avait alors que 28 ans. C'est elle qui fit consacrer solennellement l'église, le 3 mai 1619, en l'honneur de la Maternité de la sainte Vierge; le couvent changea alors son titre de Notre-Dame-des-Anges en celui de l'Incarnation ou de la sainte Mère de Dieu, car il est dénommé de ces deux manières dans les anciens papiers. La mère Marguerite du Saint-Sacrement reçut à Tours les vœux des deux sœurs, M^{lles} de Quatrebarbes dont l'une, la mère Elisabeth de la Trinité, mourut en odeur de sainteté au monastère de Beaune où elle eut la gloire de former et de conduire l'angélique sœur Marguerite du Saint-Sacrement dont on vient de commencer le procès de béatification.

En 1620, la mère Marguerite passa au monastère de Bordeaux, puis à Saintes, et revint à Paris où elle mourut en odeur de sainteté le 24 mai 1660.

Il serait difficile de rapporter en détail toutes les admirables vertus des religieuses de cette maison, d'autant plus qu'étant mortes à toutes les choses de la terre, elles semblent n'avoir pris soin que d'ensevelir dans le silence les grâces et les opérations de Dieu. Cependant nous allons consigner les traits dont le souvenir a été conservé.

La révérende mère Charlotte de Jésus-Maria, professe du couvent de l'Incarnation de Paris, étant prieure en celui de Tours, vit un jour pendant son oraison Notre-Seigneur, qui lui montra son divin cœur dans lequel il tenait renfermées avec beaucoup d'amour toutes les religieuses de la communauté; et depuis cette vision, la bonne mère ressentit pour elles tant d'estime et d'attachement qu'elle eut une peine extrême à les quitter quand l'obéissance l'appela ailleurs.

Dans le temps que l'église canonisa saint Philippe de Néry, M. Odoir, vertueux ecclésiastique bien connu des maisons de l'Ordre, vint à Tours. La mère prieure le pria de dire la sainte messe pour

obtenir, par l'intercession de saint Philippe, la guérison de deux sœurs malades. En sortant de l'autel, le saint prêtre dit à la mère prieure : *Ma mère, une de vos sœurs est guérie.* Ce qui se trouva véritable. M. Odoir ajouta : *Les âmes de votre communauté sont bien agréables à Dieu, car, pendant que je les communiais, Notre-Seigneur se donnait à elles avec tant d'empressement, que la sainte hostie me sortait des doigts avec violence pour entrer dans leur bouche.*

Un des trésors du Carmel de Tours est une vierge appelée *Notre-Dame-de-Prompt-Secours*. Un fait miraculeux, que nous allons raconter, lui fit donner ce nom.

Depuis fort longtemps était reléguée dans un grenier de la maison une masse de pierre dure représentant l'Assomption de la sainte Vierge avec le nuage qui la portait. Cette statue était complètement dégradée, et cependant d'un tel poids que plusieurs hommes ne l'auraient enlevée qu'avec peine.

Une jeune personne, désirant ardemment se consacrer à Dieu, demanda l'entrée du monastère et l'obtint : au bout de quelque temps on décida qu'elle ne pouvait y rester à cause de l'extrême difficulté qu'elle avait pour lire le latin. La novice désolée suppliait la mère prieure de vouloir bien avoir égard à sa bonne volonté, assurant que la sainte Vierge, qui lui avait obtenu l'entrée de sa maison, lui apprendrait à lire; alors la mère prieure lui dit en riant et peut-être afin de mettre un terme à ses supplications, que, pour preuve de ses désirs et de sa confiance, elle allât chercher au grenier le bloc et la statue de pierre. La novice partit aussitôt pleine de joie et d'espérance; quel fut l'étonnement de la communauté en la voyant revenir chargée de l'énorme masse! Il n'y eut plus de doute ni de la volonté de Dieu, ni de la vocation de la novice qui apprit aussitôt merveilleusement à lire et demanda en reconnaissance de cette grâce que l'argent destiné à ses habits de profession fût employé à faire réparer la statue de sa chère Bienfaitrice. A partir de ce jour, cette vierge fut appelée *Notre-Dame-de-Prompt-Secours*, et invoquée sous ce titre.

En 1617, le couvent de Tours fonda celui de Riom, par la mère Saint-Gabriel, sa troisième prieure et l'une des douze premières Carmélites de France. Elle y établit une perfection éminente. La

sous-prieure était la mère Magdeleine de Saint-Joseph, quatrième professe de Tours, fille du sénéchal de Mézières. Deux autres sœurs de Tours furent envoyées à cette fondation : sœur Françoise du Saint-Sacrement, onzième professe, fille de M. Hardi et de Françoise de Montalembert, sieur et dame de la Belangerie; elle mourut au couvent de Riom.

En 1618, le couvent de Nantes fut fondé par celui de Tours. On y envoya la mère Marguerite de la Sainte-Trinité, professe de Paris, l'une des fondatrices de Tours, où elle fut sous-prieure sous la mère Claire du Saint-Sacrement et dépositaire sous la mère Saint-Gabriel. Elle emmena sœur Marie de Saint-Elie, cinquième professe de Tours dont on donnera plus loin la biographie : sœur Marguerite de la Passion, deuxième professe de Tours, et trois autres sœurs.

En 1625, la révérende mère Elisabeth de la Mère de Dieu, dix-huitième professe de Tours, fonda le couvent de Sens et y mourut le 16 février 1640, ainsi qu'on le verra dans la notice extraite des archives de Tours et de la fondation de Sens.

En 1626, Tours envoya pour la fondation des Carmélites d'Angers la mère Renée de Jésus-Maria et la mère Magdeleine de l'Incarnation, sous-prieure, l'une et l'autre professe de Tours. Leur biographie est rapportée ci-après.

NOTICES

SUR QUELQUES-UNES DES PREMIÈRES RELIGIEUSES DU CARMEL DE TOURS

LA MÈRE CLAIRE DU SAINT-SACREMENT

La mère Claire du Saint-Sacrement fut la première sous-prieure et la seconde prieure de cette maison. La mère Anne de Saint-Barthélemy, qui l'avait reçue et revêue du saint habit dans le monastère de Pontoise, voulut qu'elle l'accompagnât dans celui de Tours. Fille de M. Dabra de Raconis, ambassadeur de Suisse, elle avait été dès

son enfance nourrie des erreurs du calvinisme et y tenait avec beaucoup d'opiniâtreté. Dieu se servit du zèle de M. de Bérulle pour lui faire connaître la vérité. Sa conversion fut éclatante, à cause de sa position dans le monde et de la réputation qu'elle s'y était faite par l'élévation de son esprit. Après son abjuration, M. de Bérulle la mit sous la conduite de M^{me} Acarie, depuis la bienheureuse Marie de l'Incarnation; elle imita parfaitement les vertus de sa sainte directrice, et l'on croit qu'elle reçut d'elle une assistance miraculeuse à ses derniers moments, selon la promesse qu'elle en avait obtenue.

Après avoir continué à Tours l'œuvre de la mère Anne de Saint-Barthélemi, la mère Claire du Saint-Sacrement fut envoyée à la fondation de Dieppe, puis à celle de Caen. Partout elle a donné l'exemple des plus hautes vertus. Elle avait un amour de Dieu si ardent, qu'elle se serait exposée aux plus cruels tourments plutôt que de commettre une légère offense. Elle obéissait comme un enfant, recevait avec respect les moindres avertissements, et, sans hésiter à se croire coupable, remerciait à mains jointes avec des termes aussi humbles que reconnaissants. Elle disait souvent que *l'esprit de pauvreté était la base et le fondement de l'esprit religieux*, et souhaitait ardemment qu'il fût conservé dans l'Ordre. Elle avait une très-grande dévotion au Saint-Sacrement dont elle portait le nom, conformément à un vœu qu'elle avait fait. Ses communions étaient très-ferventes; elle trouvait dans sa piété la force de rester au chœur en oraison un temps considérable, oubliant même de prendre sa nourriture. Son zèle pour l'observance a été remarquable. Elle conserva jusqu'à la fin toute la vigueur de son esprit, car Notre-Seigneur l'avait douée d'une grande pénétration, mais elle était aussi humble que savante.

Sa dernière maladie fut courte : elle reçut le saint viatique le jour de la Pentecôte, et le lendemain on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle manifestait fréquemment le désir de s'unir à son Dieu, répétant sans cesse ces paroles : *Cor unum et anima una*. Lorsqu'on lui demandait si elle désirait quelque soulagement, elle répondait en joignant les mains : *Je ne veux que la volonté de Dieu*. Ses dernières paroles furent celles-ci : *Béni soit le*

Seigneur! Au moment de son dernier soupir, une joie extraordinaire exprimée par un doux sourire parut sur son visage; et dans une paix admirable, elle remit son âme à Dieu, le 17 juin 1666, à l'âge de cent ans.

LA MÈRE MARIE DE SAINT-ÉLIE

1612 (1). — La mère Marie de Saint-Élie, cinquième professe de Tours, appartenait à la noble famille de Querlingue et habitait la ville de Saint-Brieuc. Dès qu'elle entendit parler des couvents de la sainte réforme du Carmel, elle conçut un vif désir d'y être reçue et résolut d'aller à Tours, puisqu'il n'y avait point encore de Carmélites en Bretagne. Sa famille mit tout en œuvre pour l'en détourner; mais la persévérance de la jeune Marie surmonta toutes les difficultés, et son père, gentilhomme fort considéré, voulut bien la conduire lui-même. Arrivé à Tours, il la présenta à la mère Anne de Saint-Barthélemi, avec laquelle il discuta les arrangements du temporel; ne pouvant s'accorder sur quelques articles, il prit le parti de ramener sa fille à Saint-Brieuc; mais par une permission de la Providence, les chevaux ne voulurent jamais sortir de Tours, quelques efforts qu'on pût faire. Alors M. de Querlingue, reconnaissant le doigt de Dieu, revint sur ses pas et souscrivit à toutes les conditions exigées. Ce fut donc la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi qui forma la nouvelle postulante à tous les devoirs de la religion, et elle en fit une Carmélite accomplie. Elle était douce, charitable et d'une grande vertu. Appliquée à Notre-Seigneur et à tous ses mystères, elle l'honorait particulièrement au Saint-Sacrement de l'autel. Sa dévotion à la sainte Vierge était très-grande; elle reçut de cette Mère de bonté des grâces très-manifestes.

Après sa profession, elle fut envoyée à la fondation du couvent de Nantes, ensuite à celui de Morlaix, où elle fut la première prieure, et enfin à celui de Guingamp, qu'elle commença aussi. Elle a rendu beaucoup de services à ces trois monastères, s'étant toujours dignement acquittée de sa charge. Pénitente et mortifiée, jamais

(1) Cette date est celle de la profession.

elle ne s'est ralentie de sa première ferveur. Elle disait souvent *qu'elle ne pouvait se résoudre à penser qu'une religieuse dût aller en Purgatoire, parce qu'il était honteux à une amante de Jésus-Christ de n'avoir pas satisfait à sa justice en ce monde.* Elle mourut, après quelques jours seulement de maladie, le 18 mars 1652, au monastère de Guingamp, âgée de soixante-seize ans, dont quarante-deux passés en religion.

1614. — C'est par erreur que les chroniques de l'Ordre nomment comme dixième professe de Tours *sœur Agnès de Jésus-Maria* et disent qu'elle est décédée en 1630. Les registres authentiques du monastère prouvent que la dixième professe qui prononça ses vœux en 1614, se nommait *Françoise de Jésus-Maria*; elle fut envoyée à Riom et ne mourut pas à Tours. On ne trouve la *sœur Agnès de Jésus-Maria* qu'en 1675. Nous renvoyons donc à cette date les détails sur sa vie.

LA RÉVÉRENDE MÈRE RENÉE DE JÉSUS-MARIA

1617. — En cette année, la révérende mère Renée de Jésus-Maria fit sa profession, étant à peine âgée de 18 ans. Elle était née à Poitiers. Son père se nommait le chevalier René de Messon et sa mère M^{me} Nicole de Jousserant. Douée d'un esprit pénétrant et docile, elle comprit promptement les devoirs de la vie religieuse et s'appliqua aux vertus les plus solides. Aussi devint-elle capable de bonne heure des premiers emplois. Par ordre des supérieurs, elle avait déjà gouverné les maisons d'Aix et d'Arles en Provence, lorsqu'elle fut chargée de la fondation d'Angers. Quelques années après, M^{sr} de Miron, archevêque de Lyon, la demanda pour le couvent de cette ville, et la communauté d'Angers fit ce sacrifice avec beaucoup de douleur. Le monastère de l'Incarnation de Paris voulut aussi profiter des grands talents que possédait cette mère; elle s'y rendit pour travailler aux mémoires de la béatification de la vénérable mère Magdeleine de Saint-Joseph. Dans cette maison comme dans toutes les autres, elle donna des exemples admirables de régularité, de recueillement et de toutes les vertus. Elle y finit sa course en 1660. Elle reçut de Dieu des lumières et des communi-

cations très-élevées, comme on le voit dans les écrits qu'elle a laissés sur ses dispositions. Notre sainte Mère lui fit aussi ressentir d'une manière sensible les effets de sa protection. Pendant sa dernière maladie, elle lui apparut, l'avertit de sa mort prochaine et lui témoigna une grande satisfaction du zèle qu'elle avait eu contre les hérétiques et pour le salut des âmes. Les dernières paroles de la mère Renée furent celles-ci : *Mon Dieu et mon tout, soyez-moi toutes choses.* Son visage paraissait d'une rare beauté et comme animé par la présence de notre Seigneur Jésus-Christ.

1617. — Cette respectable mère avait emmené pour sous-prieure à la fondation d'Angers sœur *Magdeleine* de l'Incarnation, comme elle professe de Tours. Elle était fille de Denis Tessier, sieur de Maladry, et de Marie de Vouloy. C'était une âme d'oraison, d'une exactitude merveilleuse à tous ses devoirs; on la voyait toujours la première aux heures de communauté. Elle cherchait Dieu de toutes ses forces avec une grande droiture de cœur; les travaux pénibles faisaient sa consolation. Après avoir exercé à Angers la charge de sous-prieure et de maîtresse des novices pour laquelle elle avait un don particulier, elle revint à Tours où elle mourut saintement dans de grands désirs de voir Dieu, le 3 novembre 1644, âgée de cinquante-un ans.

LA RÉVÉRENDE MÈRE ÉLISABETH DE LA SAINTE-TRINITÉ

1619. — La révérende mère Elisabeth de la Sainte-Trinité appartenait à la noble famille de Quatrebarbes. Elevée dans la piété par ses vertueux parents, elle sentit de bonne heure le désir d'être à Dieu seul. Un jour que, prosternée devant une image de la sainte Vierge, elle conjurait la Reine des vierges de lui faire connaître sa divine volonté, il lui sembla entendre une voix qui lui annonçait que sa place était marquée dans l'ordre du Carmel. Quelque temps après, elle perdit son père, et un religieux de Saint-François qu'elle consulta sur sa vocation lui répondit qu'elle était appelée à devenir Carmélite, l'engageant à se présenter au monastère de Tours. Sa jeune sœur, Françoise de Quatrebarbes, lui déclara alors qu'elle était aussi appelée au Carmel, et qu'elle était résolue de partir avec elle.

Soudain tous les liens furent brisés, et les deux sœurs quittèrent la maison paternelle. Leur mère les conduisit elle-même à Tours; et elle eut la gloire et le courage de les offrir à Dieu. Elles reçurent l'habit des mains de la mère Marguerite du Saint-Sacrement, prieure du monastère, le 14 août 1618, et firent profession le jour de sainte Térèse 1619; l'une, sous le nom d'Elisabeth de la Trinité, était âgée de 21 ans et demi; la plus jeune, Françoise de l'Incarnation, n'avait que 18 ans. La sœur Elisabeth fut éprouvée de grandes peines intérieures pendant son noviciat, mais elle s'ouvrait à sa mère prieure avec la simplicité d'un enfant, et, soutenue de ses conseils, elle devint un modèle de vertus, particulièrement d'obéissance, d'humilité et de mortification. Une religieuse de la maison, avec laquelle cette fervente novice était très-unie, étant morte subitement d'un anévrisme, lui apparut et lui dit très-affectueusement : *Oh! combien sont précieux tous les moments de cette vie passagère!*.

Peu après sa profession, elle fut envoyée à Lyon, comme sous-prieure; bientôt le monastère de Beaune l'élut prieure. Elle y parvint à un tel degré de vertu, qu'on lui attribua des grâces extraordinaires et des faits miraculeux; et sa mémoire, associée à celles de la mère Marie de la Trinité et de sœur Marguerite, l'amante du Saint-Enfant Jésus, est encore en vénération dans tous le pays. (La vie de cette admirable mère a été récemment écrite par M. l'abbé Colet, vicaire général de Dijon.)

LA MÈRE FRANÇOISE DE L'INCARNATION

La mère Françoise de l'Incarnation, sœur de la précédente, mourut à Tours, après y avoir rempli la charge de sous-prieure. Elle fut éprouvée par de grandes souffrances dans le corps et dans l'âme, mais elle les supporta avec une si courageuse patience que le jour de sa mort fut celui de son triomphe. Sœur Marguerite de Beaune la vit au milieu des bienheureux, tout près du trône de l'Agneau, et elle le raconta à la mère Elisabeth de la Trinité qui reçut presque aussitôt une lettre de la mère Marie de Saint-Bernard, prieure de Tours, lui annonçant que la mère Françoise était morte le Jeudi-

Saint. Elle apparut encore plusieurs fois à la sœur Marguerite de Beaune dans une gloire éclatante. Un jour, Notre-Seigneur la lui montra portant dans ses mains un lis et une palme. La mère Elisabeth, par humilité, s'opposa à ce que l'on écrivit d'autres détails : elle était tellement morte aux affections de la nature que, pendant son séjour à Tours, elle ne suivit jamais le sentiment qui la portait à s'occuper de sa jeune sœur et ne lui parla que deux fois en dehors des récréations.

LA MÈRE ÉLISABETH DE LA SAINTE MÈRE DE DIEU

1619. --- Deux mois après la profession de M^{lles} de Quatrebarbes, la mère Marguerite du Saint-Sacrement recevait aussi les vœux de M^{lle} de Bourdeille, dont le père, chevalier fumée de Bourdeille, premier gentilhomme de la chambre du roi, et la mère M^{me} Louise de Noyer, appartenaient aux plus illustres familles de Touraine. La sœur Elisabeth de la sainte Mère de Dieu n'avait que vingt-sept ans, lorsque ses talents et ses vertus la firent choisir pour prieure du monastère de Sens, et elle justifia pleinement l'attente générale. Si elle était la première par la dignité de son emploi, l'héroïsme de sa vertu et l'éclat de sa naissance, elle n'en mettait pas moins sa gloire à se faire avec une humilité admirable la servante des servantes de Jésus-Christ ; sa charité tendre, active, sincère eût voulu remplir tous les offices pénibles de la maison pour soulager ses filles.

Elle se mêlait à tous les ouvrages, même à ceux de la cuisine, afin d'encourager ses sœurs et de diminuer leurs fatigues. Après avoir été le soutien de la communauté dans les travaux, elle en devint l'exemple dans les infirmités, elle en a supporté de très-dououreuses qui ne furent jamais capables d'altérer sa douceur, sa paix et sa patience. Elle termina sa précieuse vie âgée seulement de quarante-deux ans après vingt-deux de religion.

LA SŒUR MARTHE DU SAINT-SACREMENT

(MARTHE ROY, DE TOURS)

1634. — Encore jeune, elle se sentit appelée au Carmel, quoique sa nature y éprouvât beaucoup de répugnance; elle la surmonta en essayant une première démarche, mais avec la ferme résolution de ne pas revenir à la charge si elle était refusée. Dieu ayant permis qu'on la reçût immédiatement, elle ne douta plus de sa volonté. Toutefois, elle prévint la mère prieure de son éloignement pour la pénitence, et la mère répondit qu'elle en deviendrait insatiable. Effectivement elle fit des austérités étonnantes, avec une ferveur qui ne se démentit jamais. Elle jeûnait très-souvent au pain et à l'eau, veillait tous les jours jusqu'à minuit et portait continuellement la haire et la ceinture de fer. Elle passa quarante ans sans se déshabiller pour dormir, et pendant quatre années elle ne prit de repos qu'à genoux, les mains appuyées sur le dos d'une chaise. Les vertus qu'elle pratiquait étaient plus admirables encore.

Elle avait un don d'raison sublime, son humilité lui faisait choisir tout ce qu'elle trouvait de plus bas et de plus pauvre, son obéissance était sans réserve.

Pendant sa dernière maladie, on voulut la coucher sur un lit où il y aurait un matelas, mais ses douleurs augmentèrent à tel point qu'on fut obligé de la remettre sur sa paillasse où elle expira sans avoir quitté son habit et sa tunique de serge. Après sa mort, comme on hésitait à exposer devant la grande grille ce corps tout difforme et raccourci par la pénitence, la mère prieure lui dit : « Ma sœur, vous avez été obéissante pendant votre vie, soyez-le encore maintenant et redressez-vous. » A l'instant, elle devint souple, maniable et d'une beauté ravissante. Cette mort arriva le 20 janvier 1676.

LA MÈRE ANNE DE SAINT-JOSEPH

1636. — La mère Anne de Saint-Joseph, fille d'un commerçant de Tours nommé Michel Trahé, brillait aussi par son obéissance dont voici un trait admirable. Elle brodait parfaitement, et une fois qu'elle faisait un parement fort beau, la mère prieure lui ordonna de remplacer en certains endroits les feuilles vertes par une couleur bleue. Elle se soumit sans réplique, et une religieuse lui faisant quelque observation à ce sujet, elle répondit : *On ne me demandera pas compte au jugement si j'ai fait un beau parement, mais si j'ai obéi.* Ce parement a été religieusement conservé par les Carmélites de Tours qui le font servir à l'autel dans quelques circonstances solennelles. Cette mère mourut le 13 octobre 1690.

LA RÉVÉRENDE MÈRE TÉRÈSE DE JÉSUS

1640. — La révérende mère Térèse de Jésus avait pour père M. Pierre Denis, sieur des Grands-Maisons, conseiller du roi et receveur des décimes de sa généralité de Touraine. Elle fut formée à la vie religieuse par les fondatrices de la maison, et elle disait qu'elles lui avaient tellement inculqué l'esprit d'obéissance, qu'elle aurait cru voir tomber la maison pour l'écraser si elle y avait manqué en un seul point. Ce fut cette mère qui gouverna le premier couvent pendant les guerres de Paris; elle le fit avec une sagesse, une régularité et un dévouement qu'on ne pouvait assez admirer. Elle fut prieure à Chartres et y fit bâtir l'église, le chœur et les cloîtres; elle gouverna ensuite les couvents de Rouen, Reims, Abbeville et Tours où elle mourut dans la pratique de toutes les vertus, le 25 avril 1697, âgée de quatre-vingt-deux ans, après cinquante-huit ans de vie religieuse.

SOEUR MARIE DE SAINT-JEAN.

1653. — Sœur Marie de Saint-Jean, appelée dans le monde Marie Baussay, a excellé dans toutes les vertus de Carmel : sa seule vue pénétrait les âmes de la présence de Dieu. Elle avait un attrait particulier pour le mystère de la Résurrection, et quelquefois elle en était si remplie qu'elle ne pouvait s'appliquer à autre chose. Elle mourut à trente-deux ans, le 15 avril 1667. Arrivée à son dernier moment, elle demanda qu'on lui mit un cierge en main et une corde au cou; puis, faisant effort pour se mettre à genoux, elle dit : *Je veux adorer le jugement que Dieu va faire de moi...* et aussitôt elle expira. Toute la communauté, présente à ce spectacle, ressentit un si grand effet de la présence de Dieu, qu'il semblait que le ciel était descendu sur la terre.

SOEUR AGNÈS DE JÉSUS-MARIA.

1675. — Sœur Agnès de Jésus-Maria, nommée dans le monde Claude de la Croix, fut appelée à l'ordre du Carmel par une vocation toute particulière. Docile à cette voix puissante, elle embrassa toutes les pratiques de régularité et de mortification avec une ferveur qui se soutint jusqu'à la mort. Elle possédait l'esprit de pénitence à un degré éminent : il lui fit accomplir des choses au-dessus des forces humaines. Habituellement elle ne dormait que trois heures, assise sur le plancher de sa cellule, et passait le reste de la nuit au chœur. Là, prosternée, elle répandait son âme devant Dieu, puis, à genoux et pieds nus en hiver, ayant la corde au cou et un cierge à la main, elle faisait amende honorable pour ses propres fautes et pour les pécheurs. Quelquefois, lorsqu'elle se croyait seule, elle s'écriait toute transportée d'amour : *Mon Dieu, vous savez que je vous aime et que je ne suis ici que pour l'amour de vous et pour vous plaire...* Elle était constamment occupée des mystères de la passion et de la mort de Notre-Seigneur, et restait des heures entières à

genoux, immobile, absorbée dans cette pieuse méditation. Pendant de longues années, elle ne faisait qu'un repas par jour, et souvent elle ne prenait que du pain et de l'eau en si petite quantité qu'on ne savait comment elle pouvait vivre. Dieu la soutenait dans cette voie parce qu'il le demandait d'elle, mais, quoique sans pitié pour elle-même, elle était charitable et prévenante envers le prochain. Une violente maladie l'enleva de ce monde le 22 mai 1690 ; elle mourut âgée de trente-neuf ans, avec une joie et une douceur qui restèrent empreintes sur son visage.

SŒUR JEANNE DE JÉSUS.

1676. — Sœur Jeanne de Jésus se nommait Jeanne Moing. Elle entra dans la sainte carrière encore fort jeune. Elle venait demander une place dans la communauté, lorsque sa sœur aînée qui postulait comme elle, mais à son insu, se trouvait à la porte du monastère. Alors, animée d'un saint courage, elle s'élança pour entrer avec sa sœur, disant : *Ce n'est pas la peine d'ouvrir deux fois.* Plus constante que cette sœur aînée qui sortit bientôt après, Jeanne de Jésus mérita la couronne de la persévérance, et ne cessa de combattre les répugnances de sa nature, malgré la faiblesse de son tempérament. Elle avait une dévotion particulière envers le saint Sacrement de l'autel, et pour l'honorer davantage elle se levait deux heures avant la communauté et allait répandre son âme en la présence de Notre-Seigneur. Toujours affamée de la sainte communion, elle n'en perdait aucune, et lorsqu'elle fut chargée de la sacristie, elle s'acquitta de cet emploi avec tant de soin, de perfection et d'esprit de foi, qu'on reconnaissait en toutes choses l'amour tendre qu'elle portait à Notre-Seigneur. Elle était une règle vivante par son exactitude, son obéissance, sa parfaite mortification. Elle vivait dans une si grande retraite intérieure qu'elle ne perdait pas la présence de Dieu, et il était aisé de voir que sa conversation était dans le ciel. Elle communiquait une grâce particulière à celles qui l'ap-

prochaient, surtout dans les offices de maîtresse des novices et de dépositaire qu'elle remplit parfaitement. Toujours douce, bienfaisante et pacifique, elle ne fit jamais de peine à personne, prenant pour son partage ce qu'il y avait de pénible à faire et se condamnant elle-même en toute occasion. Sa vie était une continuelle préparation à la mort; aussi le divin Epoux trouva-t-il sa lampe allumée lorsqu'il l'appela presque subitement à lui le 1^{er} septembre 1726. Malgré son âge de soixante-onze ans, elle avait soutenu l'observance de la règle jusqu'au jour même de sa mort.

LA MÈRE MARIE-TÉRÈSE DE SAINT-PIERRE.

1658. — La mère Marie-Térèse de Saint-Pierre, nommée dans le monde Perrine Pagot, fut prévenue dès son enfance des bénédictions divines. Cependant elle aima le monde et en était aimée, un événement imprévu l'en détacha pour toujours. Son père, qu'elle aimait beaucoup, mourut inopinément entre ses bras. Alors, fidèle à l'appel de la grâce, elle triompha de tous les obstacles que lui suscita la tendresse de sa mère dont elle était la seule consolation, et entra généreusement au Carmel, âgée de 18 ans. Reçue par la révérende mère Térèse de Jésus, si respectée dans l'ordre par le bien qu'elle a fait dans le grand nombre de maisons dont on lui a confié le gouvernement, sœur Marie-Térèse de Saint-Pierre comprit de suite qu'elle devait être une parfaite religieuse; aussi fit-elle de rapides progrès dans la perfection. Toujours recueillie, même dans les occupations les plus distrayantes, elle avançait de vertus en vertus. C'était un modèle de régularité, d'humilité, d'obéissance; la stabilité de son âme en Dieu lui rendait égaux tous les événements de la vie, parce qu'elle n'y voyait qu'une volonté souveraine à laquelle la sienne devait adhérer entièrement. Après avoir rempli les offices de portière et de dépositaire, elle fut nommée prieure et exerça cette charge douze ans. Alors tous les talents que Dieu avait mis en elle brillèrent avec éclat. D'une charité inépuisable, d'un dévoue-

ment sans bornes, d'une grande douceur accompagnée d'une sainte fermeté, cette digne mère rendit d'importants services à la communauté dont elle faisait l'admiration et les délices. Elle avait l'esprit de pauvreté jusqu'au plus haut degré de perfection. Elle mourut un samedi, comme elle l'avait annoncé, à l'issue du *Salve Regina*, et trois heures après avoir reçu le saint viatique dans les plus saintes dispositions. C'était le 27 octobre 1736. Elle avait soixante-et onze ans.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres traits édifiants que présentent les notices rédigées à cette époque sur les membres du Carmel de Tours ; nous nous contenterons d'ajouter une remarque qui prouve jusqu'à quel point ces dignes mères ont conservé la grâce que Notre-Seigneur avait promise à la vénérable fondatrice Anne de Saint-Barthélemi, et le beau titre de filles de l'Église qui leur a été légué par la séraphique mère Térése de Jésus. Lorsque le jansénisme vint désoler l'Église en cherchant à effacer l'esprit du christianisme et à séduire les âmes fidèles, le Carmel de Tours fut exempt, dit la Chronique, de ce poison, et même les supérieurs tirèrent de cette maison plusieurs sujets pour maintenir, défendre et rétablir la saine doctrine dans les monastères qui s'étaient laissés entraîner par le torrent de l'hérésie. L'attachement des Carmélites de Tours à la vraie foi se manifeste dans tous leurs écrits de cette époque ; ainsi chaque circulaire qu'elles adressent à l'Ordre renferme toujours cette conclusion : *Nous sommes toutes vraies filles de l'Église, soumises à ses décisions, par la grâce de Dieu.*

C'est surtout dans les temps de lutte et d'épreuve que Dieu se montra fidèle à remplir la promesse qu'il avait faite pour le Carmel de Tours à la vénérable fondatrice. La communauté avait traversé victorieusement les moments difficiles pendant lesquels le Carmel se trouvait en péril, soit à l'occasion des troubles suscités par quelques maisons qui voulaient se soustraire au mode de gouvernement établi par le saint-siège pour les Carmélites françaises, soit lorsque l'hérésie se glissa comme un serpent dans les plus saints asiles. Sainte Térése, accompagnant la mère Anne de Saint-Barthélemi à Tours, marchait avec elle sur des épines sans en être blessée : cette vision semblait désigner d'une manière frappante la

destinée du nouveau Carmel. En effet, les tribulations ne lui furent point épargnées, mais toujours il resta fidèle et intact. La révolution de 1789 en offrit une preuve éclatante.

A cette époque, la communauté se composait de dix-neuf professes. La prieure se nommait la mère Marie de la Croix. On vint au monastère demander le serment de liberté, toutes le refusèrent énergiquement. Les officiers municipaux, s'imaginant que l'influence des supérieurs était la cause de cette résistance, procédèrent à une élection et voulurent que toutes les sœurs, sans excepter celles du voile blanc, y prissent part. Les mêmes supérieurs furent unanimement choisis, et les révolutionnaires se retirèrent confus, mais pleins de rage. Cette première épreuve ne servit qu'à resserrer entre les membres de la communauté les liens d'une charité plus étroite encore : tous les cœurs ne désiraient qu'une chose, mourir dans leur chère solitude.

Les desseins de la Providence sont impénétrables : Dieu voulait éprouver la constance de ses fidèles épouses et produire aux yeux d'un monde pervers les modèles de vertu qu'il tenait depuis longtemps cachés dans le secret de son sanctuaire. Les Carmélites furent donc obligées de sortir, mais elles ne cédèrent qu'à la force, et il fallut, pour leur faire franchir le seuil du monastère les entraîner et les pousser dehors. On les mit en prison ; elles y souffrirent toutes les privations, tous les mauvais traitements qu'on peut imaginer. Plusieurs tombèrent malades et ne reçurent aucun soulagement, et la vénérable mère Amable, qui était aveugle et âgée de quatre-vingt-sept ans, mourut par suite de l'inhumanité qu'on exerça envers elle. Privée de tout secours, elle se consola dans la pensée qu'elle donnait sa vie pour la confession de sa foi. Quelques-unes furent déportées à Issoudun (département de l'Indre), où elles devaient être fusillées. Pendant le voyage, Dieu vint à leur secours d'une manière remarquable. Arrivées dans une ville au milieu de la nuit, elles reçurent un billet de logement pour aller coucher dans une auberge dont elles ignoraient le chemin. Il pleuvait beaucoup et elles étaient dans la rue ne sachant à qui s'adresser. Soudain, un jeune homme d'un air bon et gracieux se présente à elles, s'offre à être leur guide, les conduit, et en leur

montrant la maison qu'elles cherchaient se déroba à leurs remerciements et disparait à leurs yeux. Elles pensèrent que c'était un ange.

Échappées providentiellement à la mort, ces saintes victimes rejoignirent enfin leurs sœurs et revinrent partager leurs souffrances dans la maison de détention. La fidélité à observer la règle y mettait le comble; car, pour garder l'abstinence, elles se contentaient de la plus pauvre nourriture. Elles couchaient sur le plancher ou sur un peu de paille, mais de toutes leurs privations, la seule qui faisait couler leurs larmes était celle des sacrements. Lorsque les prisons s'ouvrirent, la communauté, se trouvant sans ressources, dut recevoir l'hospitalité de quelques familles charitables : on fut donc obligé de vivre séparément, en conservant néanmoins toute la régularité compatible avec les circonstances et surtout sous la plus grande dépendance. La prieure continuait à diriger son troupeau dispersé, et pourvoyait à ses besoins. Tous les samedis elle envoyait dans chaque maison ce qu'il fallait pour la semaine; le dimanche, on se réunissait pour faire les exercices en commun; on tenait le chapitre, et l'on demandait les permissions, surtout en ce qui concernait le vœu de pauvreté qu'on observait aussi rigoureusement que dans le cloître.

Ces dignes mères soupiraient si ardemment après leur sainte retraite que, dès l'année 1798, elles parvinrent à reprendre la vie de communauté dans une pauvre et obscure maison. Le Seigneur jeta sur elles un regard de complaisance et bénit leur courageuse entreprise. Il envoya M^{lle} de Villeneuve, fille de l'ancien gouverneur du Hayre, et M^{lle} de Clanchy, son amie, comme deux anges tutélaires, afin de secourir ses épouses fidèles. Ces nobles demoiselles s'arrachèrent aux douceurs de la fortune et aux affections de la famille pour partager les privations et les souffrances des filles du Carmel. Cette générosité adoucit leur sort, et lorsque les temps devinrent meilleurs, elles firent l'acquisition d'une maison qui avait servi de couvent, et la communauté y entra en 1805. Les deux amies furent des modèles de ferveur et de vertu. M^{lle} de Villeneuve prit le nom de sœur Marie-Térèse, et M^{lle} de Clanchy celui de Victime de Jésus, qu'elle réalisa dans toute son étendue.

Sa devise était celle-ci : *Allez toujours au-devant de ce qui vous coûte le plus*. Cette vie d'immolation la rendit de bonne heure un fruit mûr pour le ciel; elle mourut saintement, laissant la communauté aussi affligée qu'embaumée de ses vertus.

Grâce aux libéralités de ces chères bienfaitrices, la communauté racheta plus tard l'ancien monastère qui avait été son berceau. Une partie des lieux réguliers étaient détruits, mais il restait encore quelque chose du bâtiment primitif qu'avaient habité la mère Anne de Saint-Barthélemi et ses premières filles. On y montrait même sa cellule où sainte Térèse lui avait souvent apparû. L'église surtout avait été conservée par une protection toute particulière de la très-sainte Vierge. Vendue comme bien national à un commerçant, elle servait de magasin; cependant le maître-autel qui était tout en pierre, les balustrades en fer et le tableau principal qui représente le mystère de l'Incarnation, avaient été respectés. L'acquéreur fut vivement sollicité de vendre cette église pour faire une salle de spectacle et il allait conclure le marché, lorsqu'un de ses commis, homme sans religion, étant venu dans l'église pour prendre quelque chose, s'aperçut que deux petits ruisseaux jaillissaient du tableau. Il regarde attentivement et reconnaît qu'ils prennent leur source aux deux yeux de la sainte Vierge! Ne pouvant, après un minutieux examen, découvrir aucune cause naturelle de ce prodige, il courut tout effrayé dire au propriétaire : *Si vous vendez l'église pour faire une salle de spectacle, vous êtes perdu avec toute votre famille : la sainte Vierge pleure, je viens de le voir!* On ne sait pas quelle impression le maître en ressentit, mais de suite il rompit le marché. L'église, achetée par une respectable demoiselle, fut rendue à sa première destination lorsque les Carmélites prirent possession des débris de leur monastère. Elles revinrent dans cette sainte demeure en 1822 et y firent leur entrée solennelle le 23 avril, en chantant l'hymne d'actions de grâces pour remercier la divine Providence et la Reine du Carmel.

La respectable mère Anne-Marie, alors prieure, eut la consolation d'introduire ses sœurs dans la nouvelle terre promise. Aussi était-elle regardée comme une autre fondatrice : cette maison lui avait coûté tant de travaux, de fatigues et de sollicitudes! Cependant la

digne mère savait cacher son haut mérite sous le voile d'une humilité profonde, et lorsqu'on lui parlait des œuvres qu'elle avait accomplies, elle répondait par ces édifiantes paroles : *Je n'ai fait que des fautes et je ne mérite que des châtements*. On voyait en elle un modèle de toutes les vertus : lorsqu'elle fut sortie de charge, elle brilla surtout par son obéissance ; elle se soumettait comme une novice aux plus petits usages, ne donnait jamais son avis et ne se plaignait jamais de rien. Unie à Dieu par une oraison fervente et continuelle, son cœur ne tenait plus à la terre, et un seul mot des bontés divines suffisait pour l'animer d'une joie céleste. Peu de temps avant sa mort, son âme fut purifiée par des peines intérieures et par la crainte des jugements de Dieu. Mais enfin, ce douloureux martyre cessa et fit place à une paix profonde qui dura jusqu'au dernier moment. Cette vénérable mère mourut en 1832, âgée de plus de quatre-vingts ans.

Le Carmel de Tours eut la consolation, en 1824 d'obtenir, par l'intermédiaire d'un pieux chanoine espagnol, une relique très-précieuse de sainte Térése. C'est un fragment de l'os de son poignet droit, accompagné d'un authentique fort remarquable, signé par l'archevêque de Grenade et les dignitaires du couvent des Carmes de la même ville. Cet inestimable trésor, qu'un courrier royal apporta jusqu'à la frontière, fut reçu avec enthousiasme par la communauté. Afin de pouvoir l'exposer à la vénération des fidèles, on fit faire une châsse où on le déposa avec plusieurs morceaux des vêtements de la séraphique Mère et du linge trempé dans son sang. Le vénérable chanoine, en procurant au monastère de Tours une si grande faveur, voulait s'acquitter d'une dette de reconnaissance à cause des égards dont il avait été l'objet, comme exilé, de la part des religieuses et surtout de la sœur sacristine qui était alors la digne mère Marie de l'Incarnation. L'ardent amour de cette chère mère pour la sainte Réformatrice lui avait inspiré ce désir, que le respectable prêtre se fit un devoir de réaliser.

Dix ans plus tard, cette bonne mère fut mise à la tête de la communauté, et alors un libre champ s'ouvrit à son zèle. Non contente d'avoir déjà travaillé à la glorification de sainte Térése, elle voulut donner à la bienheureuse Marie de l'Incarnation, sa patronne

et à laquelle le Carmel de Tours devait sa fondation, des preuves de sa vénération filiale. A cause des malheurs de la Révolution, la béatification de cette illustre Carmélite n'avait point été solennisée dans la communauté; elle se fit un devoir d'y suppléer avec toute la pompe possible.

C'est elle, désormais, qui devient d'une manière plus importante encore l'instrument des bontés de Dieu sur le monastère de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemi et de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Héritière du nom, de la force d'âme, du dévouement et des vertus de ces deux saintes fondatrices, elle marcha constamment sur leurs traces, continua leur œuvre, et ne lui laissa rien perdre de sa perfection. Elle mérite donc à tous les titres que nous tracions ici quelques traits de sa vie.

La vénérée mère Marie de l'Incarnation appartenait à une famille bretonne et naquit à Paimbœuf, diocèse de Nantes, le 9 janvier 1795, presque dans le même temps que les Carmélites de Tours, après une longue détention, étaient rendues à la liberté. L'enfant fut nommée par ses parents Marie-Angélique, et les officiers de la république française voulurent y ajouter un autre nom de leur choix : *la Vertu*. C'est sans doute par une permission particulière de Dieu que cette enfant de grâce reçut des noms qui devaient si bien la caractériser, car on vit toujours en elle la fille bénie de la Reine du Ciel, un ange de pureté et d'innocence, et une femme forte, capable des plus grandes choses comme des plus héroïques vertus ! Elle fut formée à l'école du malheur, car sa famille fut éprouvée de toutes manières à cette douloureuse époque. Après la Révolution, sa mère, alors veuve, vint se fixer à Tours pour être plus à même de s'occuper de l'éducation de ses deux enfants; aussi la jeune Angélique comprit-elle le bonheur d'être à Dieu, même avant l'âge où la raison commence à se développer. Elle haïssait les plaisirs du monde, et le Seigneur protégea merveilleusement son innocence contre tous les dangers. De bonne heure encore, il lui manifesta ses desseins. Un soir (elle avait treize à quatorze ans), en passant devant l'église abandonnée des Carmélites, elle se sentit pressée d'y entrer : elle avança seule pour tout examiner à son aise et se mit à genoux sur les premières marches de l'escalier de pierre qui

séparait le sanctuaire de la nef. De là, elle regardait attentivement le tableau de la sainte Vierge placé au-dessus du maître-autel, puis l'emplacement cintré des grilles du chœur, et se disait : *Oh ! si je pouvais un jour vivre avec celles qui habitent derrière cette grille !* Aussitôt il lui fut répondu : *Persévère, et tu y seras.* En même temps un poids écrasant s'abaisse sur son âme, un terrible pressentiment de douleur la saisit, elle tombe accablée sur les marches et y laisse couler d'abondantes larmes. L'écho de la chapelle délaissée répète ses sanglots ; alors, effrayée de ce bruit inattendu, la pauvre petite s'enfuit et va raconter à une respectable amie ce qui lui était arrivé. Cette demoiselle, d'un âge mûr et d'une piété éclairée, lui dit : *Mon enfant, c'est Dieu qui a parlé, vous serez religieuse, je l'avais bien prévu.*

Effectivement, cette innocente colombe, ne trouvant pas son repos dans la triste région du monde, s'envola vers l'arche sainte, âgée seulement de dix-sept ans et demi. La tendresse de sa mère, dont elle était la consolation unique, lui livra de douloureux assauts, mais la puissance de la grâce surmonta tous les obstacles, et malgré les plus violents combats de la nature, la généreuse enfant consumma son sacrifice comme une victime volontaire entièrement dévouée au bon plaisir de Dieu. Il ne fallait rien moins qu'un courage héroïque pour en accepter toutes les conséquences : le monastère, à peine relevé de ses ruines, était dans la plus grande pauvreté ; des privations de tout genre, un travail continu et assidu, résultaient de cette position précaire. Mais la jeune sœur Marie de l'Incarnation ne s'effraya de rien et se dévoua de toutes ses forces au service de la communauté. Laborieuse et active, elle travaillait jour et nuit, prenait pour elle tous les ouvrages pénibles, difficiles, et en toute circonstance elle devint pour ses sœurs un véritable secours. Se dévouer était un besoin continu de sa vie. Dieu l'éprouva par de grandes peines intérieures : sa santé même, déjà fatiguée par le travail et les privations, en fut tellement ébranlée qu'elle ne s'en remit jamais complètement.

Elle fut nommée maîtresse des novices à peine âgée de trente ans, élue dépositaire en 1828, et dans ces emplois importants elle rendit d'immenses services à la communauté qui voulut lui témoi-

gner sa reconnaissance en la choisissant pour prieure. Elle avait su se concilier tous les cœurs, et la divine providence justifia bientôt, par des bénédictions visibles, la sagesse de ce choix. Les dons qui ornaient l'âme de cette chère mère brillèrent alors de tout leur éclat : douceur et force, charité sans bornes, vertu aimable et gaie, zèle pour la maison de Dieu, prudence et habileté dans les affaires les plus difficiles, voilà le caractère de son gouvernement. Que d'œuvres utiles elle a su accomplir ! Il serait impossible de les énumérer. Non-seulement elle améliora la situation de la communauté, car Dieu donnait un merveilleux succès à toutes ses entreprises, mais elle exerça encore son dévouement envers un grand nombre d'autres maisons de l'Ordre du Carmel, même envers les révérends pères Carmes, alors exilés d'Espagne. Deux de ces pères, regardés comme prisonniers d'État, s'arrêtèrent à Tours en se rendant au lieu de leur déportation : la digne mère qui apprit leur détresse travailla aussitôt avec zèle à les soulager ; elle obtint qu'ils fussent élargis, et, après leur avoir donné toutes les preuves du dévouement le plus fraternel, les mit à même de rejoindre à Bordeaux le révérend père Dominique de Saint-Joseph, aujourd'hui général de l'Ordre et alors exilé comme eux. C'est ce noyau qui rétablit en France les couvents de religieux Carmes. Sa charité s'étendait à toutes les bonnes œuvres : favoriser les vocations au sacerdoce, éclairer et consoler les âmes, soulager les pauvres, venir au secours des églises délaissées et des missions : en un mot, tout ce qui intéressait la gloire de Dieu et le bien du prochain trouvait auprès d'elle le concours le plus empressé, le plus généreux ; elle avait peu de ressources, mais beaucoup d'industrie et de confiance en Dieu.

Dans une longue maladie qui mettait ses jours en danger, la révérende mère Marie de l'Incarnation entendit la voix de Notre-Seigneur au moment le plus désespéré ; il lui avait dit : *Je te rends la vie, pour travailler et pour souffrir*. Cette parole se vérifia à la lettre ; la servante de Dieu revint à la vie et la consuma tout entière dans les douleurs et les travaux. Le Seigneur l'avait choisie pour être l'ange de la communauté au milieu de ses épreuves, et l'admirable instrument de ses desseins. Déjà cette digne mère avait pris une part active aux efforts des anciennes mères pour rendre au

couvent de Tours ce que lui avait enlevé le malheur des temps; mais le calice n'était pas épuisé et d'autres sacrifices se préparaient. L'intelligente et respectable prieure sut triompher avec avantage de toutes ces circonstances difficiles; son dévouement sans bornes se déploya surtout lorsqu'il fallut, une fois encore, changer de monastère. L'entreprise était douloureuse et délicate tout à la fois : mais la volonté divine se manifestait et la chère mère ne savait qu'obéir.

Elle trouva un puissant appui près de S. Em. M^{sr} le cardinal Morlot, alors archevêque de Tours, et de M. Alleron, curé de *Notre-Dame-la-Riche*, supérieur de la communauté. L'un et l'autre ont acquis un droit éternel à la reconnaissance du monastère de Tours par les importants services qu'ils lui ont rendus pendant de longues années et surtout au moment de la reconstruction nouvelle. Dieu bénit cette entreprise en donnant des preuves manifestes de sa protection. Le nouveau Carmel peut être justement appelé le monument des bienfaits de la providence et le chef-d'œuvre de la mère Marie de l'Incarnation. Elle venait d'y établir ses chères filles lorsque le divin Maître lui en ravit plusieurs et les appela au séjour de la paix. L'une d'elles avait dit en arrivant à la nouvelle demeure : *Nunc dimittis*; car elle ne désirait plus rien que la visite de l'Époux. C'était une âme d'élite, victime de la piété filiale. Pour sauver l'âme de sa mère qui était dans un péril imminent, elle se rendit nupieds à un lieu de pèlerinage et y fit vœu de se consacrer à Dieu par la vie religieuse. Elle entra généreusement au Carmel et y vécut trente-trois ans, dont trois en pratiquant la règle, et trente dans un état continuel de souffrance et d'immolation. Sa nourriture n'était suffisante que pour l'empêcher de mourir; elle ne se couchait jamais, et toutes ses nuits se partageaient entre la douleur et la prière. Un peu avant minuit, elle se rendait au chœur pour adorer le Verbe anéanti, trouvant dans la contemplation de ses mystères d'ineffables délices qui lui faisaient oublier les heures. Au milieu de ses cruelles souffrances, dont on n'a jamais bien connu ni la cause ni le caractère, elle ne perdait rien de son union intime et continuelle avec Dieu, de sa sérénité, de sa douceur. Toujours joyeuse et confiante, son âme se perdait dans l'océan des divines miséricordes, et par ses manières aimables, cette bonne sœur faisait l'étonnement et l'édifi-

cation de tous ceux qui la voyaient. Ce long martyr la consuma ; elle s'éteignit doucement quelques instants après avoir dit ces paroles : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*. Elle se nommait Cécile de Jésus.

Le zèle de la révérende mère Marie de l'Incarnation, vraie fille de l'Église et de sainte Térése, s'étendait à tout : elle ne négligeait aucune occasion de leur témoigner son filial dévouement. Il se fit surtout admirer en deux circonstances solennelles : la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception et le jubilé obtenu pour célébrer les trois cents ans écoulés depuis la réforme du Carmel par sainte Térése. Les fêtes qu'elle donna alors portaient le double caractère que sa piété imprimait à toute chose : dignité, simplicité ; on y voyait l'élan de son cœur. Elle voulut que le *fac-simile* de la profession de sainte Térése selon la première règle figurât avec honneur dans les décorations du *triduum*, désirant proclamer ainsi hautement son amour pour la réforme. On devait cette pièce intéressante au zèle du révérend père Marcel Bouix dont le nom est désormais inscrit au rang des plus insignes bienfaiteurs du Carmel. Tous les enfants de sainte Térése en France et en Belgique lui doivent la traduction pure et fidèle des écrits de leur séraphique mère ; trésor inappréciable que l'âme si carmélite et reconnaissante de la vénérée mère Marie de l'Incarnation ne pouvait se lasser de goûter, en bénissant l'auteur et l'instrument d'un tel bienfait. Cette digne religieuse possédait éminemment l'esprit de sa sainte mère dont elle rappelait les vertus autant que le caractère fort et généreux. Lorsqu'il s'agissait de la gloire et des œuvres de Dieu, rien ne pouvait ébranler son courage, parce qu'elle s'appuyait toujours sur l'esprit de foi. Toutes ses actions en étaient empreintes ; elle travaillait avec une ardeur infatigable à soutenir la règle et les anciens usages tels qu'elle les avait reçus des vénérables mères de qui elle tenait ce dépôt sacré. Aussi elle répétait souvent à ses filles, pendant sa dernière maladie : *Conservez bien l'esprit de notre saint Ordre, ne souffrez pas qu'il s'altère jamais parmi vous ; mon Dieu, ne permettez pas ce malheur !* Sainte Térése lui avait encore légué son amour pour la souffrance ; aucun genre de douleur et d'épreuve ne lui fut épargné ; elle ne se rappelait pas, à la fin de sa vie, avoir passé un seul

jour sans souffrir ; tantôt dans son esprit, par les soins et les sollicitudes ; dans son cœur, par les anxiétés, les sacrifices, les pertes douloureuses de tout ce qui lui était cher au monde ; dans son âme, par les peines souvent cuisantes de l'ordre surnaturel ; enfin dans son corps, par des maladies fréquentes, des infirmités habituelles : pendant plusieurs années elle fut privée de la vue, ce qui devint pour elle la source des plus pénibles sacrifices. Jamais sa mâle énergie ne s'étonna de ces tourments ; elle les acceptait avec une sérénité sans égale et un courage surhumain, ses vertus ne furent pas moins héroïques que son courage : on voyait briller en elle la foi, la confiance, l'humilité, l'amour de la pauvreté et de la simplicité évangéliques ; sa douceur était incomparable ; une charité sans bornes mettait le plus précieux et dernier diamant à cette admirable auréole.

Le ciel était jaloux d'une si belle âme ; toutefois l'Époux divin voulut la purifier encore pour la rendre plus digne de lui. Pendant la dernière année de sa vie, la vénérable mère eut à endurer un véritable martyr, mais sa soumission et sa patience restèrent inébranlables. Jamais il ne lui échappa une plainte, un regret, un geste même qui ne fût en harmonie avec la volonté de Dieu. On ne pouvait même pas surprendre sur son visage impassible et serein l'expression de l'abattement ou de l'ennui. Cependant ses souffrances étaient extrêmes et sans relâche ; aucun remède, aucune position ne les soulageaient ; les nuits surtout se passaient dans de cruelles tortures, qui obligeaient cette chère malade de quitter son lit pour s'étendre sur le plancher. Là, s'unissant aux douleurs du divin Maître, elle s'offrait comme lui sur la croix, pour la gloire de Dieu, le salut des âmes, les besoins de l'Église ; elle avait continuellement à la bouche cette prière : *Mon Dieu, je veux tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, parce que vous le voulez, autant que vous le voulez !*

Malgré tant de souffrances et de résignation, cette généreuse victime devait boire le calice jusqu'à la lie. Son agonie commença six semaines avant sa mort, et son état paraissait alors vraiment surnaturel et extraordinaire. Ses douleurs, ses plaies rappelaient celles de la Passion de Notre-Seigneur. Consumée par un feu ardent, elle se croyait en purgatoire, son âme n'était plus de ce

monde. Son visage respirait l'innocence et la béatitude ; lorsqu'elle pouvait parler, elle ne faisait entendre que des prières ferventes et continuelles, des paroles célestes qui exprimaient son amour pour Dieu et sa charité toute maternelle envers ses filles désolées. Dans les termes les plus touchants, elle les soutenait, les consolait, leur faisait de tendres adieux, de pressantes recommandations pour maintenir en elles l'esprit éminemment religieux qu'elle leur avait toujours inspiré. Pendant les derniers jours, la chère mourante eut à soutenir un terrible combat qui lui arrachait de douloureux gémissements. Le divin Maître, par un secret de son amour, gage d'une plus grande gloire dans le Paradis, voulut lui faire goûter le calice de sa Passion dans ce qu'il eut de plus amer : il lui fit sentir, dans une certaine mesure, l'agonie de ce délaissement qu'il sentit sur la croix, quand il dit à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Le glaive de ce délaissement mystérieux transperçait véritablement son âme. *Ce que je souffre, disait-elle, est l'enfer de la terre, la crainte de ne jamais voir Dieu! Que je redoute ses jugements! Mon Dieu, ne m'abandonnez pas, je suis à vous!* Les paroles consolantes de son digne confesseur lui rendirent le calme, et lorsque le respectable supérieur de la communauté l'excita à la confiance, elle fit cette belle réponse : *Mon père, j'en ai toujours en mes supérieurs, j'ai tâché de leur être unie en toutes choses et je n'ai cherché que Dieu.* Bientôt la paix la plus profonde vint récompenser la foi de la vénérable mourante, et alors elle disait souvent : *J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai pas confondue.* Elle aimait à répéter les paroles de sa Mère sainte Térése : *O mon Seigneur et mon Epoux, il est bien temps que je me réunisse à vous, que je jouisse de votre présence, il est temps. Veni, Domine Jésus!* Avec un saint enthousiasme, elle se glorifiait d'être fille de l'Église, et une fois elle ajouta en s'adressant à celles qui l'entouraient : *Où, nous sommes heureux d'être les enfants de l'Église, mais il faut l'être avec la simplicité de la foi.* Ces admirables sentiments ne la quittaient plus, car l'avant-veille de sa mort elle essayait encore à chanter quelques paroles sur le prix de la souffrance et sur le bonheur du ciel! Enfin, après avoir reçu une dernière absolution, le 23 janvier 1865, fête des Noces de la sainte Vierge avec saint Joseph, au mo-

ment où le prêtre, qui récitait avec la communauté les prières de l'agonie, prononçait ces mots : « *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus apparet : Que la douce et radieuse face du Sauveur Jésus vous apparaisse !* » elle expira doucement, le crucifix sur les lèvres. Ses membres demeurèrent flexibles, et un tel reflet de beauté brilla sur sa figure, qu'on ne pouvait se lasser de la regarder. A peine avait-elle rendu le dernier soupir, que l'on reçut l'autorisation, longtemps vainement demandée, de l'inhumier dans l'enceinte de la clôture. Par cette faveur du ciel, elle n'a point quitté l'édifice qu'elle avait élevé à la gloire de Dieu, et elle n'est point séparée de ses filles. Sa dépouille virginale repose dans le sanctuaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Là, sous l'œil et sous le manteau de la Vierge, elle attend le réveil de la résurrection.

NOTICE

SUR LA SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE

Morte en odeur de sainteté au carmel de Tours.

C'est pour la Réparation que
j'ai été mise au monde, et je
meurs pour elle.

(Paroles de la Sœur SAINT-
PIERRE.)

Mettre en lumière ces mémorables paroles, tel est le dessein de cette notice que nous rédigeons d'après les documents les plus authentiques.

Nous dirons avant tout que c'est la catholique Bretagne qui a eu l'honneur de donner à l'Église cette vierge destinée à remplir une si belle mission au XIX^e siècle. La sœur Saint-Pierre et les petites sœurs des pauvres sont deux plantes fécondes qui ont germé sur le sol de cette noble province.

Par une de ces ravissantes harmonies que nous présentent les

desseins de Dieu, Marie de Saint-Pierre naît à Rennes, le 4 octobre 1817, glorieux anniversaire du jour où sainte Tèreſe entre au ciel ; des hauteurs de la gloire, son sourire vient reposer sur l'enfant au berceau. Ses parents, modestes de position dans le siècle, sont riches de vertus et de rang élevé devant Dieu. C'est dire que la famille fut pour elle un sanctuaire. Son enfance est tout angélique. Le jour où elle reçut Jésus-Christ pour la première fois, elle lui fait de son cœur et de tout son être un don éternel. Perdant sa mère à l'âge de douze ans, elle va comme sainte Tèreſe se jeter aux pieds de la Vierge, la suppliant de lui servir de mère, cri du cœur qui fut entendu. Dieu, qui l'appelle à remplir sa mission dans la cité du grand saint Martin, lui inspire de bonne heure une tendre dévotion pour le saint évêque de Tours. Elle le prend pour le protecteur de sa virginité et de sa vocation ; elle va souvent en pèlerinage à un de ses sanctuaires voisin de Rennes, elle l'invoque avec la plus filiale confiance. L'heureuse protégée de la Vierge et de saint Martin entend enfin cette parole de la bouche du divin Maître : *C'est au Carmel de Tours que je te veux*. Soudain toutes les voies sont aplanies, et c'est le jour même de saint Martin qu'elle se met en marche pour la terre promise du Carmel. Son père, qui a voulu l'accompagner, a la gloire de l'offrir à Dieu.

Nous citons maintenant les annales manuscrites du monastère :

« La sœur Marie de Saint-Pierre s'élança dans la carrière de la perfection religieuse avec une incroyable ardeur, de manière à étonner ceux qui en furent les témoins. Etant encore postulante, elle reçut une grâce intime qui lui donna une haute idée de la vocation et des devoirs d'une Carmélite ; par suite de cette lumière infuse, elle comprit toute la fidélité que Dieu demandait d'elle, et dès lors elle s'abandonna entièrement à Notre-Seigneur pour l'accomplissement de ses desseins. Pendant son noviciat, elle se consacra d'une manière toute spéciale à la Sainte-Enfance de Jésus : ce touchant mystère fut toujours le modèle de sa conduite et l'objet de sa prédilection : elle était aussi ingénieuse à l'honorer que fidèle à l'imiter. C'est au moyen de ces pieux exercices qu'elle se disposa à la grâce de la profession. Elle avait acquis déjà un degré de vertu si élevé, que son recueillement était continuel ; elle avoua que pen-

dant la retraite de dix jours qui précéda son sacrifice, elle avait deux fois à peine levé les yeux. On peut dire que toute sa vie religieuse ne fut qu'une course rapide vers le sommet de la perfection ; sa piété tendre et naïve se manifestait de mille manières et lui inspirait d'ingénieuses pratiques, soit envers le Saint-Enfant Jésus dont elle imitait l'obéissance et la vie cachée, soit envers le Saint-Sacrement de l'autel qui captivait tellement son cœur qu'elle se disait « heureusement liée à ses pieds, » soit enfin pour honorer la sainte Vierge et les saints. Pendant la sainte messe, elle versait quelquefois d'abondantes larmes ; à l'oraison, elle était perdue et absorbée en Dieu. Sa demeure ordinaire était le sacré Cœur de Jésus : c'est dans cette fournaise ardente qu'elle a puisé tant de lumière pour elle et pour les autres ; c'est là qu'elle a découvert d'immenses trésors de grâce et de miséricorde ; elle s'y réfugiait dans toutes ses peines et dans tous ses besoins.

« L'humilité de sœur Saint-Pierre était la base solide de toutes ses vertus : aidée de la grâce, cette âme fidèle faisait de l'humiliation sa plus délicieuse nourriture, et elle parvint à se délivrer de ces retours d'amour-propre qui gâtent les meilleures œuvres. Elle a été d'une obéissance si exacte qu'à son dernier moment elle a pu dire : *Ce qui fait ma consolation à la mort, c'est d'avoir toujours obéi...* Elle pratiquait la mortification d'une manière aussi parfaite qu'étendue, étudiant toutes les occasions du sacrifice dont elle était saintement affamée. Jamais on ne la surprit en défaut sur ce point. Elle était si fidèle aux moindres observances qu'on pouvait la regarder comme une règle vivante et qu'il eût suffi de la suivre attentivement pour connaître et aimer le devoir ; car sa vertu avait tant de simplicité, d'aisance, de gaieté même, qu'on voyait en elle le type d'une véritable Carmélite. Elle savait se rendre aimable à tout le monde, malgré l'extrême violence qu'elle était souvent obligée de se faire pour se produire au dehors et pour interrompre son occupation intérieure avec Dieu.

« Les regards du divin Maître se fixaient avec amour sur cette âme généreuse, et au moment marqué par sa providence, il lui communiqua les plus intimes secrets de son cœur adorable. Dès l'année 1843 et pendant les suivantes, Dieu lui accorda des faveurs

extraordinaires par lesquelles il lui annonça que sa justice était irritée à cause des péchés des hommes, qu'il châtierait la France coupable et frapperait avec d'autant plus de rigueur qu'il aurait plus longtemps attendu. Pressée fortement par le mouvement de la grâce, elle s'offrit à Dieu pour apaiser sa colère : alors il lui inspira comme un puissant moyen de la désarmer l'établissement d'une association réparatrice. Elle vit dans le sacré Cœur de Jésus le désir, le besoin même qu'il a de faire miséricorde, n'y mettant pour condition que la réparation des outrages faits à son divin Père. Elle reçut de vives lumières sur la face adorable de Notre-Seigneur qui devait être l'objet sensible de la réparation, comme le Cœur de Jésus est l'objet sensible de son amour pour les hommes. De plus, dans une de ces communications, Notre-Seigneur fit à la sœur Saint-Pierre cette consolante promesse : *Parce que vous avez honoré ma face couverte de plaies par les pécheurs, je renouvelerai en vous, à l'heure de votre mort, l'image de Dieu, et tous ceux qui contempleront, sur la terre, les plaies de ma face la verront un jour rayonnante de gloire, dans le ciel.* Que de prières, que de larmes, que de souffrances furent pour cette chère sœur le résultat de ces inspirations ! Elle avouait tout à ses supérieurs avec la plus grande naïveté et se soumettait comme un enfant à leurs décisions. Ils employèrent tous les moyens que dicte la prudence en pareille occasion ; pour s'assurer de l'esprit qui animait la sœur, ils l'éprouvèrent en lui donnant des fonctions distrayantes, en lui défendant de s'occuper des choses qui se passaient en elle ; toujours ils la trouvèrent humble et docile. Malgré les obstacles, Dieu permit que l'œuvre inspirée à sa servante se réalisât. Par un concours de circonstances providentielles, l'association réparatrice des blasphèmes et de la violation du dimanche fut érigée canoniquement par M^{sr} Parisi, dans la paroisse de Saint-Martin, diocèse de Langres, en juin 1847. Comblée des bénédictions de notre Saint-Père Pie IX, qui voulut être inscrit en tête des associés, elle s'est répandue dans le monde entier avec un immense succès.

« Dès qu'elle vit cette œuvre accomplie, la sœur Saint-Pierre crut que sa mission sur la terre était terminée et elle prédit sa mort prochaine. Effectivement, dès le 30 mars de l'année suivante, Notre-

Seigneur lui dit : *Votre pèlerinage s'avance, le terme du combat approche, vous verrez bientôt ma face dans le ciel, je vais vous purifier pour vous en rendre digne.* A ces paroles, elle se prosterna, disant : *Seigneur, je ne mérite que l'enfer.* Peu de temps après, elle fut frappée d'une cruelle maladie de poitrine qui lui causa des tortures presque semblables à celles d'un purgatoire, car elle se croyait dans le feu et aucun soulagement ne pouvait adoucir ses maux. Une fièvre ardente et continue la dévorait, sa gorge ulcérée laissait à peine passer quelques cuillerées de liquide, des plaies douloureuses ajoutèrent à ses souffrances ; mais au milieu de ces tourments cette douce victime s'offrait sans cesse à Dieu avec une générosité héroïque pour les besoins de la sainte Eglise, pour le salut de la France, pour l'œuvre de la Réparation. Comme on l'engageait à demander du soulagement : *Non,* répondit-elle, *en fait de souffrance et de sacrifice je n'ai jamais rien demandé à Dieu de particulier, mais aussi, je ne lui ai jamais rien refusé.* La pensée de sa mort prochaine la faisait tressaillir d'allégresse ; on l'entendait répéter souvent : *Mon heure est venue, bientôt tous mes liens seront brisés ; quand, ô mon Dieu, vous verrai-je face à face et sans voile ?* Cependant cette âme si pure eut à subir divers genres de martyre ; par moments, elle sentait comme le poids de la justice divine et on l'entendait s'écrier avec un accent douloureux : *O mon Dieu, que vos desseins sont rigoureux ! si l'on savait ce que j'endure ; ô mon divin Époux, que vous m'êtes amer, vous qui êtes si doux ! Mon amour est crucifié, et je suis crucifiée avec lui. Mon Dieu, je suis votre victime, ne m'abandonnez pas.* Malgré ces inexprimables douleurs, la sœur Saint-Pierre conservait une paix profonde, une sérénité admirable, et même dans ces courts instants de trêve, elle reprenait sa douce gaieté. Elle ne cessait de donner à la mère prieure des témoignages d'attachement et de reconnaissance ; après un rude combat pendant lequel cette bonne mère l'avait soutenue : *Oh !* disait-elle, *qu'il fait bon de tout dire à ses supérieurs.* Ses sœurs ne pouvaient se lasser d'admirer le beau spectacle de tant de vertu ; la chère mourante les recevait avec affection, recevait leurs commissions pour la patrie, et elle aimait à leur dire : *Oh ! mes sœurs, qu'on est heureuse de mourir Carmélite !*

« Le moment de sa délivrance approchait. Quelques heures avant sa mort, sœur Saint-Pierre se rappelant que Notre-Seigneur lui avait promis de rétablir en son âme à sa dernière heure l'image de Dieu, elle voulut renouveler les vœux de son baptême ; elle fit le signe de la croix avec de l'eau bénite, comme symbole de la grâce qu'elle désirait recevoir. Après cette petite cérémonie, sa figure prit un air céleste : on eût dit que c'était un ange descendu du ciel, qui allait y remonter. Étrangère à tout le reste, elle ne cessait de prier, répétant : *Jésus, Marie, Joseph; Venez, Seigneur Jésus; Sit nomen Domini benedictum*. Bientôt on ne l'entendit plus, ses yeux se fermèrent et elle jeta un cri, dernier trait de ressemblance avec son divin Maître, et expira doucement, un samedi à midi, ainsi qu'elle l'avait désiré; c'était le 8 juillet 1848; elle n'avait pas trente-deux ans, et à peine en avait-elle passé neuf au Carmel.

« Son corps devant être enterré au cimetière commun, dans la partie réservée à la communauté, les Carmélites voulurent du moins garder son cœur; ainsi ce cœur fut extrait, embaumé et placé dans une boîte en forme de cœur, où on le voit à travers un cristal. Mais la dépouille mortelle de cette vierge ne devait être que passagèrement exilée du sanctuaire et du tabernacle, près desquels elle avait vécu, et où elle s'était consumée en véritable holocauste dans le feu de l'amour divin. En 1857, le cimetière de la ville ayant été transféré hors des murs, cette dépouille virginale fut rapportée au monastère. Elle repose maintenant dans la salle du chapitre, construite sous la nef de l'église, ayant devant elle le tableau de la sainte Face de Notre-Seigneur, irradiée des splendeurs du tabernacle, rafraîchie par la rosée du sacrifice, et investie par les flammes qui débordent nuit et jour du cœur de Celui qu'elle aima uniquement en ce monde. »

A ces pages extraites des Annales manuscrites du couvent, nous joindrons un *Document* précieux qui nous révèle une nouvelle face de la mission accomplie par la sœur Saint-Pierre en nous faisant connaître les rapports qui existèrent entre elle et la vénérable fondatrice de la *Réparation*, M^{lle} Dubouchet, dont on écrit en ce moment la *Vie*. Les documents en sont fournis par les personnes qui ont eu des rapports intimes avec elle : c'est d'une de ces per-

sonnes qu'émane le document qu'on va lire. Il sera la première page offerte au public, sur la vie de la fondatrice de la Réparation, et cette page ne pouvait être écrite d'une main plus fidèle.

« Sœur Saint-Pierre, entrée au Carmel depuis trois années seulement, édifiait la communauté par sa très-vive dévotion envers l'Enfant Jésus, lorsque tout d'un coup, le 26 août 1843, elle vint se jeter après la messe aux pieds de la révérende mère prieure. *Notre-Seigneur*, lui dit-elle, *vient de me donner ordre de dire et de faire dire, le plus souvent que je pourrai, l'invocation suivante relative au grand crime du blasphème : « Qu'à jamais soit loué, béni, aimé, adoré, glorifié, le très-saint, très-sacré, très-adorable, inconnu, inexprimable nom de Dieu, au ciel, sur la terre, dans les enfers, par toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et par le sacré cœur de Jésus au très-saint Sacrement de l'autel ! »*

« A partir du 26 août 1843, des communications fréquentes eurent lieu. Mais toujours, pour ne point paraître y attacher de l'importance, la mère prieure renvoyait la sœur en lui disant : *Je n'ai pas le temps de vous entendre, mettez cela par écrit.* Et quand l'écrit lui était remis, la prieure n'en prenait jamais lecture devant elle, et ne lui en parlait jamais, et cela pendant plus de cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la sœur Saint-Pierre, le 8 juillet 1848.

« La sœur Saint-Pierre n'avait pas tardé à déclarer que la sainte Face devait être le signe extérieur et visible de l'Œuvre de la Réparation; et bientôt même elle composa les litanies de la sainte Face, des cantiques et des prières dans la même pensée. On en fit un *Recueil* qui parut enfin en 1847, avec approbation de M^{sr} le cardinal archevêque de Tours. Ce petit livre était destiné dans les desseins de Dieu, à avoir des conséquences remarquables.

« M^{lle} Dubouchet, qui devint un peu plus tard mère Marie-Térèse en fondant l'*Œuvre réparatrice avec adoration perpétuelle du très-saint Sacrement*, eut communication à Paris des litanies de la sainte Face, en cette même année 1847. Sa dévotion l'ayant portée à les réciter au moment où elle les recevait, la nuit suivante Notre-Seigneur lui apparut sous les traits de son divin martyr. C'était dans la nuit du jeudi. Le lendemain matin, M^{lle} Dubouchet, sous la plus ineffable émotion, prit son pinceau, car elle excellait à peindre,

et se mit à reproduire sur la toile, la Face ensanglantée du Sauveur. Il lui fut inspiré de ne se livrer à ce travail que les jours de vendredi. Il lui en fallut quatre, au bout desquels apparut aux yeux un tableau que la pensée humaine ne saurait imaginer. La Face de Notre-Seigneur est d'une incomparable majesté. Le voile placé au-dessus de la couronne d'épines fait voir que les blasphémateurs modernes comme leurs devanciers dans la maison du prince des prêtres, sont obligés de mettre un voile entre eux et Dieu qu'ils ne connaissent pas, et ce voile symbolise leur ignorance et leur aveuglement. *Velaverunt eum, et percutiebant faciem ejus... et alia multa blasphemantes.* (Luc, xxii, 64, 65.)

« M^{lle} Dubouchet, chargée de son précieux ouvrage à peine achevé, vient à Tours, se présente à l'improviste au Carmel où elle trouve des cœurs qui peuvent d'autant mieux comprendre sa démarche que Notre-Seigneur avait dit précédemment à la sœur Saint-Pierre : *Je te donnerai ma face, et quand tu la présenteras à mon Père, ma bouche s'ouvrira pour plaider ta cause.*

« A partir de cette époque, il s'établit des rapports intimes entre les Carmélites de Tours et M^{lle} Dubouchet. Celle-ci ne fut donc pas oubliée lorsqu'il fut question de la lettre de faire part annonçant la mort de la sœur Saint-Pierre, arrivée l'année suivante, le 8 juillet 1848.

« Lorsque cette lettre lui arriva, M^{lle} Dubouchet était à Paris, fort gravement malade. Au même instant la pensée lui vient de faire une neuvaine de prières en union avec la vénérable sœur Saint-Pierre, promettant de se rendre en pèlerinage d'actions de grâces à sa tombe, si la santé lui était rendue.

« Or, dix jours après, M^{lle} Dubouchet venait toute joyeuse accomplir son vœu; et nous l'avons entendue s'écrier avec enthousiasme : *J'étais malade, condamnée par les médecins ! mais voilà ce que peut la vénérable confidente de Jésus ! Je me porte tout à fait bien, le voyage ne m'a point fatiguée.*

« Rentrée à Paris, M^{lle} Dubouchet, ainsi qu'elle venait probablement d'en sentir l'inspiration sur la tombe de la sœur Saint-Pierre, exécute sans délai ce que le divin Maître voulait d'elle. En effet, le 6 août elle quitta le monde, et faisant appel à quelques

âmes, elle fonda l'*Œuvre Réparatrice avec adoration de jour et de nuit du très-saint Sacrement*. Le berceau de l'Œuvre fut la chapelle du premier couvent des Carmélites, faubourg Saint-Jacques.

« Trois mois après, la congrégation naissante pouvait faire le service de nuit une ou deux fois par semaine. Ce fut à cette époque que quelques chrétiens animés d'une foi vive, témoins de ce qui se pratiquait à la chapelle des Carmélites, conçurent la pensée de se réunir de leur côté, pour rendre hommage à Notre-Seigneur, pendant la nuit, dans le sacrement de son amour.

« Ainsi l'*Œuvre réparatrice* encore au berceau engendrait l'*Adoration nocturne*. »

La mission de la sœur Saint-Pierre est maintenant connue. Elle l'a elle-même résumée par ces paroles : *C'est pour la réparation que j'ai été mise au monde et je meurs pour elle*.

Heureuse vierge ! Au milieu de ce siècle, elle a levé la bannière de la Réparation, et elle marche en tête des adorateurs de la sainte Face ; en tête des associés de l'Archiconfrérie de la réparation du blasphème et de la violation du dimanche ; en tête des Vierges de la *Réparation perpétuelle* fondée par M^{lle} Dubouchet de sainte mémoire ; enfin, en tête des membres de l'*Adoration nocturne*, réparant par leurs hommages à Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour, les outrages qu'il reçoit de la part des pécheurs.

Son crédit auprès de Dieu se manifeste par la guérison miraculeuse de la fondatrice de la *Réparation perpétuelle*, guérison que M^{lle} Dubouchet affirmait être l'effet de l'intercession de sa sainte amie, disant, comme nous l'avons vu plus haut : « *J'étais malade, condamnée par les médecins ! Mais voilà ce que peut la vénérable confidente de Jésus ! Je me porte tout à fait bien.* »

Qui peut sonder les desseins de Dieu sur la sœur Saint-Pierre ? Son crédit auprès de Dieu ne va-t-il pas éclater par de nouveaux prodiges ?

Quant à nous, si nous avons tiré de l'ombre cette vierge si digne d'être connue, c'est que nous avons estimé, suivant la parole de l'Ange à Tobie, qu'il y a de l'honneur à révéler et à confesser hautement les œuvres de Dieu : *Opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est*.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and expansion. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for a better life for all.

The third is the fact that the United States is a nation of free men, and that its history is a history of the struggle for freedom and justice for all.

The fourth is the fact that the United States is a nation of peace-lovers, and that its history is a history of the struggle for peace and harmony for all.

The fifth is the fact that the United States is a nation of progress, and that its history is a history of the struggle for progress and improvement for all.

The sixth is the fact that the United States is a nation of hope, and that its history is a history of the struggle for hope and optimism for all.

The seventh is the fact that the United States is a nation of faith, and that its history is a history of the struggle for faith and belief for all.

The eighth is the fact that the United States is a nation of love, and that its history is a history of the struggle for love and compassion for all.